

D1

2321

000

L E
TRIOMPHE
DE LA
VERTU,
TOME I.

F 8 q-11

ГИМОЯТ

АЛЭИ

У Т Я З В

А Д М О Т

[Argens, Jean-Baptiste de Boyer d']

• L E

TRIOMPHE
DE LA
VERTU,
OU
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
COMTESSE
DE
BRESSOL.

TOME I.



A LA HATE,
Chés JEAN GALLOIS.
M. DCC. XL.



LE
TRIOMPHE
DE LA
VERTU,
OU
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
COMTESSE
DE
BRESSOL.

LIVRE PRÉMIER.

J'AUROIS laissé ignorer tout ce qui regarde, & mon Education & ma Naissance, si je n'étois convaincue que ce que j'en ai à raconter peut Tome I. A être

être une source d'utiles Instructions pour les jeunes personnes de mon Sexe. Car, je le répéte, je ne destine point ces Mémoires à amuser l'Oisiveté du Public. Je n'ai eu en vue, lorsque je me suis déterminée à les écrire, que la seule Utilité qu'il peut en tirer. Mais, il y a une Réflexion qui ne doit point m'échaper. Je prévois, qu'il me sera difficile de parler des premières Années de ma Jeunesse, sans intéresser la Réputation de ma Famille dont la Gloire doit m'être chère. C'est une foule d'Exemples domestiques que j'ai eu devant les yeux, qui n'étoient assurément guères propres à m'animer à la Pratique de mes Devoirs. Ainsi, si je les rapporte, c'est à condition qu'il me sera permis de déguiser, & mon Nom, & celui des Personnes à qui je suis unie par les Liens du Sang. C'est-là un Déguisement, que l'on
me

LA VERTU, *Livre I.* 3

me pardonnera d'autant plus aisément , qu'il ne peut en rien altérer la Vérité de cette Histoire. Voilà mon Lecteur instruit de tout ce qu'il y aura de fabuleux dans ces Mémoires : je passe au Récit de mes Avantures.

J'ai pris Naissance à Rennes , où mon Pere tenoit un rang honorable dans la Robe. Quoique je fusse la Cadette de deux Sœurs , il sembloit cependant ramasser sur moi seule toute sa tendresse ; mais , il n'en étoit pas ainsi de ma Mere ; par un effet d'une antipathie naturelle j'étois devenue odieuse à ses yeux ; & que de violences n'avoit-elle pas à se faire , pour ne pas laisser éclater par de mauvais traitemens l'Aversion qui l'animoit contre moi ! Mais , j'étois , comme je l'ai dit , tendrement chérie de mon Pere : & ma Mere se seroit exposée à lui déplaire , si elle n'eut pris pour moi tous les

A 2 sem-

4 TRIOMPHE DE

semblans d'une véritable tendresse; mais, le moment approchoit où elle ne devoit plus avoir à se contraindre. Une Mort inopinée m'enleva ce cher Pere dont j'étois idolâtrée. J'avois alors atteint ma douzieme Année; & je puis dire que j'avois une maturité de jugement, qui auroit pu paroître extraordinaire dans une jeune Personne de mon âge; que de regrets par conséquent, & que de Larmes, ne devoit pas me coûter la cruelle perte que je venois de faire! Mais hélas! pouvois-je prévoir les fuites funestes qu'elle devoit avoir pour moi? Ma Mere n'attendit pas la fin de son Dueil pour faire dans sa Maison le changement qu'elle méditoit, car c'est un aveu que m'arrache la force de la Vérité. Le faste & le luxe n'avoit que trop d'attrait pour elle; mon Pere l'avoit obligée de faire violence à son penchant: avec quelle ar-

ardeur aussi ne s'empressa-t-elle pas de le contenter dès que rien ne s'opposa à ses désirs. Elle commença à attacher trois Femmes de Chambre à son service, & augmenta à proportion le nombre de ses Laquais. Il n'y avoit eu qu'un seul Carosse dans la Maison lorsque mon Pere vivoit; & elle voulut qu'il y en eût un second, qui ne feroit qu'à elle seule. Nous n'avions eu mes Sœurs & moi qu'une seule Gouvernante; & il fut réglé qu'elles en auroient chacune une: car, pour moi, quoique la plus jeune, je fus chargée de ma propre conduite. Il arrivoit même souvent à mes Sœurs, à qui j'étois obligée d'obéir, d'exiger de moi les services les plus bas & les plus humilians: & quel intérêt n'avois-je pas à gagner leurs les bonnes Graces? Car, je me regardois comme étrangere dans la Maison, & peut-être ne me regardoient-

6 TRIOMPHE DE

elles pas elles-mêmes sur un autre pied. Aussi, le croira-t-on, j'étois au comble de la joie lorsqu'elles daignoient m'honorer quelquefois du Titre de Sœur; & les jolies affaires que je me serois faites, si je m'étois émancipée à les appeler de ce Nom-là. Mademoiselle de Charlu, & Mademoiselle de Mirieu, c'étoient les Noms de Mesdemoiselles mes Sœurs, & il ne m'étoit pas permis de les appeler d'un autre Nom. Pour moi, j'étois Geneviève tout court, encor étoit-ce-là un Nom de faveur, car je n'étois ordinairement honorée que du Titre de petite Fille; & je laisse à penser si cette petite Fille auroit osé se produire dans la Compagnie de Mesdemoiselles ses Sœurs. Elle s'en seroit bien gardé: c'étoit assés que leurs Gouvernantes, & les Femmes de Chambre de Madame sa Mère, voulussent bien la souffrir parmi elles.

TEL-

TELLE étoit l'humiliation de mon état , qui m'étoit d'autant plus sensible , que mon penchant n'étoit nullement pour la vie obscure , que j'étois obligée de me- ner. Mais , je n'avois d'autre parti à prendre , que celui de m'armer de patience ; & une pareille ver- tu est-elle d'une pratique aisée pour une jeune personne ? Que de murmures qui m'échapoit ! & chaque instant ne m'en fournissoit-il pas quelque nouveau sujet ? Tan- dis que j'étois réduite à n'avoir d'autre Compagnie , que celle des Domestiques , ou à me tenir dans ma Chambre , où je devorois mes larmes en secret , je voiois ma Me- re , & mes Sœurs , partager tous les momens de la Journée entre les Promenades , les Festins , les Jeux , & les Spectacles. Notre Maison étoit le séjour des divertis- femens & des plaisirs. Le jeu précedoit la bonne-chère & lui

A 4 suc-

succedoit souvent ; car c'étoit-là la passion favorite de ma Mere. Je laisse à juger si cette passion qu'elle pouroit jusqu'à la fureur, jointe à celle qu'elle avoit pour le Faste & pour le Luxe, pouvoit manquer de causer bien du dérangement dans ses Affaires. Mais, elle eut beau s'en apercevoir, es-clave des deux penchans , elle continua à les contenter tous deux à la fois, tandis que l'état de sa Fortune pût le lui permettre; mais, le moment ne tarda pas à venir où elle fut dans la dure nécessité de faire violence à une passion, pour satisfaire celle qui avoit pris le plus d'Empire sur son Cœur; & c'étoit celle du jeu. Notre Maison change de face , on n'y voit plus regner cet Air de magnificence & d'abondance. C'est chaque Jour quelque nouvelle diminution , que ma Mere fait dans son train; aujourd'hui, c'est un Carosse qui disparaît;

roit; c'est demain une Femme de Chambre, qui reçoit son congé; l'entretien de six Laquais devient onereux, elle veut bien se contenter des services d'un seul. Mes Sœurs murmurent inutilement de ce qu'on leur ôte leurs Gouvernantes, les voilà comme moi chargées du soin de leur conduite : mais tous ces retranchemens, effets tardifs d'une Economie mal entendue, ne mirent pas ma Mere plus à son aise. Le jeu continua à aller son train : pour y fournir, il falut emprunter de toute main. Equipage, vaisselle, bijoux, faire de l'Argent de tout. Les Dettes s'accumulent : les cris des Créanciers se font entendre ; c'est la vente d'une Terre qu'il en coûte pour les appaiser. Mais, une Femme accoutumée à se faire du jeu une étude, une occupation, un emploi, & une espèce de profession, se défit-elle jamais d'une passion si dangereuse.

A 5 : reu

reuse? est-elle-même effraiee des suites funestes qu'elle peut avoir? J'en ai un exemple Domestique, qui m'a trop frappee, pour que j'en perde jamais le souvenir; &, quel sort plus infortuné, que celui des jeunes Personnes que le Ciel a fait naître d'une Mere esclave d'un pareil penchant!

CELLE, qui m'avoit donné le jour, étoit née dans une condition commune; mais, elle étoit Héritière de très grands biens. Il n'en n'étoit pas de même de mon Pere, à qui la Fortune n'avoit pas accordé de quoi soutenir l'éclat de son illustre Naissance; & ce fut la raison qui détermina ses parens à souffrir qu'il unit son sort à celui de ma Mere. Ainsi, elle ne pouvoit dissiper son bien, sans nous exposer mes Soeurs & moi à toutes les miseres du sort le plus malheureux. Cette Réflexion cependant, qui ne pouvoit lui échapper,

per, ne lui fit rien retrancher de la fureur qu'elle conserva pour le jeu jusqu'au tombeau.

MAIS, ce ne fut point-là le seul exemple domestique, dont la contagion fut capable de me corrompre. Une Mère joueuse, & uniquement occupée de son plaisir, est-elle bien propre à former & à polir l'Education de ses Enfans; lui arrive-t-il seulement de songer que le devoir exige, qu'elle ait un œil attentif sur leur conduite; qu'elle ne doit se réposer que sur elle seule du soin d'éclairer leurs démarches & leurs Actions; qu'elle doit s'appliquer à appuier les Leçons de Sagesse & de Vertu, qu'elle leur donne, par la force du bon Exemple? Combien de fautes, que mes Sœurs auroient évité, que de cruels malheurs qui leur auroient été épargnés, combien de périls dont leur innocence auroit été mise à couvert, si la vigilance

lance de ma Mere , eut été telle qu'elle devoit être; Mais ? outre que son aveugle tendresse pour mes Sœurs étoit extrême , auroit-elle voulu se gêner au point que de dérober à ses plaisirs les momens qu'elle auroit donnés au soin de leur Education ? Maîtresses de leurs Volontés , elles n'avoient à rendre compte qu'à elles mêmes de leur conduite : elles n'étoient pas exemptes de penchans , & rien ne les empêchoit d'en suivre les mouve-
mens.

Je conviens , que le récit , que j'ai à faire de leurs Avantures , n'est rien moins que glorieux à leur mémoire ; mais , outre que la Parque a tranché le Fil de leurs malheureux jours , la précaution , que je prendrai de déguiser & leur nom & le mien , sera que , sans intéresser leur réputation , je pour-
rai instruire les jeunes Personnes de mon Sexe des écueils contre-
les-

lesquels elles doivent se tenir le plus
en garde.

HISTOIRE
DE
MADEMOISELLE
DE
CHARLU.

L'AINEE de mes Sœurs, à qui
j'ay donné le Nom de Char-
lu, à un Esprit de Coquetterie, qui
faisoit son Caractere, joignoit un
Orgueil & une Ambition démesu-
rée. Elle vouloit plaire, c'étoit la
fa Marotte. Il est vrai que la Na-
ture n'avoit pas été avare à son
égard ; mais, il faut aussi conve-
nir, que son imagination lui grossis-
soit étrangement les Charmes
qu'elle en avoit reçus : les loüan-
ges les plus outrées lui paroisoient

14 TRIOMPHE DE

inférieures à celles qu'elle croioit
meriter. Ses Amans ne manquoient
pas de la servir selon son goût ;
mais, préoccupée de l'idée de son
mérite , elle ne craignoit pas de
renchérir elle même sur les Eloges
flateurs qu'ils lui prodiguoient.
Pleine d'une orgueilleuse com-
plaisance pour elle même , il ne faut
pas s'étonner si elle étoit persuadée
que sa Beauté , soutenue de quel-
ques qualités communes , mais qui
étoient pour elle un objet d'ad-
miration , lui donna droit de pré-
tendre au plus haut Rang , & si
elle dédaignoit les soupirs & les
soins de ceux qui étoient nés dans
une Condition égale à la sienne.
Le Fils d'un riche Conseiller s'é-
toit épris pour elle de l'Amour le
plus tendre , & il lui adressa ses
vœux dans le temps même qu'il
ne nous restoit presque plus au-
cune ressource du coté de la For-
tune. De Ringroy (c'est le Nom
de

de ce nouveau soupirant) ne fut pas rebuté , tandis qu'il se contenta de parler tendresse , (car une Coquette aime à voir grossir le nombre des Esclaves attachés à son Char ;) mais , il s'avisa de parler d'Hymen , & il n'en fallut pas davantage pour le disgracier . Ses propositions furent tournées en plaisanterie , de façon à lui faire entendre , que l'on étoit surpris de la hardiesse qu'il avoit eu d'avoir osé porter ses vœux trop haut . Il en fut de même de plusieurs autres Amans , qui ne furent honteusement dédaignés , que parce qu'ils n'avoient pas un Rang éclatant à offrir à ma Sœur ; mais ses vœux ambitieux vont être exaucés . Le jeune Marquis de , Colonel d'un Régiment de Cavallerie , vint à Rennes passer son quartier d'Hiver chez un de ses Parens .

J'ai dit que l'on faisoit chez ma Mere de fréquentes parties de Jeu : j'ose

j'ose même adjouter, que le seul titre de Joueur suffissoit pour y être vu de bon œil. Le Marquis, peu de jours après son arrivée, y vint avec quelques-uns de ses Amis. Un Acteur d'une pareille consequence méritoit d'être reçu avec distinction. Aussi eût-il lieu d'être content des politesses & de l'accueil gracieux que ma Mere lui fit. Elle ne le laissa point sortir, sans l'avoir accablé d'un déluge de Civilités. Elle lui dit, qu'elle espéroit qu'il l'honoreroit souvent de ses visites: le Marquis le lui promit, & il tint parole. Mais, le Jeu ne fut pas long-temps le principal motif des fréquentes apparitions qu'il fit chez ma Mere. Ma Sœur de Charlu crut sa Gloire intéressée à essaier ses Charmes sur le cœur du Marquis: quelle conquête en effet plus capable de flâter son orgueil? Aussi, quelque avantageuse que fut l'idée qu'elle avoit

avoit de ses Charmes, elle crût que ce n'en n'étoit pas trop de tout le secours de l'art pour en relever l'Eclat. Jamais soins plus empessés que ceux que lui fit prendre le désir inquiet de plaire. Sa Toillette commença à dérober tous ses momens ; mais malheureusement il lui manquoit le secours d'une main habile, car j'étois obligée de lui tenir lieu de Femme de Chambre, & pouvois-je la servir au gré de sa vanité ? Aussi que de mouvemens d'impatience, que lui causoit mon défaut d'habileté ! Il y avoit certaine finesse, certaine délicatesse de l'art, que je ne pouvois attraper : donner par exemple à une mouche sa véritable place, sçavoir choisir un ruban d'une couleur avantageuse, faire prendre à un Crochet son véritable pli ; que sçais-je combien d'autres points tous importans pour une Coquette, que j'ignorois. Que l'on juge

juge par consequent si ma Sœur
avoit lieu d'être contente de mes
humbles services. Mais n'y a-t-il
pas une foule de petites minaudé-
ries , de tendres avances , de tou-
chantes agaceries , par où une Co-
quette un peu habile supplée avec
succes au défaut de la parure ? C'é-
toit-là une science dans laquelle ma
Sœur excelloit , & elle s'en servit
avec avantage. Elle eut la douce
satisfaction de s'apercevoir bien-
tôt des impressions qu'elle avoit
faites sur le cœur du Marquis. Quel
Triomphe pour son Amour pro-
pre , quel vœu restoit-il à former
à son ambition ? Jusqu'alors elle
n'avoit eu à sa suite que des Es-
claves peu propres à relever l'é-
clat de sa gloire. Un soupirant il-
lustre avoit été l'objet de tous ses
désirs , & l'Amour lui en offre un
tel qu'elle n'auroit osé l'espérer ;
mais se felicitera-t-elle long-temps
d'une si brillante Conquête ?

LE

LE Marquis ne tarda pas à connoître parfaiteme nt le caractere de sa nouvelle Amante. Il comprit, qu'il étoit intéressé à flatter son orgueil , s'il vouloit trouver la route de son cœur. Ce fut par là aussi , qu'il commença à s'insinuer dans ses bonnes graces : il ne se lassoit point de lui prodiguer les louanges les plus séduisantes , & ces louanges étoient toujours accompagnées du tour le plus fin & le plus délicat. Comment ma Sœur auroit-elle pû ne pas se plaire à les entendre ? Le Marquis prêtoit des graces à tout ce qu'il disoit : c'étoient mille faillies heureuses , que lui fourniscoit la vivacité de son imagination : il regnoit dans toutes ses manieres certain air d'une politesse aisée & naturelle , qui gagnoit la confiance. Joignez à cela , que le Marquis étoit un Courtisan habile , & qu'il n'ignoroit pas par conséquent l'art de se

20 TRIOMPHE DE
se contrefaire ; s'il n'étoit pas
amoureux , il sçavoit prendre tous
les semblans de l'Amour le plus
tendre & plus passionné. Mais je
suis assurée , qu'avec tous ces avan-
tages , il n'eût pas fait de grands
progrès dans le cœur de ma Sœur ,
si toutes ses qualités n'eussent été
relevées par l'éclat d'un rang illus-
tre ; car , il falloit que son ambiti-
on eût son compte : c'étoit là la
passion qui la dominoit , & dont
elle va être l'infortunée victime.

L'ADROIT Marquis , après s'être
fait une étude de l'humeur de
ma Sœur , réussit si bien à lui plai-
re , qu'elle lui fit un Sacrifice de
quelques Amans , qui lui étoient de-
meurés fidelles , & qui lui adressoi-
ent des vœux sincères. Il avoit
la liberté de pouvoir multiplier à
son gré toutes les visites qu'il
vouloit lui rendre ; & , par un prin-
cipe d'un sot orgueil , elle se faisoit
un sujet de Gloire de celles qu'elle

re-



reçeoit. La bonne opinion qu'elle avoit d'elle même ne lui permettoit pas de douter que les vîes de son nouvel Amant ne fussent réglées par l'honneur & la probité. Elle se croïoit assurée de son Amour, auroit-elle soupçonné qu'elle n'eut été aimée que d'un Amour d'amusement? Elle ne pouvoit se cacher, il est vrai, la distance qu'il y avoit de sa Naissance à celle du Marquis, qui étoit Héritier d'une des plus illustres Familles de la Bretagne ; mais, outre qu'il n'est rien que l'Amour n'égale, ingénieuse à se flater ne pouvoit-elle pas se persuader, que par ses charmes, & par mille qualités charmantes que son imagination lui prétoit, elle étoit digne que le Marquis fit tomber sur elle l'honneur de son choix ? Flatée de ces espérances, son orgueilleuse présomption lui fait mettre tout en œuvre pour acroître l'Amour de son

son Amant. Elle y réussit, mais elle n'en retira pas le fruit qu'elle se promettoit. Le Marquis voulut précipiter les momens de son bonheur; l'Artifice lui étoit pour cela nécessaire, & est-il rien qui coûte moins à un Courtisan? Il scavoit quelles étoient les ambitieuses prétentions de ma Sœur, par mille sermens il lui protesta que son bonheur dépendoit de lui être uni par des liens indissolubles; mais, il s'agissoit d'obtenir le consentement de ses Parens il jura qu'il le solliciteroit avec ardeur trompeuses promesses, par lesquelles ma Sœur se laissa malheureusement séduire. Le Marquis, après avoir laissé écouter le temps nécessaire pour recevoir réponse aux lettres qu'il disoit avoir écrites à sa Famille, parut désespoiré de la prétendue résistance que ses Parens opposoient à ses désirs. Sa crédule Amante ne douta pas de la sincérité

tité de sa douleur, & elle eut la simplicité d'exhorter ce perfide à ne pas renoncer à tout espoir. Il n'en fallut pas davantage, pour lui faire comprendre que le moment de son bonheur approchoit. Après avoir juré à ma Sœur une inviolable fidélité, il s'efforça de lui persuader, que pour assurer leur commun bonheur, il falloit qu'il mit ses Parens dans la nécessité de ne pouvoir lui refuser l'aveu qu'il sollicitoit. C'étoit-là une énigme, dont il fut obligé de donner l'explication à ma Sœur; & comment put-elle n'en pas être effraiee? Mais son Amour & son Ambition l'aveuglerent sur les perils que pouvoit courir son innocence. Le Marquis en triompha, & ma Sœur ne tarda pas de se répentir d'avoir oublié ce qu'elle devoit à son honneur. Dès qu'elle eût rendu son Amant heureux il ne se souvint plus de promesses qu'il lui avoit faites de pren-

prendre soin des intérêts de sa gloire; il poussa même la dureté jusqu'à rompre tout commerce avec elle. Ma Sœur ne put résister à la violence de la douleur où la livra la perfidie du volage Marquis ; couverte de la plus humiliante confusion, elle n'osa plus faire aucune apparition dans le Monde. Elle se fit de sa Chambre une retraite d'où elle ne voulut plus sortir. Ma Mere elle-même, quelque priere qu'elle lui fit, ne put lui arracher l'aveu de ses secrets. J'en fus la seule confidente. Ma pitié me fit employer les motifs de consolation les plus touchans pour arracher ma triste Sœur à la noire mélancholie dans laquelle elle étoit plongée; mais mes soins furent inutiles. Après deux mois d'une mortelle langueur, elle expira entre mes bras. Telle fut la malheureuse destinée d'une jeune personne qui auroit pu se promettre le sort le plus

LA VERTU, *Livre I.* 25

plus heureux, si elle avoit été moins possédée du désir demesuré de plaisir, ou plutôt si elle s'étoit appliquée de bonne heure à réprimer cet orgueil & cette ambition à qui elle ne laissa prendre que trop d'empire sur son cœur. J'ai promis des exemples instructifs, en voilà un dont l'utilité se fait assés sentir. Je laisse à celles qui liront ces Mémoires le soin de faire les réflexions qui peuvent naturellement se présenter à leur Esprit. Avant que de commencer le récit de mes avantures il me reste à parler en peu de mots de celles de ma seconde Sœur.



Tome I.

B

HIS.



HISTOIRE
DE
MADEMOISELLE
DE
MIRIEU.

SOn Caractere n'avoit rien qui approchât de celui de mon Ainée. La douceur, l'affabilité, la complaisance étoient les vertus qui la distingoient. Quoi qu'il y eût peu de figures plus avenantes & plus gracieuses que la sienne, elle n'étoit cependant nullement occupée de ses charmes. Elle étoit aimable, & elle l'étoit d'autant plus qu'elle paroifsoit ne pas le sçavoir. Disposée à penser favorablement de

de tout le monde, elle ne connoissoit ni soupçon ni défiance. C'étoit par sa propre sincérité qu'elle jugeoit de celle des autres : quelle règle de jugement plus trompeuse que celle-là ? Pour s'en convaincre , il n'y auroit qu'à se rappeller tant d'exemples multipliés de l'inconstance , de la perfidie & de la dissimulation des hommes . Mais l'avouerai-je à la honte de notre Sexe , il y a des dangers qui flattent ; & loin de les éviter on se plaît à les affronter. On y succombe , le regret & les repentirs suivent de près une chute que l'on n'auroit pu prévoir. Mais les exemples d'autrui n'étoient pas pour nous des leçons assés persuasives , il falloit qu'inslruites par une fatale experience nous apprissons à nous armer de défiance.

Je ne scâi si je dois demander grace pour cette digression ; peut-être me la pardonner-a-ton en faveur du fruit que l'on en peut tirer,

rer. Je reviens au Caractère de ma Sœur. A cette sincérité & à cette bonté d'ame, dont je viens de parler, elle joignoit un cœur tendre, & qui n'étoit que trop susceptible des plus promptes & des plus vives impressions. Quel facilité par consequent n'offroit-elle pas à un perfide qui auroit voulu triompher de son innocence! Nulle défiance d'un côté, beaucoup de sensibilité de l'autre, en faut-il davantage pour exposer une jeune personne aux plus grands perils?

Un jeune Abbé fait comme l'Amour, & qui étoit un vrai Petit-Maître d'Eglise, ne put voir ma Sœur de Mirieu sans lui rendre les armes. Les plus tendres déclarations suivirent de près les impressions que la vûe de ses charmes avoit faites sur son cœur. J'ai dit que la douceur, l'affabilité, la complaisance faisoient le caractère de ma Sœur, & j'ai ajouté que son jeune

jeune cœur ne se piquoit pas d'une austére indifference. Que d'avantages par conséquent pour le succès des vœux de son nouvel Amant ! Bien des Mois ne se passèrent pas sans qu'il lui eût arraché l'aveu de sa Sensibilité. Mais d'Argini (c'est le nom de ce jeune Abbé) ne bornoit pas ses défirs au plaisir délicat d'être aimé. Il vouloit être heureux ; mais il craignoit d'éffaroucher la timide vertu de son Amante. Il sçavoit qu'il ne lui seroit pas facile de lui faire oublier ce qu'elle dévoit à son honneur & à sa sagesse. Le secours de l'artifice lui parût nécessaire pour la réussite de ses desseins. Il crût que pour assurer son bonheur , il ne devoit pas hésiter de prononcer les grands mots , & quels appas seducteurs n'ont-ils pas pour une jeune personne à qui un défaut d'experience cache les pièges que l'on tend à son innocence.

cence. Joignez à cela que lors que le cœur ne se défend plus que foiblement il laisse rarement à l'esprit la liberté de réfléchir. Mais ma Sœur pouvoit-elle oublier que d'Argini faisoit profession d'un Etat qui ne pouvoit guére s'accorder avec les promesses qu'il lui faisoit ? C'étoit là une réflexion qui n'étoit point échapée à Monsieur l'Abbé ; mais rien ne lui parut plus facile que de lever une pareille difficulté. Nul engagement ne le retеноit dans l'Etat , que l'avarice de ses Parens l'avoit obligé d'embrasser. Ce fut là du moins la raison qu'il prétexta. Il dit à ma Sœur que son dessein n'étoit pas de perséverer dans une Vocation qui n'avoit jamais été de son choix ; que toutes ses vœus avoient toujours été tournées du côté des Armes , & que c'étoit là le parti qu'il vouloit prendre. Mais ma charmante Demoiselle , dit-il à ma Sœur ,
vous

vous ne doutez pas, je pense, de la purité & de la sincérité de mes intentions; vous connoissez toute la vivacité de mon tendre Amour; vous êtes bien persuadée que je ne puis être heureux qu'en unissant mon sort au vôtre. Mais faut-il que je vous en fasse un sincere aveu. Je connois l'humeur intérressé de mes Parens, quoique je ne sois retenu par aucun lien dans mon Etat, je suis riche cependant des revenus de l'Eglise; ainsi je ne vois que trop que ma Famille, qui ne regle guères ses vues que par l'intérêt, ne consentira qu'avec peine que je m'en dépouille; mais ce sera de mon Amour, & non de leur avarice, que je prendrai conseil. Je ne crois pas, Monsieur, lui répondit ma Sœur, qu'il y ait personne qui puisse blâmer une pareille résolution; car l'autorité de vos Parens iroit-elle jusqu'à leur donner

droit de vous gêner dans un choix d'où dépend le bonheur de vôtre vie ? Ce n'est du moins pas là mon sentiment, réprit d'Argini ; mais je ne laisserai pas cependant que d'être accablé de tout le courroux de ma Famille, & dans cette supposition puis-je espérer qu'elle voudra consentir à notre union ? Non je ne puis me le promettre ; mais pourquoi solliciter un aveu qui ne nous est point absolument nécessaire ? Des liens secrèts en seront-ils moins indissolubles pour manquer de certaines cérémonies extérieures qui ne peuvent rien ajouter à la validité des engagemens que nous contracterons aux pieds des Autels.

Ce discours artificieux n'eut pas un effet aussi prompt que d'Argini l'espéroit. Quoique ma Sœur fût bien éloignée de former des soupçons injurieux à la gloire de son Amant, elle ne laissa pas cepen-

cependant que d'être allarmée des propositions qu'il lui fit. Ce n'est pas qu'elle doutât de sa sincérité & de son inviolable constance ; mais elle craignoit que ses Parenrs ne vinssent à bout d'obtenir la dissolution de cette union secrète , à laquelle il la pressloit de consentir. Trop crédule , hélas ! elle ne soupçonoit pas la main barbare qui lui préparoit les coup les plus cruëls. Aveuglée par sa tendresse qui lui cachoit les périls où elle alloit se livrer , loin d'entrer en défiance , & de répondre à son Amant de façon à lui ôter tout espoir , elle se contenta d'opposer quelque foible résistance à ses vœux , elle demanda du temps pour faire ses réflexions. N'étoit-ce pas la donner entendre à d'Argini qu'il ne lui seroit pas bien difficile de triompher de ses irrésolutions ? Aussi ne se rébuta-t-il pas , & il ne fut point trompé dans ses espe-

B. 5. rances

rances. Ses pressantes & continues follicitations accompagnées de mille sermens d'une éternelle fidélité lui obtinrent le consentement qu'il désiroit. Il fut réglé que ma Sœur , sur le prétexte d'une visite qu'elle feroit à une de ses Amies chez qui elle devoit passer l'Après-dînée , se rendroit secrètement à une des portes de la Ville , où d'Argini dévoit l'attendre avec une chaise de poste ; & que de là ils iroient dans un Château éloigné de quelques lieües qui appartenoit à un de ses amis , & dont le Châpelain les épouferoit. Ce Châpelain n'étoit-il pas un personnage supposé ? c'est ce que je ferois tentée de croire. Quoi qu'il en soit , il fit les Fonctions de Prétre ; il avoit été païé pour donner la bénédiction nuptiale à ma Sœur & à son Amant , & il la leur donna. Le principal article de ce Mariage fût qu'il feroit tenu secret jusqu'à

jusqu'à ce que d'Argini eût changé d'Etat, & qu'il eût déclaré son union à ses Parens. Il avoit promis à ma Sœur que les affaires ne traineroient pas en longueur ; mais il ne se pressa pas d'accomplir ses promesses, ou plutôt le perfide ne se hâta pas de la détromper de son erreur. Il voulut laisser à son Amour le temps de se rallentir ; & dès que les plaisirs, dont il s'enivroit n'eurent plus d'attrait pour lui, le traître ne songea plus qu'à s'éloigner de celle qu'il avoit seduite. Mais il se disposa auparavant à la rendre une seconde fois la dupe de ses artifices. Il étoit vrai qu'il n'avoit aucun penchant pour l'Etat qu'il avoit embrassé ; mais la legereté seule, & non l'avarice de ses parens, comme il l'avoit dit à ma Sœur, l'y avoit engagé. Ainsi ils n'eurent point de peine à consentir qu'il prit le parti qui feroit le plus conforme à

son inclination. Il leur déclara qu'il n'avoit de goût que pour les armes, & il les pria avec instance de lui obtenir de l'emploi. Ses vœux furent exaucés. On lui accorda une Lieutenance.

Voilà donc le Rabat de Monsieur l'Abbé changé contre un plu-met. Quel sujet de la joie la plus vive pour ma chere Sœur ? Elle crût qu'elle touchoit de près au moment qui ne lui laisseroit plus de vœux à former. Son Epoux, ou véritable ou prétendu, (car j'avoie que je ne fçai encor ce que je dois penser des liens qui les avoient unis,) lui faisoit croire qu'il attendoit une occasion favorable pour déclarer son Mariage à sa Famille.

Pour éloigner d'elle tout sujet d'inquiétude, il ne cessoit de lui répéter qu'il se croyoit assûré du consentement de ses Parenrs. Mais songeoit-il seulement à le démander ? Il se crût intéressé à pousser la

la dissimulation jusqu'au tems où il dévoit se rendre à sa Garnison; Et dès que ce moment fût arrivé, il partit sans faire d'adieux à ma Sœur. Ce premier trait de dureté fût suivi d'un second encor plus cruel. L'infortunée de Mirieu lui écrivit la lettre du monde la plus touchante pour le rapéller à son devoir, & elle en reçût une réponse toute pleine de marques de la plus injurieuse indifférence. Le barbare exhortoit ma malheureuse Sœur à l'imiter dans son changement. Je vous tromperois, lui marquoit-il, si je ne vous avouoïs que la liberté est pour moi le plus précieux de tous les biens. J'ai commencé à en goûter les charmantes douceurs dès que j'ai eu brisé vos chaînes. Me croiez-vous assez ennemi de mon repos pour que je sois tenté de les reprendre; Vous ne manquerez pas de me prodiguer les noms de perfide &

B. 7 d'ingrat;

mais loin d'éclater en plaintes & en reproches , faites-vous de mon changement une raison de changer. C'est-là le meilleur conseil que je puissé vous donner , & qui m'est inspiré par le zèle que j'ai pour votre tranquilité.

JE n'essayerai point d'exprimer à quel excès de desespoir se livra la triste de Mirieu après avoir fait la lecture d'une lettre si accablante. Et ce qui augmentoit son infortune , c'est qu'elle commençoit à porter sur elle-même les marques de sa honte. Elle avoit été assés heureuse pour les tenir secrètes ; mais pouvoit-elle espérer , si elle continuoit à se produire dans le monde , que l'on n'eût quelque soupçon de son état ? Elle fût dans l'humiiliante nécessité d'en faire la confidence à ma Mere. La crainte de s'embarasser dans un procès d'une discussion difficile , & que la triste situation de ses affaires ne lui

lui permettoit pas de soutenir , lui fit écouter les voies d'accomodement que les parens d'Argini proposerent. Ma Sœur , sous le prétexte d'une maladie de langueur qui exigeoit qu'elle changea d'air , fût envoiée à une campagne où elle se délivra du fardeau qui la surchargeoit. Quoiqu'elle fût assurée de la discretion des personnes à qui elle avoit été confiée , elle ne voulut plus cependant reparoître dans le monde. Ses vûes se tournerent du côté de la retraite. Et quel autre parti avoit-elle à prendre que d'ensevelir sa honte dans l'obscurité d'un Cloître ? La douleur qui l'y suivit abregea ses malheureux jóûrs. Elle n'avoit pas encor achevé son année d'épreuve qu'elle fût saisie d'une fievre violente qui l'enleva au bout de quelques jours. Sa mort fût suivie de près de celle de ma Mere ; mais la vie lui étoit devenuë un insupor-

insupportable fardeau ; ainsi ce fût sans effroy qu'elle dût voir aprocher son dernier moment. Sa passion pour le jeu l'avoit dépouillée de tous ses biens ; il ne lui restoit qu'une miserable petite Terre qu'elle n'avoit pû aliéner, & dont les modiques revenus suffisoient à peine pour son entretien. Quelque triste que fût l'état , dans lequel elle me laissoit, j'y étois cependant moins sensible qu'à la douleur que sa mort me causoit. Une de mes Tantes, qui eut la bonté de me recueillir , emploia inutilement durant deux mois les motifs les plus consolans pour calmer ma tristesse , mes pleurs ne cessoient de couler. Prévoyois-je que c'étoit l'Amour qui étoit destiné à les effuier ? Me voilà sur le point d'entrer dans le récit de mes avantures. J'ose dire qu'elles sont , & assés multipliées , & assés singulieres , pour pouvoir intéresser la curiosité de mon Lecteur , & pour...

pour soutenir son attention. Je suis même assûrée que lors qu'il aura lû ces Mémoires, il conviendra qu'il y a peu de vies qui ayent été variées par autant d'évenemens differens que la mienne. Je vais commencer à les raconter. Mais que l'on me permette auparavant de faire le portrait de cette Parente qui m'avoit retirée chez elle, & qui devoit me tenir lieu de Mere.

MADAME de Rambert (c'est le nom de ma chere Tante que je dois faire connoître particulièrement, parce qu'elle va bientôt jouë un rôle intéressant) portoit quarante-cinq à cinquante ans sur son visage & son visage n'étoit point trompeur. Ce n'est pas que ma chere Parente ne prit bien des peines pour l'empêcher de dire la vérité. Mais il la disoit malgré elle à tous ceux qui l'interrogeoit. Ce même visage disoit que Madame de Rambert avoit été belle, &

pour-

pourquoi ne disoit-il pas qu'elle l'étoit encor ? Ma Tante le croioit. C'étoit la une erreur qui lui plaisoit. Je n'essayeray assurément pas de l'en détromper. Mais continuons son portrait. Une Nimphe surannée toute occupée de ses charmes usés, voilà qui semble annoncer un grand fond de Coquetterie. C'étoit là , j'en conviens, le défaut dominant de ma bonne Tante ; mais défaut que l'on devoit lui pardonner en faveur de mille qualités les plus aimables du monde. Rien de plus noble & de plus élevé que sa maniere de penser , & rien de meilleur que son cœur. Point de plaisir plus sensible pour elle que celui d'en faire aux autres. Elle recherchoit elle-même les occasions de vous obliger , & les saisiffoit avec avidité , & toujours la maniere gracieuse , dont elle vous obligeoit relevoit, le prix des services qu'elle vous rendoit. Sa joye dépendoit de la vôtre.

Elle

Elle n'étoit contente d'elle-même que lorsquelle avoit sujet de croire que vous l'étiez vous-même, par cequ'elle ne vous avoit rien laissé à désirer. Naturellement compatissante, le tître seul de malheureux suffisoit pour donner droit à ses bontés. Point dans elle d'inégalité d'humeur, point de manieres fieres & hautaines. Ennemie de tout air gêné & constraint, par la cordialité & la franchise avec laquelle elle agissoit avec vous, elle vous mettoit dans l'impossibilité de lui refuser vôtre confiance Telle étoit la chére Parente qui me recueillit dans ma misere. Dès qu'elle eût été instruite de la mort de ma Mere elle quitta la Campagne où elle faisoit son séjour ordinaire pour venir à Rennes. Après avoir donné tout le temps nécessaire à arranger les affaires de ma famille, c'est-à-dire à quitter bien des dettes ; (car c'étoit-là l'unique héritage

tage que ma Mere me laissoit)
nous partimes ensemble pour re-
tourner à sa campagne éloignée de
quelques lieües de Saint Malo , &
dont la situation étoit enchantée.

MAIS , comment m'accomp-
moderai-je de ce nouveau sejour ?
car je n'ai point oublié que j'ai dit
que mon goût n'étoit point pour
la retraite . Quoique le Monde ne
se fût encor présenté à moi que
sous des dehors peu flatteurs , un se-
cret penchant ne laissoit pas ce-
pendant que de m'entraîner vers
lui . Sans avoir une idée trop a-
vantageuse de mes charmes , je sen-
tois que je pouvois lui plaire ; &
ce qui faisoit que je ne craignois
pas de m'y produire , c'est qu'in-
stuite par ces funestes exemples
domestiques , que j'ay rapportés , je
me croyois assûrée de me mettre ai-
sément à couvert des périls qui
pouvoient menacer mon innocen-
ce . La perfidie des hommes
m'é-

m'étoit en effet trop connue, pour que je ne me tinsse pas continuellement en défiance contre eux; mais ces hommes étoient-ils tous également volages & inconsidérants, tous également occupés à tendre des pièges à la vertu? Je ne pouvois le croire, & en ferai-je l'aveu, j'interrogeois mon jeune cœur, & il me répondroit qu'il lui manquoit quelqu'objet qui l'attachât, & qui meritât de captiver sa tendresse. Mais je puis me consoler, le séjour de cette retraite, où je suis conduite, ne doit point m'effrayer; ma chère Tante ne se feroit, comme moi, nullement accommodée d'une solitude qu'il auroit dérobée aux yeux du Monde. Un esprit usagé, joint aux charmes de la Conversation la plus aimable, la politesse de ses manières toujours également Gracieuses & prevenantes, lui attiroit de fréquentes visites. Joignez à cela que ses

ses revenus étoient considérables,
& qu'il n'y eût peut-être jamais per-
sonne qui réussit mieux qu'elle à
s'en faire honneur. Une pruden-
te économie, également éloignée
& d'une sordide avarice & d'une
ruineuse prodigualité, mettoit dans
sa maison un esprit d'ordre, & y
faisoit regner un air de prosperité
& d'abondance dont je fus enchan-
tée. Mais voyons si dans ces fré-
quentes visites, qui seront rendues
à ma Parente, il n'y en n'aura pas
quelques-unes qui seront de mon
goût. La première que nous eû-
mes fut celle d'un vieux Gentil-
homme qui demeuroit dans un
Château peu éloigné de celui de
ma Parente. Aurois-je pû croire que
ce fût-là le premier soupirant que
l'amour me destinoit? Une si brillan-
te Conquête n'étoit elle pas bien
capable de flatter mon amour pro-
pre. Je suis cependant condamnée
à entendre les touchantes déclara-
tions

tions d'un Amour sexaginaire.
Car Monsieur de Montin (c'est le nom de ce vieux Gentilhomme campagnard) avoit un visage qui disoit du premier coup d'œil un âge capable d'épouvanter une jeune personne comme moi. Mais peut-être m'allarme-je mal à propos. Qui m'a dit que la vûe de mes foibles charmes aura fait quelqu'impression sur un cœur glacé par le froid des années? Eh, mon Dieu! je n'en suis que trop assurée; car c'est-là une science que nous autres Femmes nous possédons au suprême degré. Un simple coup d'œil nous suffit pour décider sûrement si nous plaisons, ou si nous ne plaisons pas. Les regards que me jettoit le vieux de Montin me disoient que ma jeune figure luy paroisoit aimable, & ces regards, s'il vous plait, furent bientôt après accompagnés de mille petites louanges flatteuses qu'il

qu'il prodigua à mes appas. Mais il ne s'en tiendra pas là. Je pouvois être jugée aimable sans être aimée. Vain sujet d'inquiétude dont je vais être délivrée. Je suis l'un & l'autre, & l'on me fera dans peu la grace de me le dire. Monsieur de Montin fut retenu à dîner. L'amour lui marqua la place qu'il devoit occuper, & cette place est à mes côtés. Voilà ce que l'on imagine aisément. Mais passons au repas. J'avois entendu dire qu'un Amant bien tendre ne songe qu'à s'ennivrer du plaisir qu'il a de voir le cher objet qu'il adore; sa vue qui le derobe hors de luy même le rassasie de façon à lui ôter l'idé de manger. Car c'est-là une sorte de déclaration d'amour. Sans doute que le vieux de Montin n'étoit pas prévenu en faveur d'un amour à jeun; du moins le sien parût-il ne lui avoir rien ôté de son appetit. Mais je dois ajouter que, si

si c'est là une faute en fait de Galanterie, il n'oublia rien pour la réparer par son empressement à me servir, & par les pressantes invitations qu'il me fit pour m'engager à imiter son exemple. Je le suivis sans peine & qu'aurois-je eu de mieux à faire. Mais je vois bien que le repas se passera sans aucune déclaration de la part de mon nouvel Amant. Il est sensible au plaisir de la table, & celle de ma Tante étoit délicatement servie: & bien qu'il le goûte tout à son aise, je ne lui en fçaurai pas assurément mauvais gré. Mais il va bientôt ne mettre dans une colère épouvantable contre lui. Je ne fçai si ma parente ne s'étoit pasaperçue de quelques regards jettés à la derobée, qui annonçoit dans le bon Monsieur de Montin un amour naïf-sant; Mais, soit qu'elle eût dessein de le favoriser, ou qu'elle voulût s'amuser elle-même, elle eut la ma-

Tome I.

C lice,

lice, lorsque nous fûmes sortis de table de me prier de lui faire compagnie. Ne voilà-t-il pas un petit tête à tête bien ragoûtant. Entendons les jolies choses que l'on va me dire, comment mon cœur pût-il y être insensible? Scavés vous, Mademoiselle, me dit le vieux de Montin, que j'ay bien de petits reproches à faire à Madame votre Tante. Et à quelle occasion, s'il vous plaît, Monsieur, lui répondis-je? Vous l'allez apprendre, reprit-il, &jesuis assuré que vous conviendrez que ce sont des reproches très-bien fondés. Pensez-vous que nous ayons de grandes obligations à une personne qui nous occasionne la perte du plus précieux de tous les biens? non certainement, Monsieur, lui répliquai-je. Eh bien! Mademoiselle, me repondit le vieux Gentilhomme, c'est-là justement le cas où Madame votre Tante se trouve à mon égard. Elle m'a fait la grace de

de me procurer l'honneur de vous voir , & à cette faveur elle ajoute celle de m'accorder la liberté de vous entretenir. Mais ne prevoyoit-elle pas que ces faveurs me seroient vendues bien chremment?

NE voilà-t-il pas une petite façon de déclaration tournée d'une maniere bien délicate , & bien tendre : & , ce que je ne dois pas oublier de dire, c'est qu'elle fut suivie d'un soupir capable de triompher de l'indifference d'un cœur moins insensible que le mien. Mais continuons le recit de cette touchante conversation. Quoique ce que je venois d'entendre ne fût pas pour moi un énigme, je priaï cependant celui qui me parloit de vouloir me dire quel étoit ce bien si precieux dont il regrettoit la perte? C'est un bien, Mademoiselle, me repondit-il, qui faisoit le bonheur de ma vie , &

C 2 dont

dont je me promettois de goûter les douceurs jusqu'au tombeau; mais mon cœur sent que j'y dois renoncer pour toujours. Plus pour moy de liberté, vous me l'avez enlevée, ma charmante Demoiselle. Vous me voyez chargé de vos chaînes; & je vous promets de les porter jusqu'au dernier soupir de ma vie. Et encor un soupir qui servit de conclusion à un aveu si touchant, & pour moi si plein de charmes. J'avoie que je fûs surprise au point que je ne scûs si je devois paroître indignée, ou éclater de rire. Ne voilà-t-il pas un joli présent dont je suis redévable à l'amour? Me donner pour premier adorateur un Amant sexaginaire. Il faloit cependant répondre à ses tendres déclarations. Je rougis, je baissai les yeux, en souriant malignement; & je crois que c'étoit là la meilleure réponse que je pouvois faire; mais elle ne me tira pas d'em-

d'embaras. Mon vieux soupirant devient pressant, il veut que je flatte ses vœux de quelqu'espoir; & pour m'y engager, il me fait la grace de me promettre que son amour durera autant que sa vie. Quel langage plus dégoutant que celui d'un vieillard qui s'avise de parler ten-dresse. Il faut cependant que mes oreilles s'y accoustumment; car j'ai beau dire que mon cœur n'est point fait pour aimer, mon nouvel Amant me répond qu'il se promet de le rendre sensible. Ainsi je dois m'attendre à me voir exposée à une foule de fatiguantes importunités. Mais ce qui commençoit à m'inquiéter, c'est que j'avois lieu de craindre qu'il ne prît fantaisie au vieux de Montin de faire parler l'autorité en sa faveur. Il étoit riche, & quelques presens de la nature faisoient toutes mes richesses. Connoissois-je assés l'humeur de celle qui me tenoit lieu de Me-

re, pour ne pas appréhender qu'elle ne consultât bien plus mon intérêt que mon penchant? Mais je ferai bientôt instruite de ses sentimens. Il y avoit plus d'une demie-heure que je soupirois après sa présence, lorsqu'elle reparût enfin dans la sale, où elle nous avoit laissés. Mon Amant étoit si fort occupé des belles choses, qu'il me disoit, que ma Tante s'offrit à ses yeux sans qu'il s'en aperçût. Ah! je suis charmée, Monsieur, lui dit Madame de Rambert, que la Compagnie de ma Nièce ne vous ait pas laissé regretter la mienne. Et vous ne scavez pas, ma chere Tante, repris-je, que Monsieur est véritablement fachée contre vous & qu'il a bien des reproches à vous faire. Peut-être ne voudra-t-il pas vous en dire le sujet; mais c'est une confidence que je vous ferai, & je ne doute pas qu'elle n'ait lieu de vous surprendre. Eh! non, non, Madame.

demoiselle, reprit le vieux de Montin, croyez que ce que vous rapporterez à Madame ne sera point pour elle un sujet d'étonnement. Voilà ma curiosité furieusement piquée, répartit ma Parente; allons, ma Niece, hâtez vous de la satisfaire; car je vous avoué que je me voudrois un mal infini, si, contre mon intention, j'avois eu le malheur de desobliger Monsieur. Je me suis plains, il est vrai, Madame, reprit le vieux Gentilhomme de la perte d'un bien qui faisoit ma liberté; mais dois-je le regretter si je suis assés heureux pour pouvoir l'échanger contre un bien beaucoup plus précieux. S'il dependoit de moi de vous l'accorder, répartit ma Parcne, soyés assûré, Monsieur, que vos vœux seroient bientôt éxaucés. Et si ma chere Tante avoit pû lire ce qui se passoit dans mon cœur, elle se seroit bien gardée de faire au vieux de Montin

C 4 un.

un compliment si gracieux; &, ce quiacheva de me desespérer, c'est qu'après l'avoir remerciée, il luy répondit qu'il lui rappelleroit peut-être bientôt le souvenir de la promesse qu'elle venoit de lui faire. Il ne crût pas devoir s'expliquer d'avantage; mais ce peu de paroles n'étoit-il pas bien capable de m'alarmer?

LA Conversation roula ensuite sur des sujets indifferens. Mais ce que je venois d'entendre paroisoit mériter toute mon attention. Mes craintes ne me sembloient que trop bien fondées; ainsi je ne songeai qu'à prévenir le malheur dont je me croyois menacée. J'avois pour cela à sonder les sentimens de ma Tante. Je luy avois promis de lui faire une confidence qui la surprendroit, & elle fut véritablement pour elle un sujet de surprise. Dès quel le vieux Gentilhomme, qui venoit de nous faire visite,

se

se fut retiré, je lui fis un fidele récit de tous les discours qu'il m'avoit tenus.

VOILÀ qui ne laisse pas que d'être plaisant, me répondit-elle, après m'avoir écouté attentivement: le bon homme vouloir à son âge faire le personnage de soupirant! Oh, cela ne se pardonne point du tout. Aussi je ne vous demande pas, ma chere Niece, quel accueil vous avez fait aux hommages que l'on vient de vous rendre; & je ne crois pas que vous soyés tentée de vous applaudir d'une pareille conquête. Quoique cependant, si vous ne consultiés que votre intérêt, je vous conseillerois de ne la pas négliger: mais je ne pense pas que ce soit-là votre goût, & je ne vous en blâme pas; car c'est-là mon sentiment. L'on ne cesse de répéter aux jeunes personnes que l'amour doit être dans leur raison. Et je pense qu'il

C. 5 doit

doit être aussi un peu dans les yeux ; car quoi de plus juste que de chercher à concilier son intérêt avec son inclination dans un choix d'où dépend le bonheur de la vie.

AU ROI S-JE pû me lasser d'entendre cette adorable Parente ? Pouvoit-elle rien dire qui s'accordât mieux avec mes idées ? Ce sont donc de vains sujets de frayeurs que je me suis forgés. Je suis donc sûre que je ne serai point gênée dans mon choix ; car ne pouvois-je pas le conjecturer du discours que ma Tante venoit de me tenir ? Mais je n'avois pas oublié qu'elle avoit fait au vieux de Montin une promesse qui n'avoit guères été de mon goût. Il luy avoit dit qu'il luy en rappelleroit peut-être bientôt le souvenir, cela vouloit dire qu'il ne tarderoit pas de la prier d'appuyer ses intérêts auprès de moy ; & c'étoit

la

la une importunité dont je voulois me délivrer. Pour y réussir je conjurai Madame de Rambert de répondre à Monsieur de Montin, s'il lui parloit des intentions favorables qu'il avoit pour moi, que je sentois tout le prix de l'honneur qu'il me faisoit, que je me voulais mal à moi-même de n'en pouvoir profiter, mais que mon cœur se piquoit d'une indifference que rien ne pourroit jamais vaincre. Pouvois-je imaginer une excuse plus obligeante ? Elle fut faite en termes très-polis ; mais mon Amant ne s'en contenta pas.

HUIT jours se passèrent sans que je le visse reparoître ; que pouvois-je augurer d'un si longue absence ; annonceroit elle-quelque refroidissement. Je le crus & je m'en félicitai ; mais je vais apprendre que je m'étois trompée. Ces huit jours avoient été employés à l'exécution d'un dessein dont le

C. 6. vieux *

vieux de Montin se promettoit le plus heureux succès. Et fut-il jamais un dessein plus bizarre , il s'étoit mis en tête de rajeunir son antique figure. Il se flatte de pouvoir lui prêter toutes les graces d'une aimable jeunesse. C'est en un mot sous la forme d'un Adonis moderne qu'il veut s'offrir à mes yeux. Je laisse à penser si un pareil projet étoit d'un exécution aisée? mon Amant ne desespéra pas cependant de réussir. Il consulta les plus habiles Tailleurs , s'informe auprès d'eux des modes les plus nouvelles; il se fait montrer plusieurs pieces d'étoffe , essaye différentes couleurs ; & se decide après un mûr Examen pour la couleur la plus éclatante , c'est-à-dire, pour celle qui étoit la plus propre à lui prêter un air ridicule. Il ne manque par d'ordonner à ceux , qui doivent servir à le travestir , d'employer tout le raf-
fine-

finement de leur art. Rien surtout dans l'habillement, qu'ils doivent lui faire, qui ne convienne à un jeune Cavalier, aimable & occupé du désir de plaire. C'est là le point essentiel qu'ils ne doivent point oublier. On lui promet d'exécuter ses ordres; & il a la consolation de se voir au bout de huit jours servi au gré de ses désirs. Enchanté des graces imaginaires que lui avoit prêtées le secours de l'art, il se hâte de voler où l'appelle son inquiète tendresse. Ma femme de chambre vient m'annoncer sa visite. Ah! Mademoiselle, me dit-elle, en se pâmant de rire, vîte! descendez, je vous prie, un jeune Cavalier fait comme l'amour demande à vous voir; mais recommandez bien à vos yeux de défendre votre cœur, la tentation sera violente, je vous en avertis. Mais le nom de ce Cavalier, lui répondis-je,

C. 7 pour

pourrois-je le sçavoir? Non, je ne vous le dirai pas, me repartit ma femme de chambre, j'aime mieux vous ménager le plaisir de la surprise. C'est une comédie tout-à-fait divertissante que l'on vous prépare. Il n'y aura cependant qu'un Acteur qui paroîtra sur la scène , mais comptez que le rôle qu'il jouera vous amuera on ne peut davantage. Songés seulement à ne pas laisser languir son impatience; car si vous ne le sça- vés pas, c'est pour vous seule que la fête se donne. Et tout de suite je me hâte de descendre.

LES termes me manqueroient, si je voulois exprimer l'étonnement dont je fus saisi. Je recule quelques pas, & je ne sçai si je dois m'en fier au rapport de mes yeux. C'est le vieux de Montin qui s'offre à mes regards avec tout le brillant attirail d'un petit Maître, & qui, pour achever de se tra-

travestir en ridicule, affecte d'en prendre la contenance, & d'en copier les airs ; car il falloit bien que rien ne dementit le comique personnage qu'il joiroit. Mon Dieu, les affreuses grimaces que sa figure & ses ajustemens se faisoient ! étoit-ce la figure qui ne sieoit point aux ajustemens, ou les ajustemens qui ne sieoient point à la figure ? Quoiqu'il en soit, on voyoit qu'ils juroient de ce ce qu'ils se rencontraient ensemble. Comment à la vûe d'un contraste si burlesque, aurois-je pû m'empêcher d'éclater de rire.

C E fut-là le premier fruit que le vieux de Montin recueillit de sa métamorphose. Nouveau petit Maitre, il tachoit non seulement d'en copier les airs, mais il voulut aussi en affecter le langage. Le croiriez-vous, ma charmante Demoiselle, me dit-il, en m'abordant d'un air aisé, & en se disposant d'une

d'une petite façon galante à se faire
d'une de mes mains, que je ne ju-
geai pas à propos de livrer à ses
amoureux transports, que depuis
huit jours j'ai fait tous mes efforts
pour recouvrer le bien précieux
que vous m'avés enlevé; mais
quel en a été le succès? c'a été
de me convaincre que je suis des-
tiné à vous aimer toute ma vie à
la fureur. Oui, mon adorable
Princesse, vous voyez dans moi
un Esclave qui se fera éternelle-
ment une gloire de porter vos chaî-
nes. Mais promettez moi de les
rendre legeres.

ET que faudroit-il faire, s'il
vous plait, pour cela, Monsieur,
lui répondis-je? Rien qu'une seule
chose, ma belle Enfant, me re-
partit cet Adonis suranné; & je
crois, adjouta-t-il d'un petit air de
confiance fondé sans doute sur les
charmes de sa figure, que vous
n'aurés aucun peine à me l'accor-
der.

der. La voici, c'est un petit marché à faire ensemble. Je vous ai dit que je vous aime à la rage, refusez vous de m'aimer de même, & qu'auriez vous de mieux à faire? Vous êtes adorable, eh bien! je vous promets de vous adorer par mille petits soins, mille complaisances, mille regards, mille attentions. Vous me verrez empressé à vous marquer à chaque instant ma tendresse. Je veux enfin m'y prendre de façon que nous n'ayons pas demeuré six mois ensemble que vous mourriés d'amour pour moi! Ah! Monsieur, que me dites vous-là, lui répondis-je en me faisant les plus grandes violences pour ne pas éclater de rire? quoi! je ne pourrai vous aimer sans m'exposer à une mort prochaine? Ah je ne vous cache pas que la vie m'est chère; &, pour la conserver, j'aime mieux ne vous jamais aimer. Moi, mourir à mon Age?
Ah!

Ah c'est-là une faute que vous même Monsieur vous ne voudriez pas faire , quoiqu'elle vous fût assurément très-pardonnable.

O H! pour le coup , je vous avoue que c'étoit là une petite dose de raillerie un peu trop forte. Car , comment donc ! ce cher Monsieur de Montin , qui , tout occupé du désir de me plaire , a employé huit jours entiers pour tacher de rajeunir sa figure ; qui n'a épargné ni soins ny mouvemens pour s'offrir sous un dehors qui le rendît si-non aimable , du moins un peu moins haïssable à mes yeux ; qui n'a rien oublié enfin pour empêcher son visage de déceller ses soixante ans bien comptés ; (car pour en sçavoir le nombre il n'y avoit qu'à interroger les rides de son front) je m'avise de le plaisanter sur son âge. N'étoit-ce pas là une raillerie bien amusante pour un vieillard ; & pour quel vieillard encor ? pour un

un vieillard qui n'a pas craint de se travestir en ridicule pour paroître jeune. Oh! c'étoit-là de ma part une petite malice qui n'étoit point excusable. Aussi le vieux de Montin ne me la pardonna-t-il pas. Après avoir relevé mes dernières paroles avec aigreur , il me dit qu'il ne pensoit pas que la petite disproportion qui se trouvoit de son âge au mien pût m'authoriser à lui tenir le discours que je lui avois tenu.

ET ne conviendra-t-on pas que ce terme de petite étoit un terme bien placé , mais sans doute que ce bon homme s'imaginoit que ses ajustemens avoient opéré sur sa figure les miracle qu'il s'étoit promis. Il n'en n'étoit cependant rien , & que n'avoit-il mes yeux pour se détromper de son erreur? Mais si elle fait son bonheur , ni a-t-il pas de la dureté à vouloir la lui ôter ? Eh bien , qu'il croie ,

croïe, j'y consens, que ce sont
mes yeux qui se trompent. Que
pour se consoler il s'Imagine que
s'il est un peu vieux, ce n'est que
par rapport à moi qui ai tort d'être
par rapport à lui un peu trop
jeune. Voilà notre dispute fi-
nie.

M A I S le vieux de Montin se
crût piqué au jeu, (& la colere
d'un vieillard s'appaise-t-elle aisément?) pour se venger il s'avisa
d'éplucher ma misere, & me par-
la de façon à me faire entendre
qu'il croyoit m'honorer beaucoup
en laissant tomber son choix sur
moi. Vingt mille livres de Reve-
nus, Mademoiselle, me dit-il,
jointz à l'éclat d'une naissance il-
lustre qui me donne, je crois, un
rang distingué, & que je me pro-
posois de partager avec vous.
Dites moi, je vous prie, aviez-vous
lieu de prétendre à une si brillan-
te fortune ? Il est vrai Monsieur,
lui

lui répondis-je d'un ton dedaigneux , qu'il y auroit peut-être là de quoi assurer le bonheur d'une personne qui ne consulteroit qu'un vil intérêt ; mais apprenez , je vous prie , qu'une ame comme la mienne se conduit par des vues toutes différentes ; & que je me croirois la personne du monde la plus méprisable , si le don de mon cœur pouvoit être le prix de cette fortune brillante , que vous me faites la grace de m'offrir , & que je vous conseille de présenter à celles que vous croirez disposées à sacrifier leur bonheur à des vues ambitieuses ou intéressées.

C E T T E répartie que j'accompagnai de quelques coups d'œil méprisans , que je jettai sur la dégoutante figure de celui qui me parloit , lui fit comprendre que ma petite fierté demandoit qu'il mesurât un peu plus ses termes avec moi . Il m'avoit supposé des sentiments

timens , qui ne s'accordoient nullement avec ma maniere de penser. Je ne me cachois pas à moi même que j'étois sans aucune ressource du coté de la fortune ; mais je n'en n'étois pas pour cela disposée à vouloir m'affûrer un état d'abondance au préjudice de la tranquilité de mon cœur , à qui j'aurois fait inutilement les plus grandes violences ; car pouvois-je espérer qu'il parlât jamais en faveur de celui qui me proposoit d'unir son sort au mien ? Et n'y a-t-il pas une bassesse d'ame à se réduire dans la nécessité de prendre tous les semblans de l'amour , lorsque l'on n'a que de l'indifference , & souvent que du mépris & de la haine ? N'est-ce pas se vendre à prix d'argent (que l'on me permette de me servir de ce terme qui me paroît devoir rendre parfaitement ma pensée) à un homme qui n'épouse dans vous que la beau-

beauté & certains dons de la nature, tandis que vous n'épousez dans lui que ceux de la fortune ? Je ne pousserai pas plus loin cette réflexion dont toute ame un peu délicate doit sentir la solidité.

JE reprens le fil de notre conversation dans laquelle il ne fut plus fait mention des offres brillantes que Monsieur de Montin avoit à me faire. Après m'avoir fait quelques excuses assez obligantes, il me dit que par les marques constantes qu'il me donneroit du plus tendre & du plus parfait Amour, il tâcheroit de triompher de mon indifférence. Je crus ma sincérité intéressée à conseiller à ce bon homme de renoncer à l'espoir dont il se flâtoit. Mais point d'Amour plus opiniâtre & qui entende moins raison que celui qui est logé dans le cœur d'un vieillard. Et l'on va voir que j'étois destinée à en faire une triste expérience.

Madame

Madame de Rambert qui avoit été retenue par quelques lettres importantes , qu'elle avoit à écrire, lorsque Monsieur de Montin étoit venu au Château , m'avoit fait avertir de descendre pour recevoir sa visite ; & elle nous rejoignit que lorsque le feu de la petite discorde , qui s'étoit élevée entre nous , eût été éteint. Il ne faut pas demander , si , comme moi , elle tombât de son haut à la vue de l'objet original qui s'offroit à ses yeux. Ils sembloient chercher Monsieur de Montin dans Monsieur de Montin même. Aussi , si l'on en excepte son visage , ce n'étoit plus le même ; pourquoi oublioit-il que le secours d'un masque étoit la pièce la plus essentielle à sa metamorphose ? Mais ne cesserai-je jamais d'en plaisanter ? La reconnaissance au contraire ne devroit-elle pas m'engager à lui en scavoir gré , & bien je promets de n'en plus parler

ler & c'est malheureusement par là que ma Tante renouie la conversation. Ce fut un déluge de râilleries dont elle accabla le bon vieux Gentil-homme ; mais elles étoient assaillonnées d'une fel si fin & si délicat qu'il auroit eu le plus grand tort de s'en fâcher. On ne peut aussi être plus traistable qu'il le fut. Loin même de paroître déconcerté, il poussa la galanterie jusqu'à me dire que c'eût été sous la figure de l'Amour même qu'il eût voulu s'offrir à mes yeux. Auroit-je pû n'être pas sensible à un compliment si gracieux. Ma foi ! il faut en convenir, un peu de bonne opinion de soi-même prête bien de l'esprit. Je ne finirois point si je voulois rapporter toutes les jolies choses, que mon Amant (car ne dois-je pas continuer à l'appeler de ce nom puis qu'il m'a promis de m'aimer tousjours malgré les sermens qui je lui ai faits d'une constante indifférence) me fit la gra-

Tome I.

D

ce

ce de me dire. Mais il auroit bien, pû se passer de me menacer d'un grand nombre de visites, & de dire à ma Tante qu'il espéroit qu'elle ne refuseroit pas de venir prendre part à quelques petits divertissemens qu'il nous préparoit. C'est sans doute quelque Fête galante, reprit ma Parente, que vous voulez nous donner. Eh bien! je vous promets, Monsieur, que ma Nièce & moi nous nous fairons un plaisir de nous rendre à votre invitation.

JE tremblois que l'idée de quelque bal ne fut venue dans la tête de ce bon homme; car le titre de Reine n'auroit pû me manquer. La compagnie, qui auroit été invitée auroit peut-être été nombreuse & galante. Quelle confusion n'eût-ce pas été pour moi de voir le vieux de Montin faire à mes genoux le personnage de soupirant? Mais laissons le parler, & attendons sans frayeur quel sera ce galant divertissement qui vient de nous être an-

annoncé. J'avertis d'avance qu'il sera pour moi plus intéressant que je ne pensois.

J'avois été menacée de plusieurs visites, & il se passa peu de jours que mon Amant ne me fit la grace de me venir voir. Je fais grace à mon Lecteur de toutes les jolies choses qu'il me disoit , & de celles que je lui répondrois. Mon humeur enjouée faisoit que je m'amusois de toutes ses folies, & il étoit assés complaisant pour ne point se lasser d'en faire & d'en dire de toutes les façons. Il en écrivoit même & en vers , s'il vous plait. Je laisse à penser le petit tour galant qu'ils devoient avoir. Que je suis fachée de ce qu'ils sont echapés de ma mémoire ! c'eût été un présent que j'aurois pû faire au public , & qui m'auroit mérité de sa part bien des remercimens. Mais il ne m'en fera pas de ce que je m'étends sur des bagatelles après lui avoir promis que j'avois un foule de merveilleu-

D 2 fes

ses avantures à lui raconter; mais qu'il me permette de ne me point me gêner dans ma façon d'écrire. J'aime à me rappeler ce qui a été autrefois pour moi un sujet d'amusement, bientôt le temps viendra où j'aurai bien des larmes à répandre. Je fremis même d'avance pour les tristes récits que j'ai à faire, Mais pour le coup, voilà des digressions pour lesquelles je n'oserois demander grace. Je saï cependant qu'on me les pardonnera; mais c'est à une condition, qui est que que je n'en ferai plus aucune: je le promets; &, si je l'oublie, que l'on ne manque pas de m'en rappeler le souvenir.

Mais rappelons nous à nous-mêmes où nous en étions. Je m'en souviens, je parlois de petit vers galans que m'écrivoit mon Amant. Mais le jour destiné à cette Fête superbe, qu'il me préparoit, est-il encor bien éloigné? Non, tous les

les préparatifs en sont faits. On nous l'annonce à ma Tante & à moi par un billet que nous écrit le vieux de Montin. Il nous marque qu'il nous attend avec impatience. Nous montons en Carosse pour nous rendre dans son Château, où nous fumes reçus pax une troupe de Bergers & de Bergeres, habillés très-proprement. Pourquoi ne prenoit-il pas fantaisie à mon Amant de se mettre à leur tête, & de paroître sous la forme du Dieu Pan ? mais c'est-là une faute que je lui pardonne en faveur du soin qu'il avoit eu d'attirer chez lui une compagnie très bien choisie. C'étoient plusieurs Gentils-Hommes & plusieurs Dames des environs qui s'empresserent à m'accabler de mille marques de bonté. On ne me demandera pas si le passionné de Montin ramassâ sur moi toutes ses attentions. Il les auroit même poussées trop loin, si je ne l'eusse

D 3 mena-

menacé de me brouiller irréconciliablement avec lui s'il me donnoit lieu de me plaindre de la moindre affection de sa part. Mes menaces le firent trembler , aussi fus-je contente des violences qu'il se fit pour ne pas laisser éclater son Amour.

Le Jeu, la promenade, une partie de pesche, un repas somptueux précédèrent la Fête que l'on devoit nous donner. Nous entrâmes au sortir de Table dans une Sale qui étoit très bien éclairée , & où l'on avoit dressé un Théâtre. La Simphonie n'étoit composée que d'instrumens champêtres. C'étoient des Flûtes , des hautbois, & des Musettes ; mais qui étoient touchés par des mains habiles. Ils jouèrent plusieurs airs que je trouvai d'un très-bon goût. Le spectacle commença ensuite. Ce fut une pastorale qui fut très - bien exécutée. L'on juge assez que le sujet

sujet devoit être galant ; mais je suis bien assûrée que s'il étoit de l'invention de mon Amant , il n'étoit pas de sa composition. C'étoit l'hymen du Dieu Pan avec un Bergere , qui , après avoir resisté long temps aux tendres poursuites de ce Dieu , se laisse enfin blesser par l'Amour , & reçoit de sa main l'Epoux qu'il lui présente. C'étoit là un allégorie facile à deviner ; je ne puis m'empêcher d'en rire intérieurement. L'on voit que l'on avoit eu dessein de me donner une leçon de sensibilité ; mais j'étois bien éloignée d'en vouloir profiter Le spectacle fut terminé par différentes danses & par plusieurs chants , qui avoient du rapport avec le sujet qui venoit d'être représenté.

Puis-je refuser d'avouer qu'un jeune Amant eût eu de la peine à me donner une Fête mieux entendue. Aussi valut-elle bien des re-

D 4 merci

mercimens de ma part au bon Monsieur de Montin. Mais il ne se contentoit pas que la reconnaissance parlât en sa faveur, Il me disoit qu'il étoit le Dieu Pan, & il vouloit absolument que je lui promisse que je serois pour lui cette Bergere, qui s'étoit laissé vaincre par la constance de ce Dieu. La reponse que je lui fis , le livra aux transports de la joye la plus vive. Je lui dis qu'il devoit espérer que je serois un jour comme cette Bergere blessée par l'Amour , & qu'alors ses vœux seroient exaucés ; mais j'aurois bien pu défier toutes les Divinités du Ciel d'opérer un pareil miracle en sa faveur. Mon cœur cependant étoit alors oisif : ne seront-ce pas de nouveaux obstacles que le vieux de Montin aura à vaincre , lorsque ce cœur , qui n'étoit pas né insensible , aura trouvé un objet digne de captiver sa tendresse. Je ne soup-

soupçonneois pas que je touchois de près au moment où j'allois faire la premiere épreuve de ma sensibilité.

Nous eûmes beau nous défendre, ma Tante & moi, des instances que nous fit Monsieur de Montin pour nous retenir, il fallut nous rendre à ses pressantes invitations ; & quel bon gré ne lui fçûs-je pas de la violence obligeante qu'il nous fit ? Il ne resta que deux de ses Amis & leurs Epouses pour nous faire compagnie. L'on proposa avant le souper une partie de jeû, nous ne faisions que la commencer lorsque l'on vint avertir Monsieur de Montin que le Comte de Bressol son Neveu venoit de mettre pied à terre. Sa tendresse le fit voler au devant du jeune Comte, qui retournoit de Paris où il venoit de faire ses exercices, & qu'il n'avoit pas vu depuis deux Ans. Il nous l'amena peu de momens après. Ferai-je

D 5 l'humble

82 TRIOMPHE DE
l'humble aveu de ma foiblesse ? Un
premier coup d'œil suffit pour me
rendre sensible ; mais jamais objet
plus charmant s'étoit-il offert à
mes yeux ? Non, l'Amour lui-même
n'auroit pu se montrer sous des
traits plus gracieux.

Je ne ferai point le portrait de
jeune Comte, parceque je suis as-
surée qu'il seroit regardé comme
flateur ; & cependant qu'il seroit
bien inferieur à l'original. Que
l'on s'imagine tout ce qu'il faut
pour former la figure la plus ave-
nante & la plus aimable, telle
étoit celle du jeune Comte. Non,
je n'exagere point en disant qu'elle
étoit le chef-d'œuvre de l'Amour
& des graces. Aussi fut-il jamais
impression plus prompte & plus
vive que celle que sa vüe fit sur
mon cœur ? Un trouble secret
m'agit, c'est au dedans de moi-
même une tendre émotion dont
les mouvements m'avoient été jus-
qu'alors

qu'alors inconnus. J'avois jetté sur le Comte quelques coups d'œil à la derobée ; mais entraînée par le plaisir que sa vûe me causoit , malgré les murmures de ma modestie , j'attache sur lui mes regards , ils rencontrent les siens. Eh ! quel langage plus flateur pour mon Amour propre que celui qu'ils me tenoient ? Je ne puis les soutenir. Mes yeux se baissent , mon visage se couvre d'un rouge modeste , le cœur me bat , un premier soupir m'échappe. Que dirai-je enfin ? un instant suffit pour me faire sentir toute la force de l'Amour. Ah ! la tranquilité dont j'avois jus-
qu'alors goûté les charmantes douceurs , valoit-elle le trouble dont je me sentois agitée ?

Ce n'étoient-là cependant que les commencemens d'un Amour naissant ; ce n'étoit encor que par mes yeux qu'il étoit entré dans mon cœur ; mais je vais bientôt

D. 6 éprouve

eprouver que le Comte étoit véritablement digne de toute ma tendresse. Et en effet l'exterieur le plus gracieux & le plus aimable étoit dans lui ce qu'il y avoit de moins digne d'admiration. J'avois été enchantée des charmes de sa figure, mais que je le fus bien davantage de ceux de sa conversation. Il prêtoit mille graces à tout ce qu'il disoit ; un sel fin & delicat assaisonnoit toutes ses réponses ; c'étoient à chaqu'instant de nouvelles faillies qui échapoient à la vivacité de son imagination. Mais ce qui faisoit qu'on ne pouvoit se lasser de l'entendre, & qu'on l'écoutoit même avec une secrete complaisance ; c'est que vous ne lui trouviés beaucoup d'esprit que parcequ'il avoit l'art merveilleux de vous en faire trouver à vous même beaucoup. S'il developpoit vos pensées, ce n'étoit que pour vous faire dire les choses du mon-

de

de les plus fines & les plus ingénieuses. Et, si son sentiment étoit different du vôtre, ou il se faisoit une gloire de vous ceder, ou il vous faisoit entrer dans le sien , sans que les autres s'aperçussent & sans que vous vous aperçussiez vous-même de votre changement. Que ne dirois-je point de la politesse de ses manieres, qui ne lui laissoit ômettre aucune des attentions les plus prévenantes & les plus capables de plaire.

PEUT-ÊTRE s'imaginera-ton que c'est-là un portrait tracé par l'Amour. Je ne le désavouerai pas. Mon cœur parloit en faveur du Comte ; mais le cœur le plus insensible auroit-il pu se défendre de lui rendre les armes ? & qu'il eût été à souhaiter pour mon repos que j'eusse été la seule qui eût connu tout le prix des qualités aimables qui le distinguaient ! Voilà qui annonce un commencement

de jalouſie , auſſi verra-t-on bien-
tôt paroître ſur la ſcène une Ri-
vale d'autant plus redoutable que
je ferai intérêſſée à lui ceder la con-
quête qu'elle voudra me disputer.
Mais dans une ame bien née la
voix d'une Amour innocent ne fait-
elle pas taire celle de l'Intérêt. La
mienne ſensible au plaisir délicat
d'aimer n'avoit que du mépris
pour les vils dons de la fortune.
Je vois que je vais être exposée à
une dangereufe perfécution , mais
je n'en ſuis point effraiee. Me
voilà en goût d'aimer , voyons
quel ſera le ſuccès de mon premier
attachement.

L'ON n'aura pas oublie que
j'ai dit que les regards du Comte
m'avoient tenu un langage bien
flateur pour mon Amour propre ,
c'eſt à dire , qu'ils m'avoient dit
que ma vûe avoit fait ſur ſon
cœur les mêmes impressions que
la ſienne avoit faites ſur le mien .

Mais

Mais il y a des petits soins, des
egards, des complaisances, des
attentions qui n'échappent pas à
un Amour bien tendre, & qui
n'échapperent pas au Comte. Ne
pouvois-je pas croire que j'en étois
redevable à sa politesse, que j'ai
dit être extrême? Eh, mon Dieu!
que l'on s'en rapporte au discer-
nement de nous autres femmes.
Nous apportons toutes en naissant
une habileté merveilleuse à dis-
tinguer du premier coup tout ce
qui est marqué au coin de l'Amour.
Je m'appercevois qu'il y entroit
je ne scai quoi de plus prévenant
& de plustendre dans les civilités
que le Comte me faisoit; ce n'é-
toit pas assurément le hazard qui
lui avoit donné la place qu'il oc-
cupa à table; elle lui avoit été
marquée par l'amour. Il s'étoit mis
à portée de me servir, de consulter
mon goût, de me parler & de me
voir. Autant de plaisirs qu'il vouloit
fece

se ménager. Ma timide modestie
me faisoit craindre qu'il ne scût pas.
assés se contraindre; mais auroit-
on eu lieu de se plaindre, tous avoi-
ent part à ses politesses, & si j'y
avois la meilleure, j'étois peut-
être la seule qui m'en aperçusse:
& n'étois-je pas aussi la plus in-
téressée à m'en apercevoir. Je
laisse à juger du plaisir que me
causoient ces découvertes. J'ai-
mois: ce qui se passoit dedans de
mon cœur, agité par des mouve-
mens qui lui avoient été jusqu'a-
lors inconnus, ne me permettoit
pas d'en douter; quel sujet de
confusion pour mon amour pro-
pre si j'avois fait inutilement l'es-
sai de mes charmes? Mais je puis
me rassurer, ils m'ont servi au gré
de mes désirs.

Occupée de cette douce pensée,
je ne me promettois pas de pou-
voir goûter tranquillement les dou-
ceurs du sommeil; & j'avoué que
je ne

je ne les regretois point. L'image de l'aimable Comte fut sans celle présente à mon Esprit. Mais ne pouvois-je pas faire des réflexions bien capables d'allarmer mon Amour naissant ? Car quel pouvoit en être le succès ? il ne s'agissoit pas d'être ingénieuse à me flater, il falloit me rendre justice à moi-même. Et voici quel fut le petit soliloque que j'eus avec moi : Voions, me disois-je, je suppose que j'aye captivé la tendresse du Comte. Il m'aime, ses regards me l'ont dit; & je ne doute pas que le langage qu'ils m'ont tenu ne soit sincère; mais la probité & l'honneur relgent-ils les sentimens de son Amour ? Ces exemples domestiques que j'ai de la perfidie des hommes ne doivent-ils pas me faire craindre, qu'il ne tende des pièges à mon innocence ? Mais je ne doutois pas qu'il ne me fût aisé de m'en garantir, & ce fut là la réflexion.

90 TRIOMPHE DE

flexion qui me rassurait ; Il n'en fut pas de même d'une autre qui n'offroit rien à mon esprit de fort consolant. Je n'ai pas à me plaindre de la nature, continuois-je en m'entretenant avec moi-même ; (& soit dit par parenthèse, l'on remarquera que peut-être j'exagérois les obligations que je lui avois ; mais je ne voulois pas être accusée d'ingratitude à son égard, & je puis dire que mon petit orgueil me faisoit pousser bien loin la reconnoissance) mais la fortune s'est-elle montrée pour moi aussi libérale ? La famille du Comte confirmera-t-elle qu'il unisse son sort à celui d'une personne qui n'aura à lui apporter pour toute dot que quelques foibles charmes & un grand fonds de tendresse. Mais oublierai-je qu'un obstacle encor plus puissant s'oppose à mes désirs. Le Comte doit sa tendresse à son Oncle. Peut-être son intérêt dépend-il du soin

du soin qu'il prendra de conserver ses bonnes graces ; & cet Oncle brûle d'Amour pour moi. La conquête de mon cœur lui est chère, souffrira-t-il que son Neveu la lui enlève ? De quel courroux ne sera-t-il pas transporté contre lui, s'il vient seulement à s'apercevoir qu'il me rende quelques soins ? Et, si le Comte m'est cher, la générosité ne doit-elle pas m'engager à sacrifier mon Amour à son intérêt ? Pourrai-je souffrir qu'il se prive à mon occasion des riches préentions qui l'attendent ?

QUE l'on juge si de pareilles réflexions n'étoient pas bien capables de m'inquiéter. C'est ainsi que l'Amour offre peu de douceurs sans mélange d'amertume ; mais je n'avois encor prévu qu'un partie des obstacles qui s'opposeroient à mes vœux. J'ay parlé d'une Rivale, qui va bientôt se faire connoître.

QUOI

QUOIQUE je ne me sentis leau-
cune envie de dormir, j'attendis
cependant qu'il fût jour dans l'Ap-
partement de ma Tante pour me
lever. Le premier soin, dont je
m'occupai, fut celui de ma parure :
je voulus que ma femme de cham-
bre n'y laissât rien de négligé. Le
motif qui faisoit agir ma petite va-
nité se devine assés sans que je le
dise. Mais ce qui fut pour moi un
sujet d'étonnement, c'est que ma
Tante passa encor plus de temps
que moi à sa Toilette. Le cas
n'eût pas laissé que d'être singulier
si elle eût été animée du même de-
sir. Je n'en croirai cependant rien
que je n'en aie des preuves con-
vaincantes : Bien entendu toute
fois que ma jalouſie me fera faire
la guerre à l'œil. Voyons ce qu'elle
m'apprendra.

JE ne passai point dans l'appar-
tement de Madame de Rambert,
sans avoir consulté plusieurs fois

UNE

une glace, qui me disoit toujours les mêmes choses; mais pouvoit-elle me les repeter trop souvent? Que j'aimois à voir mes yeux émérillonnés d'un certain feu que me prêtoit le desir de plaire! Il y a une façon de se mettre qui donne des graces touchantes, & cette façon je fus assés heureuse pour l'attraper, ou du moins je me l'imagineai. Mais sortons enfin de notre Toilette. Je passe à celle de ma Parente; tout le secours de l'art lui rendra-t-il un visage de quinze à seize ans? Et tel est le mien. Que, comme moi, elle consulte une glace, que lui dira-t-elle? Qu'elle a été belle; mais lui dira-t-elle qu'elle l'est encore? Elle ne lui offrira que des charmes usés qui crient à la retraite: Mais ma bonne Tante, je l'ai dit, n'avoit d'autre défaut que celui d'être un peu coquette, & par conséquent un peu prévenüe en faveur de sa figure. Ainsi elle se verra avec les yeux de l'a-

l'amour propre, & l'on scait que ces yeux-là tiennent toujours un langage bien flatteur. Eh bien ! elle croira que sa beauté efface celle de sa chere Nièce : Le vieux de Montin n'est pas cependant de son sentiment ; voyons si son Neveu pensera comme lui.

Nous ne fûmes pas plutôt en état de recevoir leur visite que nous les vîmes paroître dans notre appartement. Et la première remarque que je fis, c'est que je m'aperçus qu'il y étoit entré un soin égal dans leur parure ; mais une différence qui fautoit aux yeux , c'est que si elle servoit à relever les bonnes graces de l'un , elle contribuoit étrangement à faire paraître la difformité de l'autre dans un plus grand jour. Mais avançons ; la politesse demandoit que ma Parente reçut les premiers complimentens. On les lui fit ; mais les regards & de l'Oncle & du Neveu, m'en avoient déjà fait de très-

très-obligeans, qui n'eurent pas de ma part, comme l'on peut croire une même réponse. Je pouvois soutenir ceux de l'Oncle & c'étoit-là lui dire que sa vûe n'étoit pas capable de troubler la tranquilité de mon cœur. Mais il n'en étoit pas de même de ceux du Neveu, je les évitois, & n'étoit-ce pas là lui avouer que je craignois qu'il ne lût dans mes yeux ce qui se passoit dans mon cœur. Mais ma bonne Tante usoit tout à son aise des priviléges de son âge, qui ne l'assujettissoit pas comme moi aux mêmes règles d'une sévère modestie. Elle promenoit avidement ses regards sur la figure du Comte; &, pour entamer la Conversation, elle lui demanda s'il ne regrettoit point le séjour de Paris? Peut-être serés vous surpris, Monsieur, ajouta-t-elle obligeamment, de la question que je vous fais; mais je suis intéressée à vous la faire,

&

& pour vous le prouver , c'est que je vous avertis que je n'oublierai rien pour engager Monsieur votre Oncle à vous retenir ici le plus de temps qu'il pourra. Il suffira pour cela , Madame , reprit le Comte , que l'on me permette de suivre mon inclination. Mais espérez-vous Monsieur , lui répliqua Madame de Rambert , que vous trouverez ici des plaisirs qui puissent vous dédommager de ceux que vous avez quittés ?

M A I S ne mettrai-je rien du mien dans la Conversation ? Souffrirai-je que ma Tante s'épuise en politesse , elle n'en n'a déjà que trop dit pour me faire juger de toute la bonne volonté qu'elle a pour le Comte. Je n'en dirai pas tant , & je serai mieux écoutée. Ah ! je ne croirai pas , repris je , que le séjour de Paris ait pu donner à Monsieur du dégoût pour les plaisirs dont il peut jouir en Province. Il faut

faut les varier , dit-on , pour les rendre plus sensibles. Je vous demande pardon , Mademoiselle , repartit le Comte , si je ne suis pas de votre sentiment. Mais je crois qu'il n'est qu'un seul plaisir bien délicat , & qui seul mérite le nom de plaisir. Je commence à le goûter , & j'en veux faire tout le bonheur de mes jours. Ce seroit peut-être , Monsieur , pousser un peu loin la curiosité , reprit ma Tante , que de vous demander quel est ce plaisir qui a tant de charmes pour vous ; mais l'avenir pourra nous l'apprendre.

ET sans attendre l'avenir , je me crois plus habile que ma Parente. La réponse du Comte avoit été accompagnée d'un coup d'œil jeté à la dérobée , dont j'avais démêlé le sens , & qui pouvoit lui tenir lieu de la plus tendre déclaration. Elle avoit été faite en peu de mots , mais que de choses flatteuses ne renfer-

Tome I. E moiens-

moient-ils pas? il me disoit que le plaisir d'aimer étoit le seul qui le touchoit, qu'il n'avoit commencé à le goûter que dès que je m'étois offerte à ses yeux. Et il me promet d'en faire toute sa félicité. Et de mon côté je lui promettois intérieurement, qu'à ce plaisir j'en joindrois un autre plus piquant encor & plus vif; c'étoit celui de ne lui pas laisser ignorer mon amour. Oui! ce mot, *j'aime*, qu'une jeune personne a tant de peine à prononcer, & dont l'austère bienféance semble nous faire un crime, m'échappera; mais ce ne fera que lorsque je serai assûrée de la constance de mon Amant, & je la serai bientôt.

MADAME de Rambert avoit dit qu'elle vouloit retourner dîner à sa Campagne; mais sans doute quel'amour le lui fit oublier, & je me gardai bien de lui en rappeller le souvenir. Je ne tardai pas à m'en repenter. Elle n'avoit encor eu aucun en-

tre-

tretien particulier avec le Comte, & elle trouva l'occasion de s'en menager un qui parût à ma jalouſie d'une durée desesperante. Elle proposa après le déjeûner une partie de promenade. Nous descendons au jardin. Nous fîmes bien ensemble quelques tours d'allées; mais mon habile Tante, sous le prétexte d'obliger le vieux de Montin, trouva bientôt après le moyen de me laisser seule avec lui. Et étois-je en droit de m'en plaindre? Chacun ne consulte-t-il pas son petit intérêt? Et l'ennuyeuse compagnie de l'Oncle auroit-elle valu pour elle celle de son aimable Neveu. Elle vouloit apparemment précipiter les tendres déclarations qu'elle avoit à lui faire; & j'aurai à écoutter la dégoutante répétition de celles que l'on m'a déjà faites: Mais ce qui me les rendit moins insuportables, c'est que le vieux de Montin parût oublier, du-

E 2 rant

rant quelques momens , ce qu'il de-
voit à son Amour , pour me parler du
cher Comte , pour qui il avoit véri-
tablement une tendresse extrême ,
& dont il me fit un grand éloge .
Que de violences n'eus-je pas à
me faire pour ne pas renchérir sur
les louânges qu'il lui donna ? Je
n'aurois eu qu'à laisser parler mon
cœur . Mais , outre que la bien-
féance ne me permettoit pas d'en
déceler les sentimens , ne m'eût-il
pas été dangereux de le faire ? Je
me contentai donc de donner au
Comte les louânges que je ne pou-
vois lui refuser , & qui ne pou-
voient donner aucun soupçon de
ma sensibilité . L'intérêt de mon
amour le vouloit . Je me faisois
un plaisir de la vûe du Comte ,
& aurois-je pû espérer d'en jouir ,
si son Oncle eût prevû qu'il eût été
un obstacle au succès de ses vœux ?
Dois-je rougir de l'aveu que je fais ?
Fut-il jamais un cœur plus prompt

à

LA VERTU, *Livre I.* 101
à s'enflammer que le mien? Je n'en disconviens pas; mais l'amour est-il un crime, lorsqu'on le tient renfermé dans les bornes de la sagesse & du devoir? Et ce sont-là des bornes, que l'on me verra toujours respecter. Je n'en tirerai pas cependant vanité; car je ne scâi s'il n'est pas plus aisé d'avoir toujours présent à son esprit ce que l'on doit à son honneur que de l'oublier.

Mais à propos d'oublier, ne semble-t-il pas que je ne me ressouviens plus du charmant tête à tête que ma Tante s'est ménagé avec l'aimable Comte? Eh, mon Dieu! je ne l'oublie pas, & je ne sens que trop combien ma jalouſie en murmure; Mais mon tour viendra peut-être bientôt, & c'est-là l'espérance qui me console. Précipitons le récit de mes aventures. Je me suis ennuyé avec le vieux de Montin. Ma parente a

E 3 tiré

turé le meilleur parti qu'elle a pu de l'entretien qu'elle vient d'avoir avec le Comte. Voilà ce que l'on s'imagine aisément. Elle lui aura prodigué bien des louanges, de cent façons différentes. Elle lui aura dit qu'il étoit aimable; & ces paroles accompagnées de certaines agaceries, & de certain ton qu'une Coquette sc̄ait si bien attraper, que signifient-elles? Que le Cavalier, à qui elles s'adressent, est aimable & est aimé. Mais il l'est souvent à pure perte pour celle qui lui fait de si flatueuses avances; & tel fut le fort infortuné de mon amoureuse Tante. Prévenuë en faveur de ses appas surannés, elle n'a cependant aucun soupçon du malheur qui l'attend. Ses yeux brillent d'un feu qui annonce une ame satisfaire. Qu'en dois-je penser? Le Comte se seroit-il montré sensible à ses tendres déclarations? C'étoit-là un point qui intéressoit trop

trop mon inquiète jalouſie pour négliger de l'éclaircir.

Ce sera durant, le repas qui succédera à la promenade, que j'examinerai si mes soupçons sont bien fondés. Paroles, gestes, regards, rien qui doive échapper à mon jaloux examen. Mais il m'aprit heureusement que je m'étois forgé de vains sujets de frayeur. Ce furent de la part du Comte toujours mêmes complaisance, mêmes attentions, mêmes soins prévenans pour moi. Et peut-être eus-je à me plaindre de ce qu'il les poufsoit trop loin. Mais ce sont-là des fautes que nous pardonnons aisément en faveur du motif que les fait commettre. Car y a-t-il une Amante qui soit véritablement fâchée de recevoir des preuves trop marquées d'un tendre Amour ? mais tandis que je me livre au plaisir que me causent celles que je recevois de la part du Comte, oublie-je

E 4 que

que le moment de notre départ approche? Ah! ce fatal moment n'étoit que trop présent à mon esprit, & j'en frémissois. Mais je m'alarme mal à propos. De nouveaux plaisirs m'attendent que je ne prévoyois pas: Et j'en serai, s'il vous plait, redévable à ma nouvelle Rivalerie. Son amour étoit moins encor tranquile que le mien. Mais avec mon âge de quinze à seize ans me seroïs-je avisée des ruses qu'elle imagina pour le satisfaire. La seule pensée de s'éloigner du cher Comte l'inquiétoit; &, pour s'épargner un si cruel chagrin, elle attendit pour se disposer à partir que la nuit commençât à tomber. Nous n'avions à la vérité que trois petites lieues de chemin à faire pour nous rendre à notre Campagne. Et des Dames s'exposeront-elles durant la nuit en chemin? Et l'on remarquera que mon habile Tante paroiffoit saufie d'une crain-

crainte qu'elle ne ressentoit assurément pas. Le bon Monsieur de Montin nous fit de nouvelles instances pour nous retenir; Mais, Madame de Rambert s'en étant défendue, il demanda qu'il lui fut permis de nous accompagner. Mais son cher Neveu ne sera-t-il pas de la partie? Eh, mon Dieu, oui! Et ma Tante l'avoit bien prévu. Elle avoit même poussé ses vœux plus loin, comme on le va voir.

Nous montons en Carosse, accompagnées de nos deux femmes de chambre, & escortées de mes deux Amans qui étoient suivis de quelques-uns de leurs gens. Nous ne fûmes pas plutôt arrivés que Madame de Rambert donna ses ordres, pour que l'on se hâtât de nous préparer à souper. Cela suppose que Monsieur de Montin & son Neveu ne nous quitteront pas si-tôt. Mais avois-je lieu de penser que la politesse de ma Tante.

E 5 duc.

dût aller jusqu'à les retenir huit-
jours entiers? Comment s'écoule-
rent-ils? dans tous les divertisse-
mens qu'une Campagne riante
peut offrir; & que de mouvemens
ne se donna pas ma Parente pour
en rendre le séjour agreable au jeu-
ne comte!

JE ne parlerai point des diffé-
rentes parties de plaisir qu'elle lui
procura. C'étoit là un soin dont
on pouvoit hardiment se reposer
sur son amour. Je ne lui en ferai
pas une crime, mais ce que je ne
pouvois lui pardonner, c'est qu'el-
le ne laissoit au Comte aucun mo-
ment pour m'entretenir. Il est
vrai que, par une compensation
qui n'étoit guères de mon goût,
elle me permettoit de jouir tout à
mon aise des charmes de l'amusante
conversation du vieux de Mont-
tin; &, ce qui me defespéroit,
c'est que mes rebuts ne pouvoient
me délivrer de ses fatigantes im-
por-

LA VERTU, *Livre I.* 107
portunités. Mais j'aurai bientôt
d'autres sujets de plainte. Ma
Tante me fit entendre que j'é-
tois intéressée à lui faire un accueil
un peu plus gracieux, & qu'elle
avoit des raisons secrètes qui l'en-
gageoient à me donner ce Conseil.
J'avois outre cela remarqué qu'el-
le avoit éu avec lui quelques entre-
tiens particuliers. En faloit-il da-
vantage pour me faire soupçonner
que l'on tramoit contre moi quel-
que funeste projet? Ne pouvois-
je pas craindre, que, sans me con-
sulter, l'on ne vint à conclure un
marché autant contraire à mon bon-
heur, que favorable aux intentions
de mon amoureuse Tante? Certai-
nes paroles qui échapperent au
vieux de Montin augmenterent
mes craintes. Mais, Mademoisel-
le, me dit-il un jour, offensé de l'air
dédaigneux avec lequel je recevois
ses ennuyeux hommages, scavez-
vous que, si je me piquois d'un

E 6 peu

peu moins de délicatesse, je n'aurais pas besoin de votre consentement pour assurer mon bonheur ? Eh, comment donc cela, Monsieur, lui répondis-je ? Voilà un langage qui me surprend. Il me paraît cependant facile à comprendre, repliqua-t-il d'un ton de confiance ; car je crois que vous respectez l'autorité de Madame votre Tante ? Assurément, Monsieur, repris-je ; mais je ne pense pas qu'elle veuille s'en servir pour me gêner dans mon choix. Je connois sa tendresse pour moi, & je ne crains pas... Et c'est justement parce qu'elle vous aime tendrement, me répartit-il en m'interrompant, qu'elle sera disposée à consulter bien plus votre intérêt que votre penchant. Et c'est-là sans doute, Monsieur, lui répondis-je d'un ton indigné, un conseil que vous lui avez donné, mais dont vous ne retirerez d'autre fruit que celui de vous.

vous être montré digne de toute ma haine. C'est-là, en vérité, s'y être pris d'une maniere bien délicate & bien tendre, pour toucher un cœur? Eh! croyés moi, Monsieur, loin d'avoir reçours à des moyens odieux, qui ne peuvent être suivis d'aucuns succès, travaillez à vous défaire d'un amour que je ne puis payer d'aucun retour. Je veux que je vous doive toute mon estime, mais rendez-vous justice à vous même, ma tendresse puis je vous l'accorder? Vous ne vous attendez pas sans doute, Mademoiselle, me répondit-il avec un sourire forcé, qui ne pût me cacher le courroux qui l'animoit, que je vous fasse des remercimens pour un compliment si gracieux. Non, Monsieur, lui répartis-je en jettant sur sa figure un regard, qui lui disoit qu'elle n'étoit pas faite pour plaire; mais peut-être m'êtes vous obligé pour vous avoir épargné bien des petites vé-

rités mortifiantes. J'avoué que j'aurais dû m'en tenir là; mais le vieux de Montin , indigné de mes réparties , s'avisa de me dire que le moment n'étoit peut-être pas éloigné , où , si je ne l'aimois pas , je serois obligée cependant de prendre pour lui tous les semblans d'un amour bien tendre.

Oh ! ma petite colere ne pût tenir contre une menace si effraîante , dont je démelois aisément le sens. Je m'en vengeai par une réponse qui fit perdre toute contenance à mon vieux soupirant : Eh , non ! Monsieur lui repartis je , ne croiez pas que rien puisse jamais m'obliger d'emprunter des dehors que mon cœur démentiroit. Pour vous aimer , peut-être me suffiroit-il d'en suivre les mouvemens. Mais je ne vous cache pas une réflexion qui m'arrête. Je suis jeune , je puis goûter long-temps le plaisir d'aimer ,

mer , & j'ajoûte que je me pique d'une éternelle constance. Or, ce plaisir , en jouirois-je long-temps avec vous ? Le titre de veuve se présente à moi dans un point de vûe qui ne me paroît pas bien éloigné ; & je me connois , ma tendresse me feroit descendre avec vous dans le Tombeau.

JE ne l'ai point oubliée , il m'étoit déjà arrivé de lui faire un compliment tourné à peu près de la même façon. La répétition pouvoit-elle lui en être agréable ? Mais aussi je ne cherchois pas à lui plaire , & pourquoi s'avisoit-il de me dire que je ferois peut-être dans peu obligée de feindre pour lui le plus tendre Amour. Mais raisonnons , n'aurois-je pas mieux fait de moderer les mouvemens de ma petite vivacité ? Voilà le vieux de Montin dans une épouvantable colere contre moi ; n'ai-je pas à craindre les suites de son courroux ?

Pour

Pour satisfaire son Amour, autant que pour se venger, ne fera-t-il pas de nouvelles tentatives auprès de ma Tante ?

IL eut en effet le même jour un entretien particulier avec Madame de Rambert. Quel en fut le sujet ? je le rapporterai. Mais dans le temps même qu'il travailloit à faire parler l'autorité en sa faveur, le Comte se servoit d'une voye bien plus infaillible pour trouver la route de mon cœur. Il avoit bien des secrets à m'apprendre ; mais continuellement obsédé par ma Parente, il n'avoit pu encore se ménager une entrevue secrète avec moi. Il trouva enfin une occasion favorable de me parler. J'étois descendue au Jardin, il m'y suivit peu de momens après. Je ne cherchai pas comme l'on peut croire à éviter sa rencontre. Il m'aborde d'un air tendre & respectueux, en me faisant des excuses sur ce

ce qu'il m'arrachoit peut-être à de douees réveries, dont sa compagnie ne pourroit me dédommager. C'est là, Monsieur, lui répondis-je, avoir une idée bien modeste de vôtre merite ; mais vous me permettrez d'en juger autrement que vous. Et pour ne pas me tromper, je m'en rapporterai au sentiment de ma chere Tante.

N'ADMIRERA-T-ON pas comment ma jalouse me fait entrer promptement en matiere ; mais les momens m'étoient chêrs, & je voulois les mettre à profit. Le Comte un peu surpris de mes dernières paroles, ne sçut d'abord que répondre. Et lui auroit-il été facile d'en démeler le sens ? Se seroit-il imaginé que la jalouse me les mettoit en bouche ? Il est vrai, Mademoiselle, me repartit-il, que Madame vôtre Parente me fait la grace de m'honorer de quelques marques de bonté, qui me sur-

surprennent d'autant plus, que je n'ai rien assurément fait pour les mériter ; & je ne crois pas même, ajouta-t-il d'un ton accompagné d'un sourire malin, que je m'en rende jamais digne.

Oh ! pour le coup, voilà mes doutes éclaircis. Ma Rivale a fait de petites avances, je l'avois bien conjecturé. Et j'apprends heureusement que l'on n'y est guéres sensible. Par différentes questions, que je fis au Comte, je réussis à me mettre au fait de tout ce que je voulois savoir. J'appris que mon Amoureuse Tante avoit voulu brusquer un peu trop vite le succès de ses tendres vœux ; & même que pour l'avancer, elle étoit résoluë de favoriser ceux du vieux de Montin. Que l'on juge si de pareils arrangemens pouvoient me laisser dans une assiette d'esprit bien tranquile ? Je ne puis m'empêcher d'éclater en murmures

res

res en présence du Comte. O Ciel ! m'écriai-je , se pourroit-il faire que je fusse condamné à traîner mes malheureux jours dans le plus affreux esclavage ! Car quel autre nom puis-je donner à cette union à laquelle l'on veut me forcer ? Quoi ! parce que je suis sans aucune ressource du côté de la fortune , l'on trouvera que ce ne sont point les penchans de mon cœur , mais l'intérêt seul que jé dois consulter pour contracter un engagement , d'où dépend le bonheur de mes jours.

Mais , ma charmante Demoiselle , reprit le Comte , pensez vous que le malheur qui vous menace soit inévitable . Je suis fâché d'avoir été le premier à vous instruire des intentions de vôtre Parente ; mais il étoit nécessaire que vous ne les ignorassiez pas . Je les condamne , & je blâme également le procédé de mon oncle . A ces traits

traits je ne reconnois point son ancienne manière de penser. La générosité, la délicatesse devoit lui prêter d'autres sentimens. Et je vous promets de ne rien oublier pour lui en faire prendre de conformes à vos désirs, & qui vous mettent à couvert de la petite persécution que vous avez à effuyer. Ah , Monsieur , lui répondis-je , tentez une autre voye , si vous voulez m'obliger. J'espere qu'elle vous réussira mieux. Servez vous du pouvoir que vous avez sur l'esprit de ma Tante. Tachez de la détourner du dessin qu'elle a de faire violence à mon choix. Oui ! Mademoiselle , me répondit le Comte , je vous promets d'exécuter vos ordres ; & avec quelle ardeur ne souhaite-je pas que mon éloquence soit persuasive ? Mais ne vous surprendrai-je pas si j'ose vous dire que plus que vous-même je suis intéressé à le désirer ? Me pardonnez.

donnerez vous l'aveu que je vais vous faire ? Mes soupirs , mes regards vous l'ont déjà fait mille fois. Si vous avez daigné en entendre le langage. Ils vous ont dit qu'il ne fût pas jamais d'amour plus respectueux , plus tendre , & plus vif que celui dont je suis enflammé , & que cet Amour durera autant que ma vie. Je sens même qu'il peut se soutenir sans l'espoir d'aucun retour.

QUE le Ton dont ces premières déclarations furent accompagnées étoit persuasif & touchant ; qu'il alloit bien droit au cœur ! Je ne le cacherai pas , le mien en fut attendri ; & que ne m'en coûta-t-il pas pour cacher l'émotion dont j'étois saisi. Je ne doutois pas que les sentimens du Comte ne fussent sincères. C'étoit son cœur qui venoit de s'exprimer , & pour m'en convaincre je n'aurrois eu qu'à interroger ses regards.

Je

Je feignis cependant de ne pas ajouter foi aux tendres aveux qu'il venoit de me faire. Ah ! Mademoiselle , me dit l'amoureux Comte d'un ton Passionné , pour quoi vous plaisez-vous à me désespérer par des doutes injurieux à mon amour ? Eprouvez-moi , vous le pouvez , de mille autre façons . Dites-moi que j'essayerai en vain de triompher de votre indifférence ; que votre cœur opposera d'éternels obstacles à mes desirs . Mais mon amour qui m'est plus cher que moi-même , respectés le de grace , & croiés que rien ne peut en égaler la tendre vivacité . Et bien , Monsieur , je veux bien croire , lui répondis-je , que votre amour est tel que vous venez de le dépeindre ; mais me croiés vous l'ame assez peu gêneuse pour que je souffre qu'il vous aveugle sur votre intérêt ? Je ne vous ai point caché le miserable état

état de ma Fortune. Je suis sans aucun bien , vous le scavés. Ah ! Mademoiselle , me répartit le Comte en m'interrompant , votre vertu , votre modestie , votre sagesse , mille qualités aimables qui vous distinguent (car je ne parle pas des précieux dons dont la nature à pris plaisir à vous enrichir) ne sont-ce pas là des biens préferables aux plus riches trésors ? Et que ne puis-je pour en reconnoître le prix vous offrir la fortune la plus brillante ? Mais , je ne dois point vous le cacher , j'ai un nom , je puis pretendre à un rang distingué dans le monde. Ma naissance m'y donne droit. Mais je ne puis en soutenir l'éclat , que par le secours des bontés de mon Oncle.

Et c'est-là , Monsieur , répondis-je au Comte , la raison qui doit vous engager à vous défaire d'un amour contraire à vos intérêts ;

rêts ; car souffrés que je vous fasse faire quelques réflexions qui peut-être vous seront échapées. Vous sçavez quels sont pour vous les sentimens de ma Parente , & peut-être ne soupçonnés-vous pas jusqu'où elle poussé ses vûes. Qui fait , par exemple , si après vous avoir fait le don de son cœur elle ne vous offre pas encor celui de sa main. Ce present sera accompagné des avantages d'une fortune considérable , qu'elle s'engagera de partager avec vous. Je veux croire que vôtre desintéressement vous y rendra insensible ; mais vôtre Famille pensera-t-elle comme vous ? ne devés - vous pas craindre que cet Oncle , sur les bontés duquel vous fondez presque toutes vos prétentions , ne vous accable de tout son courroux , si vous refusez la main qui vous sera offerte ? Et , que je voudrois bien , ajoutai-je , me tromper dans mes

mes conjectures. Mais je ne puis m'empêcher de craindre que nous ne devenions les infortunées victimes des vûes de nos parens. Ma Tante voudra me forcer à unir mon sort à celui de votre Oncle. Mais ce fera à condition qu'il vous engagera à accepter les dons qui vous seront offerts.

Ce sont-là, Monsieur, continua-je, les réflexions dont j'avois à vous faire part ; je vous demande si elles vous paroissent justes. J'en conviens, reprit le Comte ; mais ce qui me rassure, c'est que ce sont-là des projets qui ne peuvent s'exécuter sans notre consentement, & je ne crois pas que toute l'éloquence de mon Oncle puisse me faire oublier ce que je dois au soin de mon bonheur & à celui de mon amour. Je veux même pour lui ôter l'envie de me faire des propositions qui ne seroient pas de mon goût, ne lui cacher

Tome I.

F au

aucun de mes sentimens : aujour-d'hui même, s'il le faut, j'en ferai un libre aveu à votre Parente.

JE représentai au Comte qu'il devoit au contraire leur faire à l'un & à l'autre un mystere de ses intentions ; & que, si mon repos lui étoit cher , il ne pouvoit oublier que je serois exposée à tout le courroux de ma jalouse Tante , si elle venoit à soupçonner que je fusse sa Rivale. J'exigeai même du Comte, que, quelques violences qu'il lui en dût coûter , il affectât pour moi tous les dehors d'une indifference extrême. Aurois-je pu compter sur son obéissance ? Ah ! son amour étoit trop vif & trop tendre pour ne pas éclater. Et celui , dont j'étois enflammée , étoit-il moins ardent ? Pouvois-je me répondre que rien ne le trahiroit , & quel intérêt cependant n'avois-je pas à le tenir caché ? Je ne fus pas assés habile pour y réussir. Je vais

vais apprendre qu'il n'est point d'yeux plus perçans que ceux d'une jalouse.

J'ai dit que le vieux de Montin qui n'avoit gueres lieu d'être content du petit ton railleur avec lequel j'avois répondu à ses tendres déclarations, n'avoit pu me cacher le courroux qui l'animoit contre moy. Je scavois qu'il étoit allé porter ses plaintes à Madame de Rambert. Et j'avois tout sujet de soupçonner qu'il lui feroit les plus pressantes instances pour la déterminer à hâter le moment de son bonheur. Je m'attendois à être bientôt instruite du résultat de leur entretien. Je ne le fus cependant que lorsque le Comte & son Oncle furent retournés à leur Campagne.

Peu d'heures après leur départ, Madame de Rambert m'invita à descendre avec elle au jardin. Je prévoiois qu'elle avoit des

F 2 cho-

choses bien importantes à me dire,
& je ne me trompois pas. Mais
je n'ai point oublié les conseils
qu'elle m'a donnés au sujet du
vieux de Montin ; je lui en rap-
pellerai le souvenir, s'il s'est échap-
pé de sa mémoire. Ecouteons com-
ment elle entamera la Conversa-
tion. Vous ne scavez peut-être pas,
Mademoiselle , me dit-elle d'un
ton sérieux , que j'ai bien des re-
proches à vous faire? Je ne sc̄ai ,
Madame , si je les ai mérités , lui
répondis -je ; mais , si j'ai fait
quelques fautes , je vous prie de
me les faire connoître , & je vous
promets de ne rien oublier pour les
réparer. C'est du moins là , me
répartit-elle , le meilleur parti
que vous ayez à prendre. Mais je
ne sc̄ai si celui que vous avez offen-
sé oubliera aisément les sujets de
plainte qu'il a contre vous. Les
favorables intentions qu'il a pour
vous auroient dû , je crois , vous
en-

engager à lui parler autrement que vous n'avez fait. Et quel langage , repris-je , aurois-je dû lui tenir pour ne point lui déplaire ? Il a la hardiesse de me menacer , que , si je ne l'aime point , je serai peut-être bientôt forcée de prendre pour lui les dehors de l'amour le plus sincère. Un pareil Compliment pouvoit-il lui attirer une réponse bien gracieuse de ma part ? Et il m'a , je crois , quelque obligation de ce que je me suis contenté de tourner cette menace en plaisanterie. Et c'étoit là , me répartit ma Parente , une plaisanterie très-mal placée; mais votre petite vanité vous fait croire qu'un peu de beauté peut vous tenir lieu de tout ce qui vous manque du côté de la Fortune. Eh , non ! Madame , lui répondis-je , mon orgueil ne va point jusques-là ; mais je n'ai point oublié que vous m'avez fait la grace de me dire que

F 3 dans

dans une union, d'où depend le bonheur de nos jours , il étoit permis à une jeune personne de chercher à concilier son inclination avec son intérêt ; & que ce seroit trop exiger d'elle , de vouloir que l'Amour ne fut que dans sa raison sans être du moins un peu dans ses yeux. Et je vous en fais juge , Madame ; l'âge de Monsieur de Montin , sa figure... Ah , fort bien ! ma petite demoiselle , reprit ma Parente en m'interrompant , je connois votre goût. Je gage que vous vous accommoderés un peu mieux de la figure du Neveu que de celle de l'Oncle ; mais vous cachez-vous que la Fortune oppose un furieux obstacle à vos désirs , que vous n'avez pour toutes richesses que quelques foibles charmes & que ce n'est point là une dot dont la Famille du Comte voulût s'accommoder. Croîs moi , ma chere Enfant , a-
jou-

jouta ma Parente d'un ton radouci,
ne laissez pas échaper l'occasion
qui se présente de vous assurer un
état d'abondance. Je vous avoué
que ce conseil ne s'accorde point
avec celui que je vous avois don-
né ; mais j'ai fait depuis ce tems
là bien des réflexions qui m'é-
toient échappées. Je ne suis pas,
je crois , d'un âge à renoncer à
quelque nouvel engagement. Je
puis cesser d'être veuve , & dans
cette supposition vous compre-
nez que , malgré la tendresse que
j'ai pour vous , vous ne pourriez
vous promettre que de bien foi-
bles secours de ma bonté : ainsi
tenez-vous en au conseil que m'ins-
pire le zéle que j'ai pour votre
intérêt. Monsieur de Montin est
pour vous un parti avantageux.
Tirez avantage de l'amour que
vous lui avez inspiré. Je m'enga-
ge à faire votre paix avec lui. Eh ,
non ! Madame , lui répondis-je ,

F 4

c'est

c'est-là une peine que je vous prie de vous épargner. Si j'ai eu le malheur de perdre les bonnes grâces de Monsieur de Montin, mon dessein n'est pas de travailler à les recouvrer. Toute la faveur que j'attens de lui, c'est qu'il me discontinue des soins qui m'importunent. Eh, mon Dieu ! ma petite Enfant, reprit Madame de Rambert en me regardant dédaigneusement du coin de l'oeil, sur quel ton vous le prenez-là ? des soins, dites-vous, qui vous importunent ? Voila qui est fort bon à scavoir. J'aurois crû, moi, qu'ils vous honoroient beaucoup. Peut-être vous attendez-vous à un échange, où votre goût trouveroit mieux son compte ? Mais je vous conseille de tourner vos vûes ailleurs ; &, pour ne vous rien cacher de ce que je pense, c'est qu'il faut vous résoudre, ou à accepter le parti glorieux qui se présente pour

pour vous , ou vous déterminer à entrer dans un Couvent. Et je vous avertis que je ne vous laisse que peu de tems pour vos réflexions.

L'ON n'a pas oublié que j'ai dit que j'avois pour le monde un véritable penchant. Ainsi que l'on juge si ma Parente pouvoit me faire une menace plus effraieante ; mais je me fis une joie maligne de lti cacher la douleur qu'elle me causoit. Je lui dis même , en donnant à mon visage un air de contentement , que mon cœur démentoit , que mes réflexions étoient toutes faites , & que ce seroit avec plaisir que je me renfermerois dans un Cloître. Une réponse aussi inattendue déconcer- ta un peu ma bonne Tante. La voie des menaces ne lui avoit pas réussii , elle emploia celle des caresses. Mais ce fut avec aussi peu de succès. Tout ce qu'elle pût ob-

E 5 tenir

tenir de moi , c'est que je consen-
tis à souffrir les assiduités du
vieux de Montin.

JE ne fçai si elle se crût obligée
de me fçavoir gré de cette com-
plaisance qui lui assûroit le plaisir
de continuer à voir l'aimable
Comte. Mais c'étoit-là un plaisir
que j'étois bien aise de partager
avec elle. Par une Lettre que mon
Amant m'ecrivit , il m'aprenoit
que son Oncle avoit joué auprès
de lui le même personnage que
ma Tante avoit joué auprès de
moi , c'est-à-dire , qu'il avoit été
vivement sollicité de profiter des
favorables intentions que Madame
de Rambert avoit pour lui. Mais
que , sans parler des sermens qu'il
m'avoit faits d'une inviolable
fidélité , il s'étoit contenté de ré-
pondre , que , lorsqu'il songeroit à
contracter quelque engagement ,
il ne consulteroit que les penchans
de son cœur. Il finissoit sa lettre ,
toute

toute remplie des marques de l'amour le plus tendre & le plus respectueux, en se félicitant du plaisir qu'il auroit de me revoir dans quinze jours.

LA vüe de mes foibles charmes me fit dans cet intervalle de temps un nouvel Amant qui ne pouvoit être assurément pour le Comte un Rival bien dangereux. Un mouvement secret d'une antipatie naturelle fut la premiere chose que je ressentis en le voiant. Fût-il jamais aussi physionomie plus rebutante que la sienne ? On y lisoit je ne sçai quoi de dissimulé & de sournois qui annonçoit un caractère dont on devoit se défier. Que de cruëls malheurs , ô Ciel ! ne m'eussent pas été épargnés, si cette physionomie eût été trompeuse ! Mais elle ne l'étoit qu'en ce qu'elle ne disoit qu'une partie des défauts du perfide de Poncin. C'est ainsi que s'appelloit le barbare que ma-

malheureuse étoile me destinoit pour Amant. Il avoit coutume de venir passer une partie de l'année dans une terre qu'il avoit près de Saint-Malo, & qui étoit peu éloignée de celle où ma Tante faisoit son séjour ordinaire. Ce fut par elle qu'il commença ses visites dès qu'il fut arrivé. Madame de Rambert ne lui fit que trop de politesses, il en parut enchanté ; mais certains regards qu'il m'avoit jettés, m'avoient appris qu'il l'étoit encor plus de ma figure. Dans un moment même, que ma Tante m'avoit laissée seule avec lui, il s'étoit avisé de débiter par quelques déclarations d'amour. Mais pourroit-on s'imaginer le petit tour galant qu'il leur prêta ? En me faisant la grace de me dire qu'il m'aimoit, il n'oublia pas de m'apprendre qu'il étoit héritier de tres-grands biens, & qu'il en feroit volontiers un sacrifice à son Amour, qu'il seroit même fâché

que

que celle à qui il engageroit sa foi ne lui dût pas sa fortune. Je lui répondis qu'elle ne pourroit manquer d'être sensible à un pareil excès de générosité.

JE ne sçai s'il ne s'imagina pas que je souhaitois d'être cette personne heureuse ; &, ce qui pouvoit le lui faire croire, c'est qu'il connoissoit ma Famille , & qu'il sçavoit par conséquent que mes prétentions du côté de la fortune étoient très-bornées. J'aurois bien pu dire que ma pauvreté ne pouvoit être plus grande. Mais c'est-là un terme humiliant que j'ai voulu épargner à mon orgueil. Quoi qu'il en soit , le Baron me parût très-satisfait de ma réponse. Il avoit sans doute beaucoup d'autres jolies choses à me dire ; mais la présence de ma Tante , qui ne s'étoit absenteée qu'un moment , me priva du plaisir de les entendre. Mais c'est-là une satisfaction qui ne

E. 7 fera

sera reculée que de quelques jours. Le Baron termina sa visite en priant Madame de Rambert qui lui fut permis de se procurer l'honneur de venir l'affûter souvent de ses respects. Il fit précéder la seconde visite qu'il lui rendit de plusieurs présens de gibier, qu'il lui envoia. Il étoit bien raisonnabil qu'il profitât de la bonne chère dont il avoit fait tous les frais ; il fut donc retenu à dîner. Ma Tante avoit malheureusement ce jour-là une nombreuse compagnie chez elle. On fit différentes parties de jeu & de promenade.

MON attention à éviter le Baron me fut inutile ; il prit si bien ses mesures qu'il trouvât le moyen d'avoir un entretien de quelques momens avec moi. Vous voyez, Mademoiselle, me dit-il, avec quelle ardeur je profite du droit que la qualité de voisin me donne. Mes visites se succèdent assés près les

les unes aux autres ; mais que je les rendrois bien plus fréquentes si je pouvois me flatter qu'elles ne vous fussent pas importunes ? comme je n'ay pas lieu de croire , Monsieur , repondis-je , que j'en sois le motif , vous êtes fort le maître de les multiplier à vôtre gré . Eh , que me répondés-vous là , me repartit le Baron ? Vous me parlez comme si vous aviez oublié que je vous adore . Je vous l'ai dit du moins , & je crois qu'on doit ajouter foi à la parole d'un Gentil-homme . Mais sçavez vous , Mademoiselle , que la conquête de mon cœur vous est bien glorieuse , & que je suis moi-même surpris des soupirs que vous lui arrachez ? Car je puis dire sans vanité que de jeunes personnes très-aimables ont déjà livré bien des assauts à son indifférence ; mais il a été assez heureux pour en sortir victorieux . Je vous en félicite , Monsieur , lui répondis-je , & je vous

vous conseille de vous armer tou-
jours de la même insensibilité. Gar-
dez-vous bien sur-tout de la perdre
à mon occasion ; car je vous avert-
is que ce seroit là une perte dont
vous ne retireriez aucun avantage.
Et vous me permettrez, ma belle
Demoiselle, me répondit-il d'un
ton de confiance que lui prétoit l'i-
dee avantageuse qu'il avoit de son
merite, de croire que les choses
iront autrement que vous ne pen-
sez. Mes soins ne vous déplairont
pas sans doute. Laissez les seule-
ment agir, & vous verrez si je scâi
l'art d'attaquer un jeune cœur, de
façon à m'en assûrer la victoire.

IL EST vrai, Monsieur, lui re-
pondis-je en jettant sur sa figure
quelques regards que j'accompag-
nai d'un souris malin, que vous
êtes fait d'un air ... Et l'indigna-
tion dont j'étois faisie, mêlée à
l'envie qui me prit d'éclater de ri-
re, ne me permit pas d'achever;
mais,

mais j'en avois assés dit pour que le Baron comprît qu'il s'en faloit de beaucoup que je fusse enchantée des charmes de sa figure. Et cependant, quelque affreuse qu'elle fût, il ne laissoit pas que de la croire toute pétrie de graces. Il ne pût me pardonner de ce que mes yeux en jugeoient bien différemment ; la petite colere, dont il se sentoit animé, ne lui donna pas envie de continuer un entretien qui n'eût pas été bien flatteur pour son amour propre. Il me fit la grace de me quitter surpris de ce que ses déclarations avoient été si mal écoutées.

JE ne sçai si ingenieux à se flatter il ne s'imagina pas que mon indifférence venoit de ce que mon cœur étoit apparemment prévenu en faveur de quelque Rival secret. Il voulut éclaircir ses doutes; par quelques liberalités, il mit ma femme de chambre dans ses intérêts. Elle étoit malheureusement la confidente de tous les secrets de mon

COEUR

cœur ; & la perfide , gagnée par l'espoir de quelque récompense , n'eut pas honte de me trahir. Je fus surprise du zèle avec lequel elle me parla en faveur du Baron. Elle me demanda un jour ce que j'en pensois ; & , sur ce que je lui répondis que je n'avois guéres encor connu d'homme plus odieux & plus méprisable , elle me dit qu'elle étoit fort étonnée de mon peu de discernement , & que je penserois autrement , si je ne m'e laissois pas aveugler par ma passion pour le Comte. Mais , Mademoiselle , ajoûta-t-elle , parlons , je vous prie , un peu raison ensemble. Graces en soient rendues à vos charmes , les cœurs volent à vous de toutes parts. Je vous en félicite ; mais , si vous m'en croyez , vous vous hâterez de faire un choix qui vous assûre un sort heureux. Voilà , par exemple , trois Amans qui se présentent sur les rangs : pour lequel vous

vous déciderez-vous ? D'abord je ne crois pas qu'un Amant sexagénaire soit vôtre fait. Eh, si donc ! le bon Monsieur de Montin n'y songe pas ; à son âge, parler de mariage. Eh, que ne songe-t-il à faire un testament en belle & bon forme ? Si, du moins, il promettoit de ne faire qu'un saut du lit nuptial au tombeau, on pourroit l'écouter ; mais, bon ! un viellard entend-il raison sur ce point ? n'a-t-il pas quelquefois la malice de vous faire achéter le titre de veuve par des dix années de patience ? Ainsi voilà déjà un Amant dont il ne doit plus être fait mention. Mais cet Amant dédaigné à un Neveu qui n'est pas sexagénaire comme son Oncle. Oh ! pour celui-là, je sçai que vôtre petit cœur a dit , oui , tout du premier coup. Mais vous n'ignorez pas que vôtre bonne Tante , qui , par parenthèse , n'a pas un cœur moins sensible

sible que le vôtre, n'est du tout point disposée à souffrir que vous lui enleviez une conquête qui lui est chère. Elle à tort, j'en conviens ; mais l'amour, & l'amour sur tout d'une femme, qui depuis trente ou quarante ans fait profession de coquetterie, entend-il raison ? Si du moins le Comte avoit à vous offrir quelque chose de meilleur que beaucoup d'amour, vous pourriez fort bien vous passer du consentement de Madame vôtre Tante ; mais malheureusement le Comte est dans le même cas que vous. Sa fortune, comme vous ne l'ignorez pas, n'est pas plus brillante que la vôtre ; &, pour surcroit d'infortune, ce vieux Oncle sur qui il fonde toutes ses pretentions vous a répété mille fois qu'il vous aimoit à la rage. Sera-t-il d'humeur, pour assûrer le bonheur de son Rival, de se dessaisir de son coffre fort. Eh ! oüï, oüï, attendez.

LA VERTU, Livre I. 141
dez-vous y ? Passons à présent au
Baron, point d'Oncle, point de
Parens de qui il dépend ; riche,
jeune, liberal, amoureux à l'ex-
cès, que lui manque-t-il pour plaire?
Il est vrai que sa figure ne parle
pas en sa faveur ; mais trente bon-
nes mille livres de revenus, qu'en
pensez-vous, Mademoiselle ? n'y
a-t-il pas là de quoy prêter bien
des graces à la figure la plus mauf-
fade.

NON pas pour des yeux faits
comme les miens, repondis-je à cet-
te femme, dont je n'aurois pas en-
tendu l'ennuyeuse harangue aussi
patiemment, si pour l'intérêt de
mon Amour je n'eusse été enga-
gée à la ménager. Je ne puis cepen-
dant m'empêcher de lui dire, que,
si elle ne vouloit pas s'exposer à
me desobliger, elle n'avisa jamais
de me parler du Baron. Et j'ajou-
taï que si elle s'étoit chargée de lui
faire quelque réponse de ma part,
elle

elle pouvoit lui dire que je me contenterois d'avoir pour lui de l'indifference ; mais qu'elle se changeroit en haine , s'il me fatiguoit par les assiduités dont il m'avoit menacée.

JE ne sai si elle l'instruisit de mes sentimens ; mais loin d'en diminuer pour cela le nombre de ses visites , il les rendit plus fréquentes. Mais quel fruit en retiroit-il ? Il avoit l'humiliante confusion de voir que j'étois aussi soigneuse d'éviter sa compagnie , qu'il étoit empessé à rechercher la mienne. Et , lorsqu'il m'arrivoit de ne pouvoir éviter de lui parler , je me faisois un plaisir malin de prendre avec lui un ton railleur qui le désesperoit bien davantage que n'aurroient fait les vérités offensantes que je pouvois lui dire. Mais ce quiacheva de m'indigner contre lui , ce fut la hardiesse qu'il prit de m'écrire plusieurs lettres. J'eus beau

beau me mettre en colere contre ma femme de chambre , qui se chargeoit de me les remettre : livrée à ses interets , elle vouloit par les services qu'elle lui rendoit mériter les récompenses multipliées qu'elle en recevoit.

C'a été pour donner plus d'ordre à ces mémoires , que j'ai rapporté tout de suite les commençemens & les progrès des amoureuses poursuites de l'odieux Baron. Je reviens à présent au Comte. L'on n'a pas oublié qu'il m'avoit écrit qu'il auroit dans quinze jours le doux plaisir de me revoir. Avec quelle impatience n'attendoit-il pas cet heureux moment ? Mais son impatience pouvoit-elle égaler la mienne ? Je ne doutois pas que le vieux de Montin n'eût employé tout ce temps-là pour disposer son Neveu à repondre aux favorables intentions que Madame de Rambert avoit pour lui ; comme elle de

de son coté n'avoit rien oublié
pour me persuader que j'étois in-
téressée à ne pas dedaigner les of-
fres avantageuses , que me faisoit
Monsieur de Montin. Et que l'on
juge si l'eloquence de l'un ou de
l'autre pouvoit être persuasive ?
Dans le premier entretien que nous
eûmes , le Comte & moi , nous
nous fimes une mutuelle confi-
dence de tout ce qui nous étoit
arrivé de plus singulier durant nô-
tre absence. Je ne crus pas devoir
lui faire un mystere des importu-
nités que j'avois eu à essuyer de
la part du Baron ; il me promit de
m'en délivrer , & il n'y travailla
que trop efficacement. Il parla à
son nouveau Rival (si toutefois
je dois donner ce nom à un hom-
qui étoit l'objet de ma haine) il le
pria poliment de me discontinuer
les soins qu'il me rendoit. Il lui
dit que je m'en plaignois , & plus
encor des lettres peu respectueu-
ses

ses qu'il m'avoit écrites. Le Baron qui se crût offensé du compliment que le Comte lui faisoit , répondit par quelques brusqueries ; mais , intimidé par les menaces du Comte , il jugea à propos de baïser le ton , & promit de ne plus me donner aucun sujet de plainte. Et il est vrai que depuis ce moment il n'eut pour moi que les politesses que la bienféance exigeoit. Ou il ne me parloit pas , ou s'il me parloit , il le faisoit de façon à me faire croire que sa passion étoit entierement éteinte. Il poussa même la dissimulation jusqu'à rechercher avec empressement l'amitié du Comte , qui , comme moi , fut la dupe des artifices de ce traître. Sa perfidie lui fit tramer le plus cruel dessein. Le secours de ma Femme de Chambre lui en astéroit le succès. Mais n'avançons pas le récit du barbare malheur dont j'étois menacée.

Tome I.

G

Nous

Nous goûtions, le Comte & moi, le plaisir de nous aimer d'un amour d'autant plus vif & plus tendre, qu'il étoit combattu par plus d'obstacles. Ce n'étoit que dans les momens, que nous n'étois pas éclairés par la jalouſie de ma Tante & par celle du vieux de Montin, que nous pouvions nous dédommager de la contrainte qu'ils oppoſoient à nos feux. Car notre intérêt commun demandoit que nous n'augmentassions pas les soupçons qu'ils avoient de notre mutuel attachement. Nous convînmes donc que nous n'aurois que des entrevues secrètes. Nous trouvions rarement l'occasion de nous en menager; mais plus elles étoient rares, plus avoient-elles de charmes pour nous. Nos regards, nos soupirs plus éloquens encor que nos discours, exprimoient la tendre ardeur dont nos coeurs étoient enflammés. C'étoient mille

mille nouveaux sermens que nous nous faisions d'une éternelle constance. Espérons, mon adorable Princesse, me disoit le Comte, que nos parens cesseront de combattre notre tendre amour. La constante indifference, que nous opposerons à leurs desirs, les rebutera ; ils écouteront la voix de la raison, elle leur dira qu'une union mieux assortie, que celle qui fait l'objet de leurs vœux, doit assurer notre commune félicité. Je ne sc̄ai même si je me trompe ; mais j'ai crû m'apercevoir de quelque refroidissement de la part de votre Parente ; ses yeux ne me tiennent plus un langage aussi tendre ; ses soupirs ne sont plus aussi frequents. L'amour n'est presque plus le sujet de nos entretiens. Peut-être est-elle enfin convaincuë que le respect seul peut accompagner les soins que je lui rends, & que je lui rendrai ?

G 2

MAIS,

MAIS, cher Comte, lui répondis-je, ne vous flattez-vous point ? Qui sait si, par cette dissimulation, ma Tante ne cherche pas à vous arracher l'aveu des sentiments que vous avez pour moi ? Mais continuez à lui en faire un mystère ; car je serais infailliblement sacrifiée à sa jalousie si elle étoit assurée que votre indifférence pour elle ne vient que du trop d'amour que vous avez pour moi. Ah ! je serais un objet d'horreur à ses yeux... Et l'étonnement, dont je suis saisie, me coupe la parole ; je poussè un cri perçant, mon visage change de couleur, je ne me possède plus. C'est dans tout mon corps un tremblement universel : Me voilà comme pétrifiée. Et fut-il jamais aussi surprise pareille à la mienne ? Nous étions, le Comte & moi, dans un cabinet de verdure, il étoit à mes genoux, il tenoit mes mains tendrement serrées

serrées dans les siennes ; je lui répondois sur ce qu'il m'avoit dit au sujet de ma Tante , dont je ne faisois pas un portrait bien flatteur , & dans le même moment elle s'offre à nos regards. La colere , qui étoit peinte dans ses yeux , me fit conjecturer qu'aucune de nos paroles ne lui étoit échappée. Ce qu'elle va me dire m'aprendra que mes conjectures n'étoient que trop bien fondées. On ne peut rien de mieux , ma petite Demoiselle , me dit-elle en me jettant un regard menaçant. Je suis très sensible à la maniere obligeante dont vous pensez & dont vous parlez de moi. Enflée d'un fôt argueil , vous vous imaginez donc que vous soyez pour moi un objet de jalouſie bien redoutable. Ah , je suis vraiment ravié de le sçavoir. Peut-être n'aurai-je plus les mêmes sujets d'alarmes , lorsque je vous aurai fait rentrer dans la misere , d'où je

G 3 vous

vous ai tirée ? Ah , Madame , m'écriai-je en me jettant à ses genoux , laissez-vous desarmer par mes larmes . Je me suis rendue indigne de vos bontés ; mais ne m'en refusez pas le secours . Toute la grace que je vous demande c'est que vous me procuriez une place dans un Couvent . Ah fort bien ! une place dans un Couvent , reprit-elle , mais c'est sans doute à condition que Monsieur se hâtera de vous en enlever . Eh de grace , Madame , lui répondit le comte , jugez mieux de la pureté de mes intentions . Il me seroit inutile de vouloir vous cacher que je n'ai pû refuser à Mademoiselle mon amour tout entier . Mais cet amour fondé sur la plus parfaite estime ne me permettra jamais d'oublier ce que je dois à sa sagesse & à sa gloire . Et le Ciel m'est témoin que si j'avois pû faire à Mademoiselle un fort tel qu'elle le mérite , vous m'auriez

vû.

vû, Madame, solliciter vôtre consentement avec la plus vive ardeur; mais vous scavez les obstacles qui s'opposent à mes vœux. Oui, Monsieur, lui répondit Madame de Rambert ; &, pour vous prouver que je ne veux point vous tromper, c'est que je vous avertis qu'il ne dépendra que de Monsieur vôtre Oncle de recevoir la main de ma Niece. C'est-là un petit sacrifice qu'il en coûtera à vôtre Amour. Je ne laissai pas au Comte le temps de répondre. La dureté de ma severe Tante m'avoit irritée, & je ne songeai plus à la flétrir. Je quittai la posture humiliante, où je m'étois mise, & je lui dis d'un ton ferme, que, si je scavois respecter son autorité, je scavois aussi qu'elle avoit des bornes ; & que je ne croyois pas qu'elle lui donnât droit d'exiger que je lui sacrifiasse le bonheur de mes jours ; & que plutôt que de

G 4 con-

152 TRIOMPHE DE
consentir à l'hymen odieux, au-
quel elle vouloit me forcer, j'ai-
merois mieux retomber dans ma
première misére. Je finis en ajoû-
tant que j'espérois de trouver quel-
que ame généreuse qui ne refuse-
roit pas de s'intéresser en ma fa-
veur.

LE Comte, qui craignoit pour
moi les sujets du courroux de ma
Tante, ne craignit pas de descen-
dre aux prieres les plus humbles
pour l'appaiser ; mais la colere d'u-
ne femme jalouse, & d'une femme
sur-tout, qui prevenuë en faveur
de ses charmes a le mortel cla-
grin de les voir honteusement dé-
daignés, se calme-t-elle aisément ?
Mon Amant tourna ses vûes du
côté de son Oncle ; il espéroit
que sa tendresse ne pourroit tenir
contre ses soupirs & ses pleurs.
Mais il étoit nécessaire de prévenir
les raports que ma Tante n'au-
roit pas manqué de lui faire. Le
Comte

Comte se hâta donc de l'aller trouver dans sa chambre ; &, après lui avoir fait un fidele récit de tout ce qui venoit de se passer , il ne lui cacha pas que l'amour , dont il étoit enflammé pour moi , l'accompagneroit jusqu'au tombeau , & qu'il n'y avoit que l'espoir d'unir son sort au mien , qui pût l'attacher à la vie. Blâmeriez-vous , Monsieur , dit il à son Parent , un choix que vous vouliez faire pour vous-même . Vôtre cœur n'est pas inaccessible aux traits de l'amour , vous en avez éprouvé la puissance ; jugez si mon indifference a pu tenir à la vûe des charmes qui se sont offerts à mes yeux. Mais de quels combats , que je me suis livrés à moi-même , n'a pas été précédée ma défaite ? les Dieux me sont témoins des violences que je me suis faites avant que de me rendre. Oui ! au préjudice de mon bonheur , j'aurais voulu assurer le vôtre ; mais

G 5 vous

vous scavez les obstacles qui s'opposoient à vos désirs. Permettez-moi de vous le dire, mes vœux auroient pu être rejettés que les vôtres n'eussent pas été pour cela écoutés. Je ne puis douter, Monsieur, ajouta le Comte, en se jettant aux genoux de son Oncle, que je ne vous sois cher: & quelles preuves m'avez-vous hissés à desirer de votre tendresse? Ne m'en refusez pas une dernière marque, le bonheur de mes jours en dépend. Authorisez de votre aveu des liens que l'amour le plus pur & le plus tendre a ferres.

C'EST TOIT d'un ton si persuasif & si touchant que le Comte s'exprimoit. Ses soupirs, ses pleurs pretoient tant de force à ses discours, que le bon Monsieur de Montin, qui avoit, comme je l'ai dit, une tendresse extrême pour ce cher Neveu, en fut ému au point, que, relevant le Comte avec bonté, il

le

le tint long temps entre ses bras sans avoir la force de proferer une feule parole. Mon Amant profita de cet attendrissement pour faire à son Parent de nouvelles instances, il laissa parler son cœur, & est-il un langage plus capable de persuader & de toucher ? La conclusion de cet entretien fut, que, si le Comte n'obtint pas en termes formels le consentement qu'il sollicitoit avec tant d'ardeur, il eut du moins lieu d'espérer que son Oncle n'opposeroit pas une opiniâtre résistance à ses desirs.

J'EUS le même jour de nouvelles assurances. Ma Tante, conformément aux menaces qu'elle m'avoit faites, n'avoit pas manqué de parler à Monsieur de Montin. Autant irritée contre le Comte que contre moi, elle lui avoit représenté qu'ils étoient tous deux intéressés à se venger ; qu'il n'y avoit pour cela qu'un seul moyen,

G 6. qui

156 TRIOMPHE DE

qui étoit de m'obliger de recevoir la main que je refusois. Elle ne doutoit pas que celui à qui elle fairoit des offres si flatueuses, ne fut empessé à les accepter. Mais qu'il me soit permis de le dire à la honte de notre sexe, elle ne scavoit pas qu'un Amant ne pousse jamais aussi loin le ressentiment & la vengeance, qu'une femme qui croit sa gloire intéressée à ne pas pardonner les outrages qui ont été faits à sa beauté. Le genereux Monsieur de Montin, qui avoit été attendri par les prières & par les larmes de son Neveu, fit à ma Tante une réponse à laquelle elle ne s'attendoit pas. Il lui dit que, puis qu'il venoit d'apprendre que mon cœur étoit prevenu en faveur du Comte, qu'il ne seroit pas assés injuste pour s'exposer à devenir pour moi un objet de haine. Ce qui arriveroit infailliblement, si j'étois condamnée à unir mon sort au sien.

MA

MA Tante eut beau lui dire qu'il devoit espérer que mes premiers mouvemens de dépit seroient de peu de durée, que les marques réitérées que je recevrois de sa tendrefse lui gagneroient la mienne toute entière. Elle ne pût le résoudre à s'associer à sa vengeance. Il poussa même plus loin la générosité , il lui dit que loin de vouloir rompre des nœuds que l'amour avoit formés , il les autorisoit de son consentement ; & qu'il étoit charmé de ce que la fortune le mettoit en etat de pouvoir faire à son Neveu un fort heureux qu'il partageât avec moi.

JE laisse à penser si ma Parente étoit disposée à entrer dans des vues si généreuses, & que la raison , que la bonté de son cœur, auroit dû lui inspirer à elle même. Mais le jaloux dépit qui l'animoit , ne lui laissoit entendre que la voix de son amour dédaigné. Ainsi elle

répondit à Monsieur de Montin qu'elle n'étoit point d'humeur de se prêter à mon penchant , qu'elle m'instruiroit de ses intentions , & que je n'avois d'autre parti à prendre que celui d'une prompte obéissance.

QUE de changemens differens arrivés dans un seul jour ! Ils m'étoient trop favorables pour que le Comte me les laissât ignorer long-tems. Son Oncle lui avoit appris que nous n'avions plus d'autres obstacles à surmonter que ceux qui venoient du côté de ma Tante , qu'il falloit que nous travaillassions l'un & l'autre de concert à vaincre la résistance qu'elle opposoit à nos desirs. Mon Amant , encouragé par sa tendre ardeur , s'enhardit à faire auprès de Madame de Rambert de nouvelles tentatives pour la flétrir ; mais pouvoit-il se promettre d'en être favorablement écouté. Sa vûe feu-
le

le n'étoit-elle pas capable d'aeroître sa jalouse indignation ? Quel accueil pouvoit-elle faire aux prie-
res d'un ingrat, dont l'indifférence n'avoit pu être vaincue par tous les mouvemens , qu'elle s'étoit donnés pour en triompher ? Sont-ce la des crimes qu'une femme prévenüe en faveur de ses charmes , & uniquement occu-
pée du desir de plaire, puisse ja-
mais oublier ? Une haine mortelle succéde à l'amour le plus tendre & le plus passionné. Le Comte est aux yeux de ma Tante un objet odieux. Il n'avoit qu'un moyen pour rentrer en grace a-
vec elle, c'étoit de lui rapporter un cœur autant enflammé qu'il avoit été indifferent. Mais il va lui di-
re que ce cœur brûle d'amour pour une Rivale , à qui elle se voit sacrifiée ; & il ose lui demander qu'elle consent qu'il unisse son sort à celui de cette Rivale chérie.

Né-

N'étoit-ce pas là par de nouveaux
outrages enflammer son couroux?

LE Comte m'instruisit du peu
de succès qu'avoit-eu la démarche
qu'il venoit de faire. Mais je m'en
consolai dans l'espérance que le
tems pourroit guérir ma Parente
d'un passion qu'elle ne pouvoit
plus se promettre de satisfaire.
Nous nous fîmes , le Comte &
moi, les plus tendres adieux ; car
le changement , qui venoit d'arri-
ver, ne nous laissoit pas lieu d'espé-
rer que nous dûssions jouir si-tôt
du plaisir de nous revoir. Que de
fermens ne nous fîmes-nous pas
d'une constance superieure à tou-
tes les difficultés qui s'oppose-
roient à nos desirs ? Soupçon-
nions-nous les occasions multipli-
ées que nous aurions de nous ra-
peller nos fermens ? Combien de
dangereuses épreuves auxquelles
va être mise notre fidélité ? Je
vais entrer dans la mer immense
de

de mes tristes avantures ; & le
sort de l'aimable Comte fut-il
moins malheureux que le mien ?
Il fera lui-même le récit de ses
infortunes , & je suis assûrée que
l'on ne pourra l'entendre sans en
être attendri , & sans admirer l'in-
vincible fermeté qu'il opposa aux
tentations que sa vertu & son a-
mour eurent à combattre. Mais
c'est-là un récit qui est encor bien
reculé , & à qui je ne donnerai pla-
ce qu'à la fin de ces memoires.
J'en reprens le fil.

LA mauvaise humeur de Ma-
dame de Rambert ne la disposoit
pas à faire de grandes instances
à Monsieur de Montin , & à son
Neveu , pour les retenir. Mais les
verrai-je partir sans avoir témoi-
gné à l'oncle de mon Amant la
reconnoissance , dont je suis pene-
trée pour ses genereuses bontés ?
J'en ressentois tout le prix ; car
plus il m'avoit aimée , plus ne
de-

devoit-il pas lui en avoir coûté pour se prêter aux désirs du Comte ? C'est au préjudice même des intérêts de son cœur qu'il consent à assurer notre commune félicité. Une si glorieuse victoire , remportée sur lui même , le rendoit digne de toute mon estime. Je mourois d'envie de lui faire connoître le changement que son procédé généreux avoit operé dans mon cœur. J'attendois pour cela qu'il me fît la grace de me parler. Il se menagea heureusement l'occasion d'un secret entretien avec moi.

Le jour même qu'il devoit partir , le Baron étoit venu dîner au Château. Ma Tante , pour qui la conversation du Comte n'avoit plus rien de fort amusant , invita après le repas le Baron à passer dans son apartement , sous le prétexte de quelques affaires importantes dont elle avoit à lui faire part. Monsieur

sieur de Montin profita de ces momens-là pour me parler. Je crois Mademoiselle , me dit-il , que le Comte ne vous aura pas laissé ignorer ce que j'ai fait pour le rendre heureux. Son choix est trop glorieux , pour que je puisse le condamner , & si j'ai quelque regret c'est de voir que les vœus de Madame votre Parente soient un peu differentes des miennes ; mais j'espére qu'elle prendra pour vous les mêmes sentimens que j'ai pris pour mon Neveu. Et lui en coutera-t-il autant de combats que j'ai été obligé de m'en livrer à moi même ? Que je serois heureux s'ils avoient pu vous faire oublier les petites importunités , que vous avez eu à effuyer de mon amour. Ne croyez pas , Mademoiselle , ajouta-t-il , que la voix ne s'en fasse plus entendre au fond de mon cœur. Je sens combien il me sera difficile de convertir en
amitié

amitié l'amour dont j'étois épris ;
Mais, si je n'ai pû meriter votre ten-
dressé , je veux me rendre digne
de votre estime. Ah! Monsieur ,
m'écriai-je , quel procédé plus
généreux que le vôtre ? Peut-être
ma modestie s'offenseroit-elle des
aveux que je vais vous faire ; mais
un cœur moins sensible que le
mien auroit-il pû conserver son
indifférence ? Non , ce n'est point
par les yeux que l'amour s'est
glissé dans mon ame. La plus par-
faite estime a précédé ma ten-
dressé. Mille qualités qui distin-
guent le Comte , sa droiture , sa
probité , l'élévation de ses senti-
mens , sa genereuse manière de pen-
ser , la douceur , l'affabilité de ses
manières , la bonté de son cœur ,
lui ont fait trouver la route du
mien.

PEUT-ÊTRE qu'une prude sévere
voudra me faire un crime de cet
aveu de ma foiblesse. Ses senti-
mens

mens auroient pû être & plus tendres & plus vifs que les miens ; mais , retenuë par les loix d'une austére bienséance , elle se seroit bien gardée de les faire connoître. Que l'on me permette de me justifier. Cet aveu qui vient de m'échapper , à qui le fais-je ? C'est à un homme qui est déjà lui-même instruit de mes sentimens , à un homme à qui l'intérêt de mon amour veut que j'ouvre mon ame toute entière , à la générosité duquel je dois le bonheur dont je jouis , & de qui j'attens celui que je suis en droit d'espérer. Pouvoit-il prendre de moi une idée peu avantageuse , parce que je rendois au mérite du Comte la justice qu'il ne pouvoit lui-même lui refuser ? Charmé aussi de la confidence que je venois de lui faire , il me promit de mettre tout en œuvre pour faire entrer ma Parente dans ses vûes ; mais pouvoit-

il se promettre d'y réussir? Je le répète, la jalouse fureur, qui l'animoit contre le Comte & contre moi, étoit implacable; & je vais bientôt en avoir de nouvelles preuves.

LE Comte & son Parent ne furent pas plutôt partis que Madame de Rambert, qui venoit, comme je l'ai dit d'avoir un entretien particulier avec le Baron, me fit avertir de l'aller trouver dans son apartement. J'y allai d'un pas tremblant, ne pouvant soupçonner ce quelle avoit à me dire. Je ne m'attendois pas que ce fussent des choses bien consolantes, & je ne fus pas trompée. Eh, bien Mademoiselle, me dit-elle, vous triompez, vos vœux vont être satisfaits. Le Comte n'aura pas manqué sans doute de vous engager sa foi. Il aura reçu la vôtre. Les cérémonies de votre Mariage se feront aparemment bientôt.

Me

Me feriez-vous la grace de m'en dire le jour ? Ce sera à vous, Madame , à le régler , lui répondis-je sans me déconcerter du ton railleur qui avoit accompagné ses paroles. A moi à le régler , reprit-elle en affectant un air étonné ? Eh , comment donc cela , je vous prie ? Me feroit-on l'honneur de croire que je doive être consultée. Eh , non ! Madame , lui répondis-je , vous n'aurez jamais à me reprocher d'avoir oublié la soumission que je dois à vos volontés. Je scaurai même faire violence aux plus tendres penchans de mon cœur , lorsqu'il s'agira de vous marquer mon obéissance. Il me seroit inutile de chercher à vous déguiser mes sentimens ; vous les connoissez , & je ne crains pas de vous en faire l'aveu. Le Comte , il est vrai , a triomphé de mon indifférence. Il m'a parû digne & de mon estime & de ma tendresse.

Suis-

Suis-je coupable de lui avoir accordé l'une & l'autre ? Vous sçavez , Madame quelle est la puissance de l'amour. Nous consulte-t-il lors qu'il veut vaincre notre insensibilité ? Mais les sentimens qu'il nous inspire , me répondit ma sévère Tante , devons-nous les faire éclater ? (Soit dit par parenthèse, elle-même ne sçavoit guères ce que c'étoit que de pratiquer la leçon qu'elle me donnoit :) & les votres , Mademoiselle , vous ne les avez pas cachés long-temps au Comte. Il me semble cependant qu'il étoit à propos de sçavoir auparavant si je les approuvois. Mais mon aveu ne vous a point paru apparemment nécessaire. Ne croiez-vous pas même que sans mon consentement vous pourrez disposer de votre main ? Les choses cependant n'iront pas ainsi. Et, puisque vous venez de me dire que vous etiez disposée à faire vio-

violence aux penchans de vôtre cœur, j'espere que vous me ferez la grace d'aprouver le choix que j'ai fait pour vous. Monsieur le Baron m'a declaré ses intentions; je vous ordonne de le regarder comme un Epoux que je vous destine. Et ne me répliquez pas, je veux être obéie. Et ordonnez moi donc, Madame, lui répondis-je, des choses que je puissé faire. Je consens bien pour vous plaire à renoncer à une union qui seule pouvoit me rendre heureuse, & que de murmures n'arrache pas à mon cœur un sacrifice si généreux; mais ce cœur, pourrai-je le forcer à convertir en amour une antipathie naturelle dont je chercherois vainement à me défaire? Eh! par quel endroit, s'il vous plait; ma petite Demoiselle, me répartit d'un ton dédaigneux mon imperieuse Parente, le Baron auroit-il eu le malheur de vous déplaire?

Tome I.

H

Mais

Mais ce ne sont point vos bizarres dégouts , c'est ma volonté qu'il faut que vous consultiez , & souvenez-vous que je pretens que vous fassiez un accueil très-gracieux aux soins que le Baron vous rendra. Allez , Mademoiselle , n'oubliez pas ce que je viens de vous dire.

JE jugeai que toutes les raisons, que j'aurois pu alleguer pour me dispenser de la cruelle obéissance que l'on vouloit exiger de moi , eussent été inutiles. Je me retirai dans ma chambre , bien resolute de recevoir le Baron autrement qu'il ne se promettoit. Il vint le lendemain me faire une visite , que je ne pouvois m'empêcher de recevoir ; & j'avoué que j'aurois été fachée de ne pas avoir un entretien particulier avec lui. Je m'étois jusqu'alors contentée de tourner en plaisanteries les declarations qu'il m'avoit faites de son amour ; mais je me proposois de le prendre sur un

un ton bien différent avec lui. Il ne sçavoit pas combien il étoit odieux à mes yeux, & je ne voulois pas le lui laisser ignorer. Le premier compliment qu'il me fit, me donna occasion de lui faire une réponse qui n'étoit guéres flatteuse pour son amour. Vous me voyez, Mademoiselle, me dit-il, pénétré de douleur pour la fâcheuse nouvelle que je viens d'apprendre. L'on m'a dit que Madame vôtre Tante contrarioit un peu vos inclinations, & qu'elle avoit prié poliment le Comte de supprimer les hommages qu'il vous rendoit.

Ne voilà-t-il pas un petit début de conversation bien capable de me plaire. Une joye maligne étoit peinte dans les yeux du Baron ; mais je vais lui apprendre qu'il a moins sujet de triompher qu'il ne se l'imagine. Rien de plus vrai, Monsieur, lui répartis-je froide-ment, le Comte est disgracié.

H 2

C'est

C'est apparemment Madame de Rambert qui vous en a appris la nouvelle ; mais elle avoit bien d'autres choses à vous apprendre , que peut-être elle ne vous aura pas dites , & dont je suis bien aise de vous instruire. Vous aura-t-elle dit , par exemple , qu'il se présente sur les rangs un nouvel Amant qui se dit épris pour moi d'un amour bien tendre ; mais que je suis assez injuste pour le haïr autant qu'il me fait la grace de m'aimer , que sa vuë m'est odieuse au point que tous mes sens se révoltent , lors qu'il s'offre à mes yeux ; que mon indignation s'est accrue depuis que j'ai appris qu'il travaillloit à m'obtenir d'une autre que de moi-même ; que je serois enfin moins effrayée de toutes les horreurs du trépas , que , si j'étois dans la nécessité d'unir mon sort au sien. Mais c'est-là un malheur que je ne crains point ; car heu-reu-

reusement cette union ne peut se faire sans mon consentement, & les menaces mêmes de la mort la plus cruelle ne pourroient me l'arracher. Mais, Mademoiselle, répondit le Baron, dont l'air déconcerté me disoit qu'il ne s'attendoit à rien moins qu'à la confidence que je venois de lui faire, pourroit-on sçavoir ce qui vous anime si fort contre cet Amant malheureux ? Peut-être est-ce une injuste prévention qui vous le représente sous des traits odieux ? Eh ! non, non, Monsieur repris-je, il ne s'agit point ici de prévention; impolitesse dans les manieres, basseſſe dans les sentimens, dissimulation dans le caractere, difformité dans la figure. Voilà ce que j'ai remarqué dans celui qui se flatte de pouvoir tenir un jour dans mon cœur la place qu'y occupe, & qu'y occupera toujours l'aimable Comte.

LE Baron se reconnu-t-il au

H 3 por-

portrait que je venois de faire ?
c'est que je ne scai point. Mon
dessein n'avoit point été de le me-
nager. Peut-être l'avois-je vive-
ment offensé ? Mais commandant
à la colere qui le transportoit, il
se contenta de me répondre que
le sort du Comte lui paroiffoit
bien digne d'envie. Mais, Made-
moiselle, adjouta-t-il, êtes-vous bien
assurée qu'il sente tout le prix de
son bonheur ? Pensez-vous qu'il
veuille s'en tenir toujours au plai-
sir délicat d'être aimé : Peut-être
se flatte-t-il que Madame vôtre
Tante se lassera d'être contraire à
ses vœux. Mais, lorsqu'il ne lui
restera plus aucun espoir de la flé-
chir, croyez-vous qu'il conservera
un amour dont il ne pourra se
promettre aucun succès. Ainsi, Ma-
demoiselle, pour prévenir son in-
constance, prenez un parti que vô-
tre intérêt vous conseille. Je ne
suis pas dans le même cas que le
Comte.

Comte, Je crois pouvoir compter sur les bontés de Madame vôtre Parente. J'ai même lieu de penser qu'elle vous a parlé en ma faveur. Vous ne vous trompez pas, Monsieur, lui répondis-je ; mais auriez-vous déjà oublié la réponse que je lui ai faite ; & comment je suis disposée à l'égard de celui pour qui elle s'intéresse ? Faudra-t-il qu'une seconde fois je vous trace son portrait. Oh ! pour le coup, le Baron ne pût plus moderer la colere qui l'animoit ; j'eus à en effuyer plusieurs grossieres réparties. Il s'émanicipa même à me dire que ce seroit moins pour satisfaire son amour, dont je n'étois point digne, que pour se venger, qu'il engageroit ma Tante à ne pas souffrir que je résistasse plus long-temps à ses volontés. Impuissantes menaces qui ne m'effrayèrent point.

JE ne doutois pas qu'il ne portât ses plaintes à Madame de Ram-

H. 4. bert.

bert. Mais que pouvoit-il m'en arriver ? Je devois m'attendre à être accablée d'un déluge de reproches. Que je me serois crûe heureuse , si ceux que j'eus à effuyer eussent pu me délivrer des fatigantes importunités du Baron. Mais, durant plus de deux mois, il ne se passa presque aucun jour où je ne fusse obligée de passer plusieurs heures dans sa compagnie. C'étoit-là une contrainte que ma Tante exigeoit de ma complaissance ; mais dont le Baron ne pouvoit tirer d'autre fruit que celui de se rendie toujours plus odieux à mes yeux. Monsieur de Montin rendit durant ce temps là quelques visites à ma Tante dans l'espérance de la flétrir; mais tous les efforts qu'il fit pour ébranler ses résolutions furent inutiles ; elle étoit si fort aigrie contre le Comte que c'eût été s'exposer à lui déplaire que de lui en parler.

MAIS

MAIS tous ces obstacles dont
nôtre amour étoit combattu ne
servoit qu'à en acroître l'ardeur.
Mon Amant avoit mis dans ses
intérêts un des Domestiques de
ma Tante. C'étoit par lui qu'il me
faisoit remettre les lettres qu'il m'e-
crivoit. Par ce tendre commerce
nous nous dédommagions des
cruels maux de l'absence. Je laissois
parler mon cœur dans les réponses
que je faisois à l'aimable Comte.
Mais quelque tendre que fût le
langage que je lui tenois, aurois
je trouvé des termes qui eussent pû
exprimer toute la vivacité des sen-
timens dont j'étois pénétrée ? La
suite de ces Memoires fera voir s'il
fût jamais Amant qui meritàt d'è-
tre & plus tendrement & plus vi-
vement aimé que le Comte. Je re-
viens au Baron. Je remarquois
qu'il souffroit chaque jour plus im-
patiemment les marques que je lui
donnois de mon indifference. Je

H 5 me

me flattai que mes rebuts rallentiroient sa passion; mais je n'en connoissois pas toute la violence, & je connoissois encor moins la perfidie de ce scelerat. Le Barbare dessein qu'il méditoit lui fit diminuer le nombre des visites qu'il me rendoit. Je m'en applaudissois. Souperconnois-je, helas! que les momens d'ennui qu'il m'épargnoit, il les employat à tramer ma perte. J'avois d'autant moins de sujet de m'en défier que celle qui devoit l'aider dans l'exécution de ses projets ne paroissoit plus disposée à le servir. Elle s'étudia à gagner ma confiance, &, pour réussir, elle se montra autant zélée pour les intérêts du Comte, qu'elle l'avoit été auparavant pour ceux du Baron. Elle ne me parloit plus de celui-ci, qu'avec mépris, tandis qu'elle me faisoit de l'autre les plus sublimes éloges. Pouyoit-elle me tenir quelque discours plus flatteur,
pour

pour mon amour ? Sa conversation commença à avoir tant de charmes pour moi que les journées entieres me parurent trop courtes pour m'entretenir avec elle. J'obtins qu'on lui dressa un lit dans ma chambre , & les momens que je ne donnois pas au sommeil , je les employoie à parler du cher Comte avec ma fidele confidente. Je me plaisois à décharger mon cœur dans son sein. Aucun de mes secrêts qui lui fût caché. Je ne lui fis pas même un mistere des lettres que je recevois de mon Amant. Le malheur voulut que je lui en montrasse une , par laquelle il me prioit de ne rien oublier , pour engager Madame de Rambert à souffrir que je me retirasse dans un Couvent ; que par là je gagnerois d'être délivrée des importunités du Baron. Et il adjoutoit qu'une autre raison plus puissante encor l'engageoit à me donner ce conseil;

H. 6.

qu'il

qu'il espéroit de pouvoir me rendre quelques visites dans ma retraite ; & que je pouvois me reposer sur son amour des soins qu'il prendroit pour se ménager le plaisir de me voir.

LA perfide Dupin (c'est le nom de ma femme de chambre) me dit que le conseil que le Comte me donnoit lui paroissoit très-prudent ; mais qu'elle craignoit que ma Tante ne fût pas disposée à se rendre à mes prières ; & que, si je voullois , elle sonderoit ses sentimens , & qu'elle tâcheroit de l'engager à m'accorder la grace que j'avois à lui demander. Je lui répondis que ce seroit-là une obligation que je lui aurois , & qu'elle pouvoit tout se promettre de ma reconnoissance & de celle de mon Amant. Nous allons voir qu'elle étoit bien éloignée de me rendre le service que j'en attendois La lettre que je veunois de lui montrer demandoit que le

le Baron en fût promptement instruit pour qu'il pressât les mesures qu'il avoit à prendre pour l'exécution de son dessein. Il y avoit quelques jours qu'il n'étoit pas venu au Château. Je commençois à bien augurer de son absence ; mais je le vis paroître le lendemain même du jour que j'avois montré à la Dupin la lettre fatale dont je viens de parler.

J'AMAIS entretien ne fut pour moi moins ennuyeux que celui que j'eus avec le Baron , & pouvoit-il aussi me tenir un langage qui eût plus de charmes pour moi que celui qui me tint.

LE perfide paroît pénétré de de douleur pour la petite persécution qu'il m'avoit fait essuyer. Il me promet que je n'aurai plus à me plaindre de ses importunités , qu'il va pour toujours me délivrer de son odieuse présence. Il me dit qu'il avoit enfin écouté la voix de

la raison, qu'il avoit compris que l'intérêt de sa tranquilité demandoit qu'il triomphât d'une passion dont il ne pouvoit se promettre aucun succès, & qu'il en étoit venu heureusement à bout. Il finit son artificieux discours par quelques louanges qu'il donna au Comte. Pourquoi me suis-je aveuglé, s'écria-t-il, sur le mérite de ce Rival chéri? Quel mortel plus digne que lui de captiver la tendresse du cœur le plus insensible? Je me défiois de la dissimulation du Baron ; j'interrogeai ses yeux, je consultai le ton qui accompagnoit ses paroles ; mais il étoit trop habile dans l'art de feindre pour que je pûsse m'apercevoir de sa trahison. Et, ce quiacheva de me convaincre de sa sincérité, c'est qu'il n'eut ce jour là aucun entretien particulier avec ma Parente. L'unique chose, qui auroit pu me faire entrer en défiance, c'est qu'il eut une entrevue

se

secrète avec la Dupin ; mais par une fausse confidence, qu'elle me fit , elle dissipa mes soupçons.

Vous ne scavez peut-être pas , Mademoiselle , me dit-elle , le secret que le Baron vient de me confier . Ma foi , il faut en convenir , la ruse ne laisse pas que d'être très bien imaginée . Eh ! qu'est-ce donc ma chere , lui repondis-je impatiente d'apprendre ce qu'elle mouroit d'envie de me dire ? Ce que c'est , me répartit-elle , un artifice de la part du Baron ; mais dont je ne serai point la dupe . Eh ! non , non , le détour n'est pas assés fin pour que je m'y laisse tromper , je connois un peu trop les ruses des Amans . Oh ,achevez donc je vous prie , dis-je à ma femme de chambre , & ne faites plus languir ma curiosité . Eh ! bien donc , me répartit-elle , aprenez que Monsieur le Baron vient me dire bien confidentiellement , qu'il venoit de vous don-

nerr

ner votre congé en belle & bonne forme , & qu'il me donnoit aussi le mien ; c'est-à-dire , qu'il me tenoit quitte du prétendu zèle avec lequel je lui avois promis d'apuyer ses intérêts auprès de vous. Je lui ai demandé la raison de son changement , & il m'a répondu que depuis quelques jours il avoit été assez heureux pour s'affûrer de la tendresse d'une jeune beauté dont il lui avoit fait le portrait le plus charmant ; mais le bon homme , ajouta la Dupin , a-t-il pû se persuader que je donnerois dans une piège si grossier ? car sçavez-vous quelles font les intentions du Baron ? il a fait jusqu'à présent jouer inutilement tous les ressorts imaginables pour vous rendre sensible à ses désirs , il ne lui restoit plus qu'à employer le secours de la jaloufie. Il a crû que se montrant épris d'une autre beauté , vous feriez quelques petites avances pour

pour le rappeler à vous. Peut-on pousser plus loin la présomption ? comme s'il étoit d'une figure à pouvoir mettre une jeune personne en gout de la Galanterie. Moi-même qui ne suis assurément rien moins que difficile, & à qui ma naissance ne donne point droit de prétendre au rang de Baronne, j'aimerois mieux conserver toute ma vie le nom de fille (nom cependant dont je ne m'accorde guères) que de devenir l'Epouse d'un homme fait comme le Baron.

JE supprime bien d'autres choses que me dit ma de femme chambre & quiacheverent de me persuader que ses sentimens au sujet du Baron n'étoient point différens des miens. Et pour acroître le plaisir que j'avois à l'entendre , elle fit ensuite rouler la conversation sur les louanges de l'aimable Comte comme du Cavalier le plus accompli, & à qui je ne pouvois sans injustice refuser toute ma tendresse.

J'EN fais juges celles qui liront
ces mémoires, puis-je être accusée
de ne m'être pas assez armée de
désiance ? Que pouvoit me dire
la perfide Dupin qui fut plus pro-
pre à lui gagner ma confiance ? Se
lasse-ton d'entendre parler d'un
objet tendrement cheri. Ma fem-
me de chambre me servoit selon
mon goût. Aussi ne voulois-je a-
voir d'entretien qu'avec elle. Quel-
le facilité par conséquent n'eût-elle
pas à exécuter le barbare dessein,
dont elle avoit concerté toutes les
mesures avec le Baron ? Et com-
me si tout se fût accordé à favo-
riser son cruel projet, Madame de
Rambert se plaignit durant le re-
pas d'un violent mal de tête, qui
l'obligea de se mettre au lit, dès
qu'elle fut hors de table. La Dupin
profita de cette circonstance de
temps pour me proposer une par-
tie de promenade sur les bords de
la mer. Nous en faisions souvent
de

de pareilles , parce que le Château de ma Parente n'en n'étoit eloigné que de quelques pas. Ce qui m'engagea à me rendre à l'invitation de ma femme de chambre , c'est que la lune brilloit d'une lumiere qui ne laissoit point regretter celle du jour. Nous nous promenâmes durant quelque temps. Quel fut le sujet de notre entretien ? on le devine assez. Une Amante bien tendre aime-t-elle à parler d'autre chose que de ce qui intéresse les penchans de son cœur ? La Dupin qui vouloit que je ne m'appercusse pas de la longueur du temps , que la promenade nous avoit déjà dérobé , tâchoit d'égayer la conversation par tout ce qui étoit le plus capable de m'amuser. Avouez , Mademoiselle , me disoit-elle que votre petit cœur ne seroit pas fâché si le Comte tenoit ici ma place. Je vous dis cependant de bien jolies choses ;

mais

mais je suis assurée qu'un seul petit soupir de sa façon , que son silence même vous plairoit plus que tout mon babil. Helas ! ma chere , lui répondis-je en soupirant , pour-quoi me parler d'un bien que je desirerois vainement ? Le doux plaisir de nous voir nous est interdit , au Comte & à moi ; mais cette contrainte loin de diminuer nôtre amour , ne sert-elle pas à en acroître l'ardeur.

Et je n'eus pas la force d'en dire d'avantage , la fraïeur dont je fus saisie dans le même moment me coupe la parole. Trois hommes masqués se présentent à mes yeux. Toute tremblante , je veux regagner la porte du Chateau ; mais ma femme de chambre qui me suivoit , me retint ; & laissé à mes ravisseurs le temps de se faire de moi. Deux me prennent entre leurs bras , & pour arrêter les cris perçans que je poustois , ils me

me ferment la bouche avec un mouchoir. Je suis emportée par ces scélérats dans une Chaloupe, où je vois entrer avec moi la cruelle Dupin suivie du Traître qui commandoit à ceux qui venoient de m'enlever. Je ne fçai si nous demeurâmes long-temps pour gagner le vaisseau , sur lequel je fus transportée. J'étois tombée évanouie , & quel sujet n'eus-je pas de maudire le secours barbare qui m'avoit rappelée à la vie ? O Dieux ! que devins-je, lors que je recommençai à ouvrir les yeux à la lumiere ? Puis-je m'en souvenir sans fremir d'horreur ? Quel objet plus affreux que celui qui s'offroit à mes regards ? Sa vûe me m'annonçoit-elle pas le funeste tissu d'infortunes dont j'étois menacée , & dont je vais commencer le triste recit.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LE

LE
TRIOMPHE
DE LA
VERTU,
OU
VOYAGES SUR MER,
ET AVANTURES DE LA
COMTESSE
DE
BRESSOL.

LIVRE SECOND.
 E ne fus retirée de
mon évanouissement
que pour pousser les
hauts cris , & ma fra-
yeur pouvoit-elle ne
pas être extrême ? C'est le per-
fide

fide Baron qui s'offre à mes yeux. Je veux me précipiter du lit sur lequel j'avois été portée. La fureur qui m'animoit me prétloit des forces. Mon cruel ravisseur eut besoin de m'opposer les siennes toutes entières , pour se soustraire à ma vengeance. Eh ! de grace , Mademoiselle , osa me dire ce scélérat , en se faisissant de mes mains qu'il tint étroitement serrées dans les siennes , moderez ces violens transports qui ne peuvent servir qu'à vous épuiser ; & souvenez-vous que la vie est un bien dont vous m'êtes redevable. Car je suis bien-aise de vous apprendre que c'est par mes soins que vous venez d'être rappelée des portes de la mort. Et toi , Traître , m'écriai-je en lançant sur lui des regards enflammés de colère , souviens-toi que si je te dois la vie , tu m'en verras employer tous les momens à chercher les moyens

moyens de t'immoler à ma juste fureur. Monstre de cruauté & de perfidie , comment oses - tu t'offrir à mes yeux ? Juste Ciel, protecteur de l'innocence , où sont vos foudres & vos carreaux ? que ne les lancez-vous pour précipiter dans les Enfers un scelerat qui souille la terre de ses crimes ? Servez-vous de mon bras pour être l'instrument de vos vengeances. Oh ! je vois bien, Mademoiselle , reprit froidement le Baron d'un ton qui me disoit qu'il rioit intérieurement de mes impuissantes menaces , qu'il faut laisser à votre petite colere le temps de se calmer. Vous avez de la raison , & j'espére que vous vous en servirez pour faire attention que les fautes qu'un excès d'amour fait commettre , emportent leur pardon avec elles. Et , si vous avez à vous plaindre de mon procédé , n'oubliez pas que vos orgueilleux dé-

dédaigns me rendent excusable. Et tu apprendras cependant, m'écriai-je, que ton crime ne peut se laver que dans ton sang. Ou tu m'arracheras la vie, où j'immole-rai la tienne à ma vengeance.

PEUT-ÊTRE le scélérat , à qui je parlois , se flattta-t-il qu'avec le tems il pourroit réussir à calmer ma fureur. Celle, dont il me voioit transportée , l'obligea de me quitter. Il se retira , & me laissa seule avec celle qui m'avoit livrée entre ses mains , & à qui il recommanda de travailler à m'apaiser. Je laisse à penser si c'étoit-là une commission dont elle pût s'acquitter avec succès. Sa vûe seule ranima toute ma fureur. Je ne me contentai pas de l'accabler de reproches. L'insolence avec laquelle elle osa me répondre, me transporta hors de moi-même. J'aperçois une épée sur une table, & dans le même moment je me

Tome I.

I pré-

précipite du lit pour m'en faîsir.
La perfide Dupin eût été immo-
lée à ma rage , si elle ne m'eût
prevenüe. Scélérate , m'écriai-je
en faisant les efforts les plus
violens pour arracher d'entre ses
mains l'epée qu'elle tenoit, n'espe-
re pas de pouvoir échaper à ma
vengeance. L'effusion de tout ton
sang en est-ce trop pour assouvir
ma colere ? Elle dût son salut aux
cris qu'elle poussa , le Capitaine
du vaisseau vola heureusement à
son secours , & il en étoit temps;
j'allois lui enfoncer dans le sein
l' épée que je lui avois arrachée,
si je n'avois été retenué. Il ne fut
pas nécessaire de l'avertir que sa
sûreté demandoit qu'elle se dero-
bât promptement à mes yeux.
Toute tremblante elle se hâta de
se retirer ; mais je n'étois pas en
état de la poursuivre.

Les mouvemens furieux qui ve-
noient de m'agiter avoient épuisé
mes

mes forces , une seconde fois je tombai en foibleesse. Le Capitaine du vaisseau , avec qui j'étois demeurée seule , m'en tira par le secours de quelques gouttes d'élixir qu'il me fit avaler ; mais ce ne fut pas là l'unique obligation dont je lui fus redevable. L'odieux Baron étoit rentré dans la chambre où j'étois. Guibert (c'est-le nom de ce Capitaine) s'étant aperçu que la vüe de mon ravisseur me faisoit rentrer en fureur , le pria de se retirer. Ah ! Monsieur , lui dis-je , comment avez-vous pû recevoir sur votre bord ce monstre affreux Si vous voulez prévenir la perte de votre vaisseau , qui va sans doute être bien-tôt submergé dans les eaux , que n'ordonnez vous que ce scélérat soit à l'instant même précipité dans la mer ? Attendez-vous que le Ciel , qui doit me venger , entraîne votre ruine avec la sienne .

Ah ! Mademoiselle , me répondit

196 TRIOMPHE DE
dit le Capitaine , ce que vous me
dites , la douleur dont vous me
parroissez pénétrée ne me permet
plus de douter que je ne me sois
laissé tromper. Ne m'imputez pas
les maux dont vous vous plaignez ,
j'en suis innocent. Votre ravisseur
m'avoit fait acroire que vous con-
sentiez à le suivre en Espagne , où
il se promettoit de vous épouser.
M'épouser m'écriai-je? Le traître ,
le perfide , ne sçavoit-il pas qu'il
étoit pour moi un objet de haine?
Mais , Monsieur , adjoutai-je ,
si votre pitié vous intéresse en fa-
veur de l'innocence , promettez
moi de me défendre contre les
violences de ce barbare. Epargnez
moi l'horreur de le voir. Oui ! Ma-
demoiselle , me répondit-il , je vous
promets que mon sang même je
le répandrai s'il le faut pour vous
témoigner l'empressement que j'ai
à vous servir. Et , si j'ai été assés
malheureux pour me laisser trom-
per

per par les artifices du Baron ,
croyez quil n'aura pas lieu de s'en
applaudir ; & , s'il veut suivre le
conseil que je lui donnerai , il re-
prendra promptement le chemin
de ses terres , & qu'il ne s'attende
pas que je lui permette de vous
importuner. Mais oserois-je , Ma-
demoiselle , ajoûta Guibert , vous
demander comment le Baron a
pû venir à bout de vous enlever ?

LES secours , que je me promet-
tois du Capitaine , m'engagerent à
ne rien laisser à désirer à sa curio-
site. Non seulement je lui racontai
comment j'avois été livrée par ma
femme de chambre entre les mains
de mon ravisseur ; mais je lui fis
encor un fidèle récit de toutes mes
avantures. Il en parût attendri ,
& me réitera les promesses qu'il
m'avoit faites. Mais ce n'étoit pas
assés que mon innocence n'eût à
courir aucun péril. Nous n'avions
pas encor perdu de vûe les

côtes de France, que ne souffrois-je pas de me voir obligée de m'éloigner du cher Comte ? Pouvois-je ne pas souhaiter avec ardeur de pouvoir dissiper bientôt les cruelles allarmes que lui auroit causées mon enlevement ? Je me flattai que Guibert ne refuseroit pas de me descendre dans quelque port d'où je pourrois me rendre par terre chès ma Parente. Je lui en fis la priere ; mais il me répondit que le Baron, qu'il ne pourroit peut-être retenir sur son vaisseau, ne manqueroit pas de me suivre, & que par-là je serois exposée à de nouveaux perils. Il ajoûta que dès qu'il seroit arrivé à Cadix, il presseroit les momens de son retour pour avoir le plaisir de me remettre lui-même entre les mains de ma Famille.

JE jugeai qu'il me seroit inutile de lui faire de nouvelles instances; outre que ce qu'il me proposoit s'ac-

s'accordoit avec l'intérêt de ma sûreté. Ainsi me voila condamnée malgré moi à faire un voyage que je ne pouvois éviter. Guibert ne s'en tint pas à ce qu'il m'avoit promis. La chambre, où j'avois été portée, étoit la plus propre & la plus commode du vaisseau ; il voulut non seulement que je l'occupasse seule ; mais , pour m'épargner tout moment d'ennuy durant la navigation , il pria une Dame & une jeune Demoiselle très-aimable, que leurs affaires appelloient en Espagne , de me faire compagnie. Un procédé si obligeant & si gracieux me pénétra des sentimens de la plus vive connoissance ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que Guibert n'avoit épousé mes intérêts avec tant de chaleur que parceque la vûe de mes charmes avoit fait quel qu'impression sur son Cœur. Rien de plus aisé à distinguer que les

soins qui sont marqués au coin de l'amour ; il y entre je ne fçai quoi de tendre, de vif & d'empreslé, qui ne peut être l'effet de la simple générosité.

C'ETOIENT à chaqu'instant mille nouvelles attentions de la part du Capitaine. Son ardeur à prévenir mes désirs ne pouvoit aller plus loin. Que l'on juge de-là s'il étoit disposé à souffrir que le Baron me devînt importun. Il eut beau éclater en plaintes & en menaces, il ne lui fut plus permis d'entrer dans ma chambre ; &, sur le refus qu'il fit de se soumettre à cet ordre, il fut condamné, ou à se laisser descendre à terre, ou à être confondu avec le reste de l'Equipe. Il s'en tint à ce dernier parti, se flattant apparemment que je ne serois pas tellement gardée à vûe qu'il ne pût m'enlever une seconde fois, lorsque nous serions arrivés en espagne.

LA

LA Dupin ne fut pas traitée plus favorablement que le Baron ; & ce qui augmenta son désespoir, c'est que celui aux intérêts duquel elle s'étoit entièrement livrée, eut la dureté de lui refuser quelques petits secours d'argent qu'elle lui demanda, & qui lui étoient nécessaires pour sa subsistance. N'osant se présenter devant moi, elle reclama mon assistance par une lettre qu'elle m'écrivit, dans laquelle elle me faisoit bien des excuses, & qu'elle finissoit en me conjurant avec instance de la reprendre à mon service. Toute la réponse que je lui fis, fut que, si j'écoutois mon ressentiment, je la laisseois languir dans la misére, en attendant que je pûsse la livrer entre les mains de la justice; mais que je voulois bien écouter la bonté de mon cœur qui me sollicitoit en sa faveur, & que je prierois le Capitaine du vaisseau de lui ten-

I 55 dre.

dre une main secourable. Je lui en fis en effet la prière , & à ma considération il ordonna qu'elle fût nourrie durant tout le cours de la navigation.

M A I S n'avois-je pas lieu de craindre que Guibert ne voulût me vendre chérement les complaisances qu'il avoit pour moi? Le respect , il est vrai , les accompagnoit ; il n'avoit même encor osé me declarer son amour que par les soins assidus qu'il me rendoit ; mais cela suffisoit-il pour me rassurer. Lorsqu'il m'aura fait l'aveu de sa secrete flamme , ne s'offendra-t-il pas des marques que je lui donnerai de mon indifférence? La violence de sa passion lui permettra-t-elle de tenir toujours son amour renfermé dans les bornes du respect ? C'étoient-là des doutes qui m'affligoient ; mais que je n'aurois point formés, si j'avois connu la pureté de ses intentions.

Je

Jé fus surprise de la générosité & de la délicatesse de ses sentimens. Ses soupirs, ses regards, ses soins m'avoient déjà dit qu'il m'aimoit ; il voulut sçavoir s'il pouvoit flatter ses vœux de quelque espoir.

MADAME de Breminès (c'est ainsi que s'appelloit cette Dame dont il m'avoit donné la compagnie, & à qui il avoit fait dresser à ma priere un lit dans ma chambre,) étoit montée sur le Tillac pour y prendre l'air avec son aimable fille. Un violent mal de tête, dont je me plaignois , ne m'avoit pas permis de les accompagner. Guibert profita de cette circonstance pour me faire une visite. Après m'avoir témoigné la part qu'il prenoit à mon indisposition , il me dit qu'elle ne venoit que de la mélancolie à laquelle je paroisois me livrer. Et comment aurois-je pu ne pas m'attrister? J'étois trop assurée de l'excessive tendresse du Comte,

I. 6. pour

pour ne pas prévoir l'affreux désespoir , où le plongeoit la cruelle incertitude où il étoit sur mon triste sort. Helas ! me disois-je en moi-même , l'espérance de m'arracher au scélérat qui m'a enlevée , lui fera braver les plus grands perils. Incertain de la route que j'aurai prise , il parcourera toutes les mers , & que de dangers auxquels il sera exposé ? Sera-t-il assez heureux pour n'y pas succomber ? Peut-être , helas ! que je ne serai jamais rendue à sa tendresse? Quelle réflexion pour moi plus accablante ! Elle m'arrachoit quelquefois des larmes que je devorois en secret. Malgré les soins que Guibert prenoit de me procurer tous les petits divertissemens qui pouvoient me distraire de mon chagrin , il regnoit sur mon visage un air de tristesse , dont il attribuoit la cause à la douleur que j'avois d'avoir été arrachée à ma famille.

Car

Car il est bon de remarquer que dans le récit que je lui avois fait dé mes avantures, je n'avois pas crû devoir lui parler de mon amour pour le Comte. Ainsi il espéroit que mon cœur, qu'il croyoit libre de toute passion, pourroit parler un jour en sa faveur; mais il doit me faire auparavant connoître les sentimens du sien : ce ne fut qu'en tremblant qu'il osa m'en faire l'aveu.

J'ESPÈRE, Mademoiselle, me dit-il, après m'avoir exhorté à moins me livrer à ma douleur, que deux mois ne se passeront pas sans que j'aye eu l'avantage de vous rendre à votre Famille. Ah, Monsieur, m'écriai-je, quelle espérance plus consolante que celle que vous me donnez! Mais, comment pourrai-je me revancher de toutes les obligations que j'ai à votre générosité? Eh! de grâce, Mademoiselle, me répondit-il, ne me jetez pas

dans la confusion par des remercimens que je ne merite point. Ai-je rien fait pour vous que ce que tout autre en ma place auroit fait aussi bien que moi? Mais ne m'exposerai-je point à me voir accablé de votre haine, si j'ose vous apprendre qu'un motif bien plus puissant encor que n'est celui de la générosité & de l'honneur me lie à vos intérêts? Mes regards, mes soupirs vous l'ont dit mille fois, & ma bouche craint d'en faire l'avoue: mais la force de vos charmes ne peut-elle servir d'excuse à ma témérité? Serois-je coupable pour aimer ce que la nature a formé de plus aimable? C'est-là, Monsieur, lui répartis je, pousser la flatterie un peu loin; mais croyez que je me connois trop pour ne pas voir que ce sont là des louanges dont je suis redévable à votre seule politesse. Et, pour ce qui regarde les déclarations que vous venez

venez de me faire, loin de m'en fâcher , je ne vous cacherai pas que j'y suis sensible. Le procédé généreux dont vous avez usé à mon égard , vous a gagné toute mon estime , & vous donne droit de prétendre à la reconnoissance la plus vive de ma part. Peût-être serai-je assés heureuse pour ne pas demeurer ingrate ; mais, Monsieur, vous voulez sans doute que je sois sincère avec vous, & quel reproche n'aurois-je pas à me faire si je cherchois à vous tromper ? Ainsi je ne dois pas vous cacher que mon cœur oppose à votre amour des obstacles insurmontables. Je vous en fais l'aveu d'autant plus librement, que , connoissant votre genereuse manière de penser, je suis assûrée que vous ne pourrez refuser des louanges à mes sentimens,

JE lui fis là-dessus une confidence entiere des sermens de fidélité

lité, qui engageoient ma foi au Comte ; je ne dissimulai point l'excès de l'amour dont j'étois enflammée ; &, pour le justifier, je fis de mon Amant un portrait tel qu'il étoit gravé dans mon cœur. Peut-être ma modestie souffrit-elle bien un peu des aveux qui venoient de m'échaper ; mais ils étoient nécessaires pour ôter à Guibert toute espérance de me flétrir. Décidez à présent, Monsieur, lui dis-je, vous paroîtrois-je digne de votre estime, si j'oubliois en votre faveur ce que je dois à la fidélité que j'ai jurée à un Amant digne de toute ma tendresse ? Ah ! Mademoiselle, me répondit Guibert en soupirant ; n'achevez pas de me désespérer. Je ne le vois que trop que ce seroit vainement que je voudrois partager un cœur que vous avez donné tout entier ; mais le mien puis-je vous le reprendre ? Souffrez qu'il ne soit qu'à vous seule.

Je

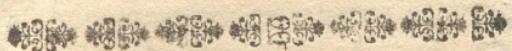
Je ne vous demande pas que vous flatiez mes vœux de quelqu'espoir, laissez moi seulement la consolation de pouvoir vous dire chaque jour que mon amour durera autant que ma vie. Et, pour que vous ne doutiez pas de la pureté de mes intentions, je veux, au préjudice même de mon amour, vous prouver ma générosité. Aurez-vous lieu de vous plaindre de moi, si je m'engage à abréger, autant que je le pourrai, les momens qui vous éloignent de mon Rival? Mais ne me refusez pas une grâce qui fait l'objet de tous mes désirs. Promettez moi que si ce Rival heureux devenoit volage, s'il se montrait indigne de votre tendresse, ou si quelque Accident imprévu vous l'enlevoit: promettez moi que vous ne dédaignerez pas les hommages que je vous rendrai. Mais pensez-vous, Monsieur, lui répondis-je, que si quelques-uns des cas dont

dont venés de parler arrivoit , mon cœur pût jamais se r'ouvrir à l'amour & à la joye ? La vie même ne deviendroit-elle pas pour moi un insuportable fardeau ? C'en est assez , Mademoiselle , me répondit Guibert en poussant un triste soupir , ne m'en dites pas davantage . Vous travailleriez inutilement à me guérir d'une passion qui m'est plus chére que ma vie . Vous venez de m'apprendre que je suis condamné à aimer sans espoir daucun retour , croyez que mon amour n'en fera pas pour cela , ni moins tendre , ni moins ardent .

Et il est vrai que chaque moment fut marqué par quelque nouvelle preuve qu'il me donna de sa vive & respectueuse ardeur . Madame de Breminès , qui étoit devenue la confidente de ses secrets , lui avoit promis d'appuyer ses intérêts auprès de moi ; mais elle s'aperçut bientôt qu'elle ne pouvoit

voit se promettre un grand succès de ses soins. Je ne puis lui faire le récit de mes avantures sans lui faire connoître tout l'amour dont mon cœur étoit épris pour le cher Comte. J'en fis un portrait si charmant, qu'elle ne put s'empêcher d'avouer que je ne pouvois sans ingratitudo, & sans injustice, lui refuser toute ma tendresse. La confidence que je venois de lui faire me gagna sa confiance. Je m'enhardis à lui demander la cause du chagrin où elle paroisoit se livrer ? Elle ne me répondit d'abord que par quelques soupirs qui furent suivis de quelques larmes. Vous allez juger, Mademoiselle, me dit-elle, après avoir donné quelques momens à essuier ses pleurs, s'il fut jamais une vie, qui ait été marquée par des évenemens aussi tristes & aussi déplorables que la mienne. Et s'étant recueillie en elle-même, elle commença ainsi son récit.

HIS-



HISTOIRE
DE
LA REINE
DES
INGOINS.

MADRIT est le lieu de ma naissance. J'y retourne sans sca-
voir si j'aurai l'avantage d'y retrou-
ver ceux qui m'ont donné le jour.
Il y a plus de vingt ans que je me
suis eloignée d'eux, & quelle dou-
leur n'a pas dû leur causer la cruél-
le incertitude où ils ont été sur mon
triste sort ? Mais que seroient-ils
devenus, s'ils avoient appris que
j'ai été obligée de vivre durant
tout ce temps-là parmi un peuple
de sauvages ? Et n'a-t-il pas falu

un

un miracle particulier de la Providence pour me rendre à ma chere Patrie ? Mais , helas ! j'y retourne pour y verser de continuelles larmes. L'image d'un cher Epoux que j'adorois , & que j'ai eu le mortel chagrin de voir expirer dans les plus cruels tourmens , ne sera-t-elle pas sans cesse présente à mon esprit ? Et , ce qui augmente ma douleur , c'est que ce sont mes foibles charmes qui ont été la fatale occasion de la mort de cet Epoux malheureux. Vous allez juger , Mademoiselle , me dit cette Dame affligée , s'il fût jamais Epoux plus digne de ma tendresse.

J'ÉTOIS née dans une condition commune. Mon Pere devoit les grands biens , dont il jouissoit , à la fortune qui l'avoit favorisé dans son commerce. Je ne parlerai pas des soins que mes Parens prirent de mon éducation. J'étois l'unique gage de leur amour ; c'étoit par con-

conséquent sur moi seule qu'ils pouvoient ramasser toute leur tendresse. Quelque sensible que fût pour eux le plaisir qu'ils avoient de me tenir entre leurs bras, & de me prodiguer à chaqu'instant les plus vives caresses, j'eus à peine atteint ma sixième année, qu'ils se déterminerent à me mettre dans un Couvent, où étoient élevées un grand nombre de jeunes personnes de condition. Ils ne voulurent pas même se reposer sur le soin que les Religieuses prendroient de mon éducation, ils me donnerent une Gouvernante, qui à un grand fond de vertu & de sagesse joignoit un esprit usagé & une parfaite connoissance de tout ce qui s'appelle politesse & bienséance de la vie civile. Je ne scâi si elle avoit fait quelque expérience de la perfidie des hommes ; mais, dès que le temps fût venu où mon cœur pouvoit être susceptible de quelque attachment-

tachement , elle ne cessoit de me répéter que l'amour est pour une jeune personne l'écueil le plus dangereux. Mes Amies ne me tenoient pas tout-à-fait le même langage , & j'aimai mieux m'en rapporter à leur témoignage qu'à celui de ma Gouvernante. Ce n'est pas que je me sentisse aucun penchant à aimer. Le titre cependant d'héritière , joint à quelques charmes naissants , m'avoit déjà attiré un certain nombre d'Adorateurs ou passionnés , où intéressés ; mais aucun d'eux n'avoit pu trouver en cor la route de mon cœur. J'étois presque tentée moi-même de le croire insensible ; mais je vais éprouver qu'il n'étoit rien moins qu'indifférent.

UN jeune Cavalier , appellée Dom Juan de Breminès , vint faire une visite à une de mes Amies , qui étoit sa Parente. Je ne sçai quel portrait elle lui fit de moi ;
mais

mais il fit naître à Dom Juan l'envie de me voir. Il faloit imaginer quelque prétexte pour m'engager à recevoir sa visite, & rien ne fut plus facile. J'avois un goût particulier pour la musique, & point de plaisir pour moi plus sensible que celui d'entendre une belle voix. Dom Juan l'avoit très-agréable, mon Amie le scavoit; & elle n'employa pas d'autres raisons pour me déterminer à descendre avec elle au parloir. J'eus à peine jetté les yeux sur le Cavalier, qui étoit à la grille, que l'émotion dont je suis faisie m'oblige de les baisser. **M**on visage se couvre d'un rouge modeste, sans que je sache la cause du trouble qui m'agit; Mais telle est la puissance de l'amour, un seul coup d'œil suffit pour lui assurer le triomphe du cœur le plus insensible. Je pourrois, si je voulois excuser ma foiblesse, dire qu'il n'y eût peut-être jamais figure plus séduisante

duisant & plus capable de plaire que celle qui s'offroit à mes regards. Mais est-il une Amante qui ne se croye en droit de tenir le même langage ? Ainsi j'aime mieux reconnoître la force de ce *je ne scai quoi* qui triomphe de notre indifférence.

DOM JUAN me parut infiniment aimable. Mes yeux du moins me disoient qu'il l'étoit, & mon cœur s'en fia à leur témoignage. Il me restoit à scâvoir si les charmes de sa conversation répondroient à ceux de sa figure, & quel plaisir n'eus-je pas à l'entendre ? Avec quelle grace ne s'exprimoit-il pas ? Un tour fin & délicat accompagoit tout ce qu'il disoit. J'ômets mille petits complimentis gracieux qu'il me fit. Je ne m'occupois que du langage que me tenoient ses regards. Jamais mon amour propre fut-il plus agréablement flatté. Mais je n'ai pas oublié

Tome II.

K

qu'il

qu'il me revient un nouveau plaisir.

MON Amie m'a promis de me faire entendre un voix charmante; que celle de l'aimable Dom Juan alloit bien droit au cœur ! Ses gestes, ses regards me disoient que je devois me faire l'application des paroles touchantes qu'il chanta, & qui pouvoient lui tenir lieu de la plus tendre déclaration. Je n'eus garde cependant de lui faire connoître que je fûsse entrée dans sa pensée , mais ne lui étoit-il pas aisé de lire dans mes yeux ce qui se passoit dans mon cœur ? Mon Amie , qui en conjecturoit une partie, eut la malice de me laisser seule durant quelques momens avec son Parent. Sans que je rapporte les discours qu'il me tint, il suffit que l'on s'Imagine ceux que l'Amant le plus tendre & le plus passionné peut tenir. J'en fus touchée au point que je ne pûs déguiser

ser ma sensibilité. Mais quel pouvoit être le succès de cet amour naissant ? Je scavois que Dom Juan devoit son origine à un sang illustre, & peut-être croyoit-il que ma naissance n'étoit point inférieure à la sienne ; &, s'il connoissoit ma famille , m'avois-je pas lieu de craindre que cet Amour qu'il venoit de me temoigner , ne fût un simple amour d'amusement ? Pouvois-je même me répondre qu'il n'abusât pas de ma foiblesse , pour tendre des pieges à mon innocence ? Je crus donc que pour m'assurer de la pureté de ses intentions je devois ne lui point cacher mon état ; mais il en avoit déjà été instruit par mon Amie. Et, sur ce que je lui dis qu'il ne devoit pas espérer que ses Parents consentissent qu'il oublât ce qu'il devoit à l'éclat de sa naissance , il me répondit qu'il se croioit trop assuré de leur tendresse pour qu'ils lui refusassent

K 2 une

une grace d'où dépendoit le bonheur de ses jours. Il leur fit en effet de si pressantes instances, qu'au bout d'un délai de quelques mois ils se laisserent flétrir par ses prières,

Vous voyez Mademoiselle, me dit Madame de Breminès, comment je me hâte pour passer aux avantures les plus intéressantes de ma vie. Me voilà devenue l'épouse de l'amoureux Dom Juan. Trois années s'écoulerent durant lesquelles nous goutâmes toutes les douceurs de la plus tendre union ; mais notre bonheur étoit trop parfait pour durer long-temps. Mon Epoux avoit des Amis puissans à la cour, par leur crédit ils lui obtinrent le gouvernement d'une des plus importantes places de l'Amérique. Mes parens eurent beau lui représenter que ces sortes d'emplois ne doivent être acceptés que par ceux qui sont mal partagés du

du côté de la fortune , mais que nous n'étions pas dans ce cas là ; que les grands biens qu'ils avoient à me laisser , & dont ils s'engaggeoient même de disposer en sa faveur , s'il me survivoit , ne lui laissoient rien à désirer . Ils ne pûrent ébranler ses résolutions . Je fus obligée de m'arracher d'entre les bras de ma famille pour suivre un Epoux que j'adorois .

Nous profitâmes du premier vent favorable qui se leva pour nous embarquer . Durant plus d'un mois il continua à s'accorder avec nos desirs ; & , ce qui mettoit le comble à la joie de mon Epoux , c'est que , quoique je fûsse d'une santé très-délicate , je ne me sentois cependant nullement incommodée des fatigues de la navigation . Nous espérions que la fin en seroit aussi heureuse qu'en avoient été les commencementens ; mais n'est-ce pas souvent au port

K 3 que

que l'on vient échoüer ? Le vent qui nous avoit jusqu'alors favorisé, cessa tout à coup d'ensfler nos voiles. Durant trois jours nous ne pûmes avancer qu'à force de rames ; mais ce calme dont nous nous plaignions n'étoit pas le plus grand malheur dont nous étions menacés. L'air commence à s'obscurcir, & bientôt après il paroît tout en feu. Le tonnere gronde, les éclairs redoublés nous dérobent la lumiere du jour. Les affreux siflemenſ des vents mutinés, les épouvantables mugissemens de la mer courroucée nous annonçoient une prochaine Tempête. Saſſie de frayeur je m'étois jettée entre les bras de mon Epoux plus tremblant que moi pour les perils qui menaçoint mes jours. Ah ! c'en est fait, m'écriois-je toute eploree, il n'est plus pour nous d'espérance de salut, la mer va être notre tombeau. Cher Epoux, je ne

ne vous verrai plus , recevez mes Adieux. Eh ! pourquoi , tendre & aimable Eleonore , me repondoit-il en me tenant étroitement serrée entre ses bras , & m'accablant des plus touchantes caresses , pourquoi renoncer à toute espérance ? La violence même de cet orage , qui vous effraye , semble nous promettre que nous en verrons bientôt la fin . Mais il cherchoit vain à me rassurer ; les cris des Matelots , le trouble , la confusion qui regnoit dans la vaisseau , ne m'annonçoient que trop que nous touchions de près à notre dernier moment . Les vents se dechaînent avec tant de fureur que l'art du pilote lui devient inutile ; il abandonne le gouvernail , & est obligé de laisser errer notre vaisseau au gré des vents & des flots .

DURANT six jours & six nuits consécutives nous étîmes à chaque instant l'image de la mort présente

K 4 à nos

à nos yeux : mais ce qui ne nous permit plus de douter que notre perte ne fût inévitable, c'est que notre navire commençoit à faire eau de toute part. Le nouveau danger fit prendre à mon Epoux la résolution de se jettter dans une chaloupe où il me fit entrer avec lui ; mais sans la précaution qu'il avoit prise de me passer au tour du corps une large ceinture à laquelle il avoit attaché une longue corde , j'aurois eu le même sort que bien d'autres qui se précipitèrent avec tant de violence & en si grand nombre dans la chaloupe, où j'avois été entraînée, qu'elle coula à fonds. Je revins sur l'eau , & je me trouvai à côté de mon Epoux sur lequel je m'appuyait tandis qu'il fendoit les flots avec toute la force que pouvoit lui prêter son amour. Mais que pouvoient servir ses efforts , si le Ciel n'eût opéré un miracle en notre faveur?

LE

Le debris d'un vaisseau s'offre tout à coup à nos yeux. Le malheureux Dom Juan ranimant ses forces s'elance dessus avec vigueur, & par le secours de la corde qu'il s'étoit passé autour du corps il m'entraîne après lui. Je ne me crus pas pour cela hors de peril ; Je n'étois plus à la vérité exposé à boire de l'onde amere, j'avois la tête hors de l'eau, & je me soutenois le mieux que je pouvois sur ce mât flotant , dont nous nous étions faisis. Mais , outre que nous ne découvrions point de rivage , la fureur des vents dont nous étions les jouets n'étoit point rallentie. L'horreur de la nuit qui survint redoubla ma frayeur ; je fis à Dieu un sacrifice de ma vie , en lui adressant la priere la plus fermente. Il se laissa toucher par mes larmes. Le Ciel devient sérein , la mer commence à calmer ses flots irrités ; la lumiere du jour , qui

K 5 com

commençoit à éclairer , nous dé-
couvre un rocher peu escarpé dont
nous n'étions pas bien eloignés.
Il en coûta de nouveaux efforts à
mon Epoux pour y arriver ; mais
il m'eut à peine tiré hors de l'eau,
qu'épuisée de forces je me laissai
tomber entre ses bras sans con-
noissance & sans sentiment. Je ne
fçai par quel secours il me rapela
à la vie , mais pouvois-je la
conserver long-temps ? Ma fo-
iblette étoit si grande que ce ne fût
qu'avec une peine extrême que je
pûs gagner le sommet du rocher.
Je sentois mes entrailles déchirées
par le besoin que j'avois de man-
yer , & je ne vois devant mes yeux
que des terres immenses , où je ne
découvre aucune trace d'hommes
ni d'animaux.

Ah ! cher Epoux , m'écriai - je
en répandant un torrent de larmes,
soumettons nous aux Arrêts im-
pénétrables de la Providence. Elle
ne

ne nous a arrachés des abîmes de la mer que pour nous faire trouver ici une mort plus cruelle ; mais loin d'éclater en plaintes & en murmures , baisons respectueusement la main qui nous frappe.

Ah ! espérons, chere & aimable Eléonore, reprit mon Epoux, que le Ciel opérera quelque nouveau prodige en notre faveur ; mettons notre confiance dans ses soins miséricordieux. Nous ne pouvons , sans l'irriter contre nous, renoncer à la conservation de notre vie. Ainsi ranimez , chere Epouse , le peu de forces qui vous restent. Vous ne pouvez vous soutenir ? Eh bien ! vous allez être pour moi un fardeau leger , je vous porterai. Eh ! non , non , cher Epoux , lui répondis-je , c'est trop présumer de votre courage qui ne répondra pas à l'excès de votre amour ; & où seroit ma tendresse, si je consentoisois à hâter le moment

K 6 de

de votre mort? Mais j'eus beau me défendre , il me chargea sur ses épaules , & me porta durant plusieurs heures de chemin à travers des terres arides. Ce ne fut pas , comme l'on peut croire , sans être obligé de se reposer souvent pour reprendre de nouvelles forces. La vue de quelques arbres que nous aperçumes de loin lui fit oublier sa foibleesse. Il recommença à marcher avec ardeur; mais quel fut l'excès de sa joie , lorsqu'après avoir fait quelque cent pas, il vit que les arbres dont nous approchions étoient chargés de fruits , dont la grosseur surpassoit celle des plus gros melons. La faim qui me devoroit leur prêta un gout délicieux qu'peut-être ils n'avoient pas. J'en mangeai avec avidité , & je ne croyois pas pouvoir m'en rassasier.

La nourriture que je venois de prendre me procura un sommeil

fi

si profond qu'il dura plus de douze heures, sans avoir été interrompu un seul moment , & je crois que je ne fus réveillée que par un nouveau besoin que je sentois de manger. Quel sujet de contentement pour mon tendre Epoux, & par combien d'actions de graces ne s'exprima pas sa reconnoissance envers Dieu ? Nous nous croyons transplantés dans un nouveau paradis terrestre; &, ce qui augmentoit nôtre joye , c'est que nous ne doutions pas que nous ne fussions près de quelque habitation. Nous ne voulûmes pas cependant quitter si-tôt le lieu où nous étions. Quelques branches d'arbres nous servirent à nous composer une petite cabanne , où nous prîmes plusieurs jours de repos , & que nous n'abandonnâmes que lorsque nous eûmes entièrement recouvré nos forces. Nous eûmes la précaution , ea

K 7 quit-

quittant nôtre chere demeure de nous charger d'une petite provision de fruits ; mais elle nous fut inutile. A mesure que nous avancions , nous nous appercevions que les terres étoient plus fertiles, & nous nous étonnions qu'elles dûssent leur fertilité à la seule nature. Car nous avions beau promener bien loin nos regards, nulles cabannes, nulle maison , & même nulle trace d'hommes ne s'offroit à nos yeux ; mais en revanche nous voyions des oiseaux de mille espèces différentes , & qui étoient si peu sauvages, que loin de fuir nous étions obligés quelquefois de les écarter.

Nous marchâmes durant quinze jours sans sçavoir où nous portions nos pas incertains , & il n'y avoit que le besoin de manger ou celui de prendre quelques heures de repos qui nous obligeât de nous arrêter. Nous nous couchions alors

alors au pied d'un arbre , où un verd gazon nous servoit de lit , & sur lequel nous goûtions les douceurs d'un sommeil aussi tranquille que si nous eussions été couchés le plus mollement. Les fruits, que nous trouvions par tout en abondance , & qui faisoient toute notre nourriture , n'avoient rien perdu de leur goût ; & c'étoit toujours avec un nouveau plaisir que nous nous en rassasitions. Nôtre sort, comme nous voyez, pouvoit être plus miserable ; mais la société fait une partie de la vie de l'homme , ainsi nous soupirions avec ardeur après l'heureux moment qui nous tireroit de la solitude où nous étions.

Mais que l'homme est aveugle dans ses desirs ! incertain des évemens qui l'attendent , il court souvent avec précipitation à sa perte. La découverte de quelqu'habitation faisoit l'objet de tous nos vœux ,

vœux , ils sont enfin exaucés. Nous appercevons de loin une vaste forêt d'où nous voions sortir une épaisse fumée. A cette vue notre joie , nos esperances se réveillent , & elles nous font doubler le pas. A mesure que nous avancions , des sons confus se faisoient entendre de plus près à nos oreilles ; mais ne pouvions-nous pas appréhender de tomber entre les mains de quelques sauvages ? Cette crainte dont mon Epoux fut peut-être saisi comme moi , quoiqu'il ne m'en fît rien paroître lui inspira un dessein qu'il eut bien de la peine à me faire approuver. Il voulut que , tandis qu'il iroit à la découverte , je me tinsse cachée derrière un arbre ? Eh ? pourquoi , cher Epoux , lui répondis-je , me condamnez-vous à éviter des perils où vous voulez vous-même vous exposer ? En est il un plus grand pour moi que celui d'être éloignée de

de vous? Que de sujets de frayeur ne vais-je pas me forger, si je vous perds un seul moment de vue? Ah! souffrez que je vous accompagne; &, si vous êtes menacé de quelque malheur, laissez moi la consolation de le partager avec vous.

Mais mes prières furent inutiles, je ne puis résister à celles que me fit mon Epoux. Il me laisse en me promettant de me rejoindre dans peu de momens. Eus-je avertie par un pressentiment secret du danger, où il alloit se livrer? Il ne m'eut pas plûtôt quitté que je commençai à trembler de tout mon corps. Ma crainte n'étoit que trop bien fondée, il n'y avoit pas encor une démie-heure qu'il s'étoit dérobé à mes yeux que je le vis sortir de la forêt accompagné d'une troupe de sauvages qui pousoient des cris affreux. Pouvois-je douter que nous ne fussions l'un & l'aut-

l'autre destinés à être immolés à leur barbare fureur. Cette effrayante pensée ne m'empêcha pas de voler à leur rencontre. Moins tremblante pour ma vie que pour celle de mon Epoux, je me jettai à leurs genoux. Par les signes touchans, que je leurs fis, je tâchai de leur faire comprendre que ce n'étoit point pour mes jours que je craignois, mais que je leurs ferrois volontiers un sacrifice de ma vie, s'ils vouloient épargner celle du malheureux qui s'étoit livré entre leurs mains. Tandis que je tâchois de les flétrir, l'infortuné Dom Juan s'étoit mis dans la même posture que moi. Il mettoit une main sur son cœur, & de l'autre il me montroit pour faire entendre à ces sauvages l'amour, qui nous unissoit.

Mais la réponse que nous en obtîmes fut qu'ils firent rétentir l'air de leurs cris, en jettant sur nous

nous des regards qui marquoient que notre figure étoit pour eux un sujet d'étonnement. Mais leur habillement , qui consistoit en quelques peaux qui les couvroit à moitié , leurs têtes ornées de plumes , arrangées en forme de Couronne , leur visage peint de différentes couleurs , des anneaux qui pendroient à leurs oreilles , & qui descendoient jusques sur leurs épaules , n'y avoit-il pas là de quoi rendre notre étonnement plus grand que le leur ? Mais nous n'étions guère en état de nous amuser du spectacle bizarre qui s'offroit à nos yeux . Nous attendions , tremblans quelle seroit la décision de notre sort . J'examinois d'un oeil craintif les gestes & les mouvemens des sauvages , dont nous étions environnés . Je considerois attentivement leur physionomie . Je ne scçai si je me trompois ; mais je n'y voyois rien de barbare & de farouche ; je

je crus même qu'elle annonçoit un cœur qui n'étoit pas fermé aux sentimens de la pitié.

Mes conjectures se trouverent veritables. Les sauvages ayant formé un cercle, au milieu duquel nous fûmes renfermés mon Epoux & moi , tinrent apparemment conseil sur le parti qu'ils prendroient à notre égard. Un d'entr'eux , & qui paroifsoit être le Chef de la troupe , ayant prononcée avec une volubilité de langue étonnante bien des paroles auxquelles nous ne comprîmes rien , & ayant élevé les yeux au Ciel , s'approcha de mon Epoux , à qui il présenta son genou à baiser. Tous les autres sauvages , à l'exemple de leur Chef , vinrent chacun à leur tour faire la même cérémonie. Quelque dégoutante qu'elle fut, je ne laissai pas que de m'y prêter de bonne grâce. De nouveaux cris & des battemens de mains, qui durerent plus d'un

d'un quart d'heure , terminerent cette ennuyeuse cérémonie , après laquelle l'on nous fit signe de nous relever. Nous comprîmes qu'il falloit nous déterminer à suivre ces sauvages. Mon Epoux , qui craignoit que je n'eusse pas la force de marcher, voulut me porter sur ses épaules. Mais ce fut une peine que ceux , à qui nous étions obligés d'obéir , lui épargnerent ; quatre d'entre eux détachèrent quelques branches d'arbres dont ils compoferent à la hâte un Brancard sur lequel ils me placerent. Cette attention , qui ne pouvoit être l'effet que d'une pitié compatissante , me fit augurer que nous n'avions point de mauvais traitemens à apprehender. Je ne me trompois pas ; & qu'il seroit à souhaiter que les peuples le plus civilisés de l'Europe exerçassent l'hospitalité avec autant de cordialité , que des peuples élevés dans les forêts , & qui ne

ne suivent d'autre loi que celle de la simple nature.

DEUX heures nous avoient suffi pour nous rendre à l'habitation. Quelques-uns de nos Conducteurs avoient pris les devants pour avertir apparemment leurs compatriotes de notre arrivée. Nous les vîmes accourir en foule à notre rencontre. Il fallut nous arrêter pour laisler à leurs yeux le plaisir de se contenter. Mais il nous resloit bien de genoux à baïser. Hommes, femmes, & enfans, nul ne nous fit grace de cette politesse, qui , comme je l'ai appris depuis, étoit la marque que l'on nous admettoit dans le Corps de la Nation. Notre reception fut suivie d'une espèce de bal que l'on nous donna à l'entrée de la cabanne où nous avions été conduits. Plus de six cens sauvages, hommes & femmes, se rassemblerent & danserent durant deux heures en notre présence

sence , en poussant des cris affreux ,
& en faisant des grimaces & des
contorsions toutes plus extra-
gantes les unes que les autres .
Nous y applaudissions cependant
par un visage riant & par des bat-
temens de mains , qui sembloient
encourager les danseurs . L'exerci-
ce qu'ils venoient de faire avoit
éguisé leur appétit , & le notre de
son côté commençoit à se faire
sentir . On nous fournit abondam-
ment de quoi le contenter , si no-
tre goût avoit été fait aux mets
que l'on nous servit . Six jeunes
filles , accompagnées d'autant de
jeunes garçons , nous apporterent
différents plats , faits d'écorce d'ar-
bres , qui étoient remplis de vian-
des à motié cruës , & si dégoutan-
tes que leur vûe seule faisoit soule-
ver le cœur . Nous nous accommo-
dâmes mieux de la liqueur que l'on
nous présenta . Elle avoit la cou-
leur du lait ; mais je la trouvai si
forte ,

forte , que je n'aurois pas crû ma raison en sûreté , si j'avois éssayé d'en boire plusieurs razades . Je croyois que , malgré les murmures de mon estomac , je serois condamnée , ou à assouvir ma faim sur les viandes qui nous avoient été servies , ou a n'en n'avoir point d'autres ; mais je fus agréablement surprise à la vûe d'une grande quantité de fruits differens , dont je mangeai avidement , quoi qu'on les eût entassés sur ces mêmes mets auxquels nous n'avions pas touchés .

M A I S voilà notre repas fini , durant lequel je m'étois apperçue que l'on avoit apporté dans notre cabanne un bon nombre de peaux , qui devoient apparemment nous servir de lit . La nuit étoit avancée , je m'attendrois que l'on nous laisseroit goûter les douceurs du repos ; mais il nous revenoit de nouvelles danses qui devoient être

la

la clôture de la fête que l'on venoit de nous donner. On me laisse enfin seul avec mon Epoux qui n'étoit pas moins surpris que moi de tout ce qui nous étoit arrivé. Chere Eleonore , me dit-il , vous voyez que le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui mettent leur confiance dans les soins de sa paternelle bonté. Avions-nous lieu de nous attendre au bon traitement que nous venons de recevoir ? Ceux à qui nous en sommes redétables vous paroissent-ils mériter le nom de sauvages ? Ils ne suivent cependant de mouvemens que ceux de la nature. C'est-elle qui leur apprend à s'intéresser en faveur des misérables , quel secours ne pouvons-nous pas nous promettre de leur pitié ? Peut-être leur habitation n'est-elle pas éloignée de quelques-unes de nos colonies , si par quelques signes nous pouvons leur faire entendre les

Tome I.

L.

servi-

services que nous espérons de leur générosité, je suis assûré qu'ils ne nous refuseroient pas les guides que nous leur demanderions. Je ne me repaïssois pas de pareilles espérances. Ce voisinage dont mon Epoux me parloit me paroissoit un peu imaginaire ; car le païs où nous étions ne pouvoit être plus fertile , sa situation étoit charmante , l'air y étoit temperé. Quelle apparence y avoit-il qu'il eût échapé aux découvertes des Européens, s'ils eussent été nos voisins ? Quoiqu'il en soit, c'étoit pour nous dans notre malheur une consolation bien douce d'avoir été recueillié par une nation remplie de sentimens d'humanité. Nous nous proposâmes , mon Epoux & moi , de ne rien oublier pour mériter leur affection. Nous étions l'un & l'autre dans un âge à pouvoir apprendre leur langue aisément ; elle n'étoit heureusement

com-

composée que d'un bien petit nombre de mots qui avoient une signification différente selon le ton différent dont ils étoient prononcés, ou selon les gestes dont on les accompagnoit; & ces gestes expressifs étoient si naturels qu'ils auroient pû être compris de toutes les nations. Ainsi moins de six mois nous suffirent pour devenir habiles dans la langue que nous voulions apprendre.

Mais combien d'aventures qui nous arriverent dans cet intervalle de temps! Le lendemain de notre arrivée, le jour ne faisoit que commencer à éclore que nous vîmes entrer dans notre cabanne six sauvages portant derrière leurs dos un carquois remplie de flèches, & tenant d'une main un arc. Ils avoient, outre cela, à leur ceinture un large sabre (si toutefois l'on peut donner ce nom à un morceau de bois très affilé, & qui avoit

L 2 été

été durci au feu.) S'étant approchés de mon Epoux, ils lui firent signe de se lever. Il ne faut pas demander s'il leur obéit promptement. Il falut aussi qu'il consentît à se laisser armer à la façon d'un sauvage qui va à la chasse. Il se prêta de bonne grace à tout ce que l'on exigea de sa complaisance. Mais pouvois-je , fans que mon amour en murmurât, prévoir que j'allois être pour quelque tems séparée de ce cher Epoux ? Je voulus le suivre , mais les Ingoins (c'est ainsi que s'appelloient ces sauvages) me firent signe de demeurer; cela ne m'empêcha pas de me jeter au col de mon Epoux , & de baigner son visage de mes larmes. Tout ce qu'il me dit pour me consoler ne pût calmer ma douleur ; mais j'avois moins sujet de m'affliger que je ne pensois.

IL n'y avoit pas encor une heure qu'il étoit parti accompagné de

de plus de deux cens Ingoins tous armés de la même façon , que quelques femmes de l'habitation vinrent me voir. Leur visite ne pouvoit que me plaire infiniment ; car , outre une petite provision de fruits qu'elles me présenterent , elles m'apporterent encor un grand nombre d'ustenciles de cuisine , tous faits ou de terre ou d'écorces d'arbres. Je ne manquai pas de leur faire tous les signes qui pouvoient leur exprimer ma reconnaissance. Mais il faloit que je fusse instruite du genre de vie que j'avois à mener. Je ne sçavois pas , que , tandis que les Ingoins étoient à la chasse , leurs femmes devoient travailler à la terre , & recueillir les fruits qui y croissoient ; & , après cet exercice , apprêter à manger à leurs Epoux , & le leur porter elles-mêmes , dans les endroits qui avoient été choisis pour la chasse. Et voilà ce que je vais

L 3 appren-

apprendre. Celles qui étoien venuës
me voir, & qui étoient mes voi-
fines, me montrerent leur Cabanne,
en me faisant signe de les accom-
pagner. Je les suivis, & ne les
quittai point de toute la journée;
J'admirai avec quelle ardeur elles
se livroient au travail, & com-
ment elles y étoient endurcies.
Je les vis remuer la terre avec une
force dont je fus surprise.

CETTE occupation fut suivie
d'une autre moins fatiguante. El-
les trouverent en rentrant dans
leurs Cabannes de grandes chaudi-
res pleines d'eau bouillante dans les-
quelles elles jettèrent péle mêle une
prodigieuse quantité de viandes &
de poissos à motié pourris. Je me
mis en devoir de préparer à mon
Epoux un repas un peu différent.
J'aperçus une pièce de gibier que
mes voisines n'avoient apparem-
ment rebuté, que parce qu'elle n'a-
voit pas le degré de puanteur né-
cessaire

cessaire pour qu'elle fût de leur goût ; au moyen de quelques signes, qu'elles comprirent, j'obtins qu'il me fut permis de l'accorder à ma façon. L'apréti fut facile. Aussi faisois-je mon apprentissage de cuisiniere. J'étendis cette pièce de gibier sur des charbons ardens, où je la laissai rôtir tout à son aise. Il y auroit fallu quelqu'affaisonnement ; mais la faim pouvoit y suppléer. Quoiqu'il en soit, voilà mon mét aprété, & je meurs d'impatience de le porter à mon cher Epoux. Pareille ardeur pressoit mes voisines. Nous partons accompagnées d'un grand nombre d'autres femmes de l'habitation.

Quoique je ne fusse point
faite à la fatigue de marcher, je
fus cependant obligé d'oublier ma
foibleesse pour les suivre, ce ne fut
qu'au bout de trois heures de che-
min que nous nous rendîmes à

L 4 l'en-

l'endroit de la chasse. Mais, ô Dieux ! quel spectacle plus effrayant que celui qui s'offre à mes regards en arrivant. Je vois mon Epoux qui a à défendre sa vie contre un animal furieux, qui avoit déjà donné la mort à plusieurs Ingoins, & qui avoit dangereusement blessé leur Chef. L'intrepride Dom Juan, après avoir épuisé inutilement contre lui tous ses traits, s'étoit servi de son sabre pour l'attaquer ; mais cette arme avoit dans un instant été mise en pièce par cet animal qui écumoit de rage, de façon que mon Epoux fut obligé de lutter contre lui. Ma vûe parût lui prêter de nouvelles forces. Dans le tems même que la bête féroce, contre laquelle il le défendoit, le mordoit cruellement, il la faisit par le col, la preffe vivement, & la terassè après lui avoir fait lacher prise.

QUELQUE vive que fut la frayeur dont j'étois faisie, elle ne m'ôta

ta pas cependant la présence d'es-
prit. Il faloit des armes au cou-
rageux Dom Juan, pour qu'il rem-
portât une entière victoire. Les
timides Ingoins n'osoient s'appro-
cher. J'arrache à l'un d'entre eux
le sabre qu'il tenoit en main, &
sans craindre le peril, où je m'ex-
posois, je m'avance vers mon E-
poux à qui je le présente, il l'en-
fonce plusieurs fois dans la gorge
de son adversaire à qui il fait vo-
mir des ruisseaux de sang. Il se dé-
batit encor durant quelque tems;
mais il n'opposoit plus que les foi-
bles efforts d'une fureur expirante.
Mon Epoux ne s'arracha de dessus
son Corps que lors qu'il lui eût fait
perdre la vie.

J'ESSAYEROIS inutilement d'ex-
primer les applaudissemens que lui
valut une si glorieuse victoire, dont
il ne pouvoit être redévable qu'à
un prodige d'intépidité & de cou-
rage, dont on a peu d'exemples.

L 5

J'ai

J'ai dit que les Ingoins accomp-
gnoient leurs paroles des gestes si
naturels qu'il étoit facile d'en de-
viner le sens. Ceux qu'ils firent à
l'occasion de la défaite de la bête
cruelle , contre laquelle Dom Juan
venoit de combattre , marquoient
un étonnement d'admiration qui
sembloit les dérober hors d'eux
mêmes. Ils se rassemblerent en
foule autour de lui. Quelques-
uns se jettoient à ses genoux , pour
marquer qu'ils le reconnoissoient
pour leur liberateur; d'autres pou-
soient des cris de joye , & battoient
des mains en signe d'applaudisse-
mens. Mais j'avois eu quelque pe-
tite part à la victoire, n'étoit-il pas
juste que j'en eusse aussi au triom-
phe ? Hommes & Femmes , tous
voulurent me baisser les mains , la
cerémonie fut longue , il fallut
cependant l'essuyer toute entiere.
Elle fut suivie du repas que les In-
goins prirent en commun ; ils n'e-
rent

rent garde d'oublier de nous faire part de leurs méts, & de notre côté nous n'eumes garde d'y toucher. J'en avois apprêté un qui peut-être n'auroit pas été de leur goût ; mais qui le fut du nôtre.

Nous fûmes après le repas ramenés en triomphe à l'habitation. Les Ingoins reconnoissans déposerent à nos pieds tout le fruit de leur chasse. Je me contentai de quelques pièces de gibier qui furent portées dans notre cabanne. J'ômets les rejoüissances qui furent faites durant toute la nuit. Les danses recommencèrent leur train, & durerent jusqu'au jour. Je ne scâi si c'étoit la coutûme des Ingoins de s'ennivrer dans leurs jours de fêtes ; mais ils bûrent si copieusement qu'aucun d'eux ne remporta à sa maison sa raison toute entiere. Plusieurs mêmes eurent bien de la peine à s'y trainer. Mais ce qui me surprit, c'est que

L 6 les

les femmes n'avoient guères été plus sobres que leurs maris. Combien d'autres défauts auxquels elles étoient sujettes ? Pensois-je que la Providence m'eût destinée à leur en inspirer de l'horreur, & à employer une grande partie de ma vie à travailler à la réformation de leurs mœurs.

Je passè sous silence bien des évenemens peu intéressans , qui se passierent durant six mois. Nous commençames au bout de ce temps-là à parler avec quelque facilité la Langue des Ingoins. De nouvelles preuves que Dom-Juan eut occasion de leur donner de sa valeur & de son courage, lui valurent de leur part mille marques d'admiration & d'estime. La douceur , outre cela , la complaisance de nos manieres nous avoit gagnée l'affection de toute la nation. Pour nous insinuer toujours plus dans leurs bonnes graces nous ne dé-

dédaignâmes par de nous assujettir à leur genre de vie , à l'exception cependant que je fus affranchie du travail pénible que les Ingoins exigeoient de leurs femmes. L'exercice de la chasse m'accommodoit mieux que de remuér la terre , j'y accompagnois mon Epoux , & je profitai si bien de ses leçons , que j'eus bientôt autant d'adresse que lui à tirer une flèche , & à manier un sabre. Mais je me hâte de passer au récit de quelques avantures plus singulières.

Nous revenions de la chasse , mon Epoux & moi , avec un douzaine d'Ingoins qui nous avoient accompagnés. Une parfaite tranquilité regnoit dans l'habitation lorsque nous en étions partis , & nous la trouvons , en y retournant , plongée dans la plus affreuse consternation. Ce n'étoit que cris , qu' hurlement & que confusions ; tout étoit dans le trouble & dans le désordre. On courroit aux armes

L 7 de

de toute part. Nous demandons la cause de ce tumulte , & nous apprenons que l'on avoit vu paroître sur une montagne voisine une troupe formidable de Gourgoüis , implacables ennemis des Ingoins.

L'INTREPIDE Dom-Juan , loin de paroître effrayé de cette nouvelle , repréSENTA au Chef de la Nation , que les Ingoins devoient être charmés de l'occasion qui se présentoit de signaler leur bravoure & leur courage ; que loin d'éviter le combat , il falloit aller au devant des ennemis ; mais qu'avant que d'en venir aux mains avec eux , l'on devoit faire choix d'un poste avantageux , & opposeraux premiers traits des ennemis les plus courageux de la Nation. Je confens , ajoûta mon Epoux , de me mettre à leur tête ; & , s'ils marchent sur mes traces , j'ose répondre de la victoire. La haute idée , que l'on avoit de son courage , fit que

que l'on n'hésita pas de lui confier le soin de la bataille. Il fait assembler à la hâte tous ceux qui étoient en état de porter les armes. Il les range lui-même dans l'ordre qu'ils devoient marcher; après en avoir choisi parmi eux un centaine dont la contenance annonçoit le plus de résolution. Ces premiers arrangemens étant faits, il se met à la tête de ses troupes, encouragées par les promesses qu'il leur fai-
soit d'une victoire complète; mais ces promesses ne pouvoient-elles pas être trompeuses, & quel sujet d'allarmes pour mon tendre amour? De quelles careffes n'accablai-je pas ce cher Epoux avant qu'il s'arra-
chât d'entre mes bras, & que de vives instances ne lui fis-je pas, pour obtenir qu'il me fût permis de partager les périls où il alloit s'exposer? Mais sa tendresse souf-
froit-elle qu'il se rendît à mes prie-
res? Il fallut me contenter d'en
fai-

faire au Ciel , & avec quelle fer-
veur ne le conjurai-je pas de veiller
sur les jours de cet Epoux que
j'adorois. Je le vis partir après
avoir arrosé son visage de mes lar-
mes.

IL n'eut pas à faire bien du
chemin pour découvrir les ennemis
qu'il alloit combattre. Ils n'étoient
plus qu'à une petite lieue de notre
habitation lorsqu'il les aperçut ;
Il posta une partie de ses troupes
à l'entrée de quelques défilés par
où les Gourgoüis dévoient néces-
sairement passer , & il ordonna à
l'autre partie d'aller se saisir d'une
gorge de montagne qui étoit l'u-
nique passage qui restât aux enne-
mis après leur défaite. Ces pru-
dentes dispositions eurent tout le
succès qu'il s'en promettoit. S'é-
tant mis à la Tête des plus bra-
ves des Ingoins , il ne laissa pas
aux Gourgoüis la liberté de pou-
voir s'étendre. A peine eurent-ils
pa-

paru à l'entrée des défilés , qu'il fit pleuvoir sur eux une grêle de ches & de traits ; & , sans leur donner le temps d'user de réprésailles , il fond sur eux avec tant d'impuisoté qu'il les oblige de reculer . Les Ennemis , qui se trouvent referrés dans un terrain étroit , sont forcés de se replier les uns sur les autres . Les Ingoins profitent de cet avantage pour les presser vivement , & les mettent dans la nécessité de ne plus combattre qu'en reculant .

Les malheureux Gourgoüis comptoient sur une ressource que la sage prévoyance du courageux Dom-Juan leur avoit ôtée . Ils ne s'imaginoient pas querien pût s'opposer à leur fuite , & ils trouvent de nouveaux ennemis qui ne se contentent pas de leur boucher l'unique passage qui étoit demeuré libre , mais qui les attaquent avec tant de vigueur qu'ils les obligent de

de rebrousser sur leurs pas ; c'est-à-dire qu'ils se trouverent resserrés entre deux corps d'ennemis qui en firent un massacre horrible. Ceux qui ne perirent pas sur le champ de bataille, furent faits prisonniers & emmenés à l'habitation.

CETTE victoire fut d'autant plus glorieuse à mon Epoux qu'elle ne coûta la vie qu'à trente Inginois ; & le nombre des morts du côté des ennemis montoit à plus de quatre cens. Mais, ce qui diminua un peu la joie que causa leur défaite, c'est que le Chef de la Nation, qui avoit toujours voulu combattre à côté de Dom-Juan, fut trouvé après le combat percé de plusieurs traits. Je donnai bien des larmes à la mort de cet illustre vieillard, de qui nous avions reçus durant six mois mille marques d'une singulière bonté. Pouvois-je m'imaginer, que mon Epoux fût destiné à le remplacer ? Les nouvel-

velles preuves qu'il venoit de donner de sa prudence & de son courage, fixerent le choix des Ingoins, Ils ne doutoient pas que les Gourgoës ne düssent venir bientôt les attaquer. Ils se hâterent donc de s'assembler pour choisir un Chef. Tous les suffrages se réunirent en faveur de mon Epoux. Les principaux de la Nation , au nombre de cent , vinrent lui en apporter la nouvelle. Il opposa bien des résistances , mais elles furent inutiles. Les Ingoins ne le quitterent que lorsqu'il leur eut fait espérer qu'il se rendroit à leurs prières. Il leur dit qu'il faloit que toute la Nation s'assemblât le lendemain dans une prairie peu éloignée de l'habitation ; & que là il leur expliqueroit à quelles conditions il consentoit d'accepter la dignité qu'on lui offroit. Ses ordres furent exécutés. Tous les Ingoins se trouverent réunis à l'heure qui leur

leur avoit été marquée dans l'endroit destiné à l'élection d'un nouveau Chef. Mon Epoux y fut conduit en triomphe par les mêmes députés qui lui avoient été envoyés le jour précédent. Des cris de joie se firent entendre dans toute l'Assemblée dès qu'il y parût, & il eut bien de la peine à les faire cesser. Un profond silence ayant enfin succédé aux clamours dont l'air retentissoit, il se plaça sur une éminence, & toute la Nation s'étant réunie autour de lui, il leur parla en ces termes,

GENEREUX Ingoins , leur dit-il , on ne peut être plus sensible que je le suis aux marques que vous me donnez de votre estime. Les foibles services, que je vous ai rendus, ne méritoient point la dignité à laquelle vous voulez m'élever. J'en connois tout l'éclat , mais je ne me cache pas aussi les devoirs onereux qu'elle m'impose. Si je con-

confens à être votre Chef, il faut que j'oublie mes intérêts , pour ne m'occuper que des vôtres ; que je vous sacrifie mon repos , pour assurer votre bonheur & votre tranquilité ; que je sois prêt à chaque instant d'exposer ma vie pour la conservation de la vôtre. Si je ne suis pas dans ces dispositions je suis indigne du poste glorieux que vous m'offrez. Mais le Dieu que j'adore est témoin de l'ardeur avec laquelle je veux m'appliquer à faire regner parmi vous la paix , la prospérité , & l'abondance. Je ne suis plus à moi-même , je suis tout à vous ; je vous dois mes soins , & vous me verrez les employer constamment pour vous rendre heureux. Mais je ne dois point vous cacher à quelle condition j'accepte le rang que vous me destinez. Je ne me servirai de l'autorité que vous me remettrez que pour le maintien du bon ordre & de la

la discipline , pour l'accroissement de votre félicité. Mais il faut que cette autorité ne soit point limitée. Je dois avoir le pouvoir de récompenser la vertu & de punir le vice. S'il y a parmi vous des abus , il doit m'être permis de les réformer. C'est à vous à examiner si vous êtes disposés à m'obéir,

TOUTE l'Assemblée répondit à cette harangue par des acclamations. Mon Epoux , pour s'affûrer de la fidélité de ses nouveaux sujets, voulut qu'ils prissent le Ciel qu'ils adoroient à témoin de la soumission qu'ils lui juroient. Cette cérémonie étant faite , il nomma douze Ingoins qu'il chargea de veiller à l'exécution des ordres qu'il donneroit.

LE premier Acte qu'il fit de son autorité fut de décider du sort des prisonniers qui avoient été faits dans la dernière bataille ; il voulut

lut qu'on leur rendit la liberté. Ces pauvres miserables qui s'attendoient à perdre la vie dans des tourmens affreux, jurerent de ne jamais prendre les armes contre les Inginois; mais leurs sermens n'empêcherent pas Dom-Juan de prendre toutes les mesures nécessaires pour mettre la Nation en état de n'avoir aucune surprise à craindre de la part de ses ennemis. Il ordonna que l'on creusât autour de l'habitation de larges fossés qu'il fit environner de pieux étroitement ferrés ensemble, & qui formaient une pallissade très-forte. Il ne s'en tint pas là, il fit faire un dénombrement exact de tous ceux qui pouvoient porter les armes. Il en composa vingt Compagnies, & choisit un pareil nombre d'Officiers pour les commander. Il fut nécessaire qu'il les instruisit de tout ce qui concerne l'art de la Guerre. Leur ardeur à

à profiter des leçons qu'il leur donnoit fut suivie d'un si heureux succès que les Ingoins se trouverent au bout de quelques mois métamorphosés en Soldats aguerris.

MAIS il est temps que je parle de mes occupations qui n'étoient pas moins importantes que celles de mon Epoux. J'avois attaché à mon service six jeunes Ingoines qui étoient comme mes Demoiselles d'honneur. L'étude particulière , que je me fis de leur instruction, me réussit au delà même de mes espérances. Je m'attachai d'abord à leur inspirer de l'horreur de plusieurs défauts auxquels elles étoient sujettes. Celui qui me revoltoit le plus étoit leur penchant pour l'intempérance. Il ne leur arrivoit que trop souvent de noier sans scrupule leur raison dans une liqueur forte, dont elles faisoient leurs délices. Celle qui étoit tombée dans une pareille faute étoit condamnée

LA VERTU, Livre II. 265
née à n'oser paroître durant huit
jours devant moi.

Ce châtiment humiliant pro-
duisit l'effet que j'en attendois.
Mes Demoiselles d'honneur de-
vinrent sobres ; mais j'avois à leur
apprendre à être modestes. Ac-
coutumées à ne suivre de mouve-
mens que ceux de la nature , se
fentoient-elles quelque tendre pen-
chant pour un Amant , elles ne
rougissoient pas de le lui faire con-
noître par des avances dont la pu-
deur étoit offensée. Il m'en coûta
bien de la peine pour leur faire
goûter les leçons de modestie que
je leur donnai ; j'en vins cepen-
dant à bout. Leurs paroles , leurs
actions , leur maintien , tout dans
elles commença à respirer la rete-
nuë. Je voulois aussi qu'elles fûssent
décentment vêtues. Quelques
miserables peaux , avec quelques
morceaux d'une étoffe faite d'é-
corce d'arbres , composcoient aupa-

Tome I. M ravant



ravant tout leur habillement : je leur appris à se faire de cette même étoffe des robes qui les couvraient entierement ; &, ce qui fut pour moi le sujet d'une consolation bien douce, c'est que les autres filles & les femmes de l'habitation ne tarderent pas à s'habiller de la même façon.

MAIS un point plus intéressant, & qui meritoit tous mes soins, m'occupa aussi davantage. Mes jeunes Ingoines avoient suçé avec le lait toutes les erreurs d'une Idolatrie monstrueuse. Le Ciel , le Soleil , la Lune , & les Etoiles , étoient les seules Divinités qu'elles adoroiient , & rien de plus extravagant que le Culte superstitieux qu'elles leur rendoient. Je commençai à leur demontrer l'existence d'un Etre suprême , seul auteur de ces ouvrages merveilleux , qui avoient été jusqu'alors l'objet de leur adoration. Je leur enseignai le Culte qu'elles

qu'elles devoient lui rendre, la manière dont elles devoient le prier. Je passai ensuite aux verités fondamentales de notre Religion. Je leur en appris assez pour qu'elle fussent en état de recevoir le Baptême. Mais, pour étendre le fruit de mes instructions, je voulois que mes jeunes Ingoines allassent chaque jour passer plusieurs heures dans leurs familles. Je leurs ordonnais de rassembler autant de femmes & de filles qu'elles pourroient, & de leur repéter les leçons que je leur avois données.

MON Epoux n'avoit pas moins de zèle pour l'instruction d'une douzaine d'Ingoins qui étoient attachés à sa suite. Ceux-ci s'appliqueroient avec ardeur à apprendre aux autres les verités dont ils veunoient d'être instruits. Dans moins de deux ans toute l'habitation n'eut plus qu'une même croyance. Le secours de quelques Ouvriers évan-

M 2 gel-

géliques eût été nécessaire pour achever l'ouvrage que nous n'avions fait qu'ébaucher. Par combien de prières n'en n'ai-je pas demandés au seigneur , & que de vœux ne fais-je pas encor chaque jour pour le salut d'un peuple qui ne peut cesser de m'être cher ? Car ne serois-je pas injuste de vouloir rejeter sur toute la Nation les infames attentats d'un scélérat dont la barbare trahison me fera verser de continuëlles larmes.

Il y avoit près de six ans que Dom Juan avoit été élû Chef des Ingoins; le respect qu'ils avoient pour lui égalloit leur amour , & j'ose dire qu'ils lui devoient l'un & l'autre pour le zèle infatigable avec lequel il se livroit à leurs intérêts. La paix , la tranquilité , le bon ordre , & l'abondance regnoient dans l'habitation. On y observoit la même discipline qui s'observe dans une Ville de guerre , & on y

on y faisoit les mêmes exercices. Ce n'est pas que l'on eût à craindre quelque surprise de la part des ennemis ; car les Gourgouïs, touchés de la générosité que mon Epoux avoit eu de leur renvoyer leurs prisonniers, avoient juré d'être eux-mêmes les défenseurs des Ingoins, s'ils venoient à être attaqués. Mais il étoit bon de multiplier les occupations d'une Nation accoutumée à donner à la débauche le temps qu'elle ne passoit pas à la chasse. Ce fut dans cette vûe que mon Epoux fit un autre changement dont les femmes retirent le plus d'avantages. Il fut réglé qu'elles ne seroient plus chargées que d'appréter à manger à leurs maris, de veiller à l'éducation de leur famille, & de donner tous leurs soins à leur ménage ; tandis que les hommes seroient occupés, ou à chasser, ou à travailler à la terre. Il ne faut pas demander si les Ingoines

270 TRIOMPHE DE
me scurent gré de ce règlement ,
que j'avois follicité en leur faveur ,
& que je leur avois fait espérer.

Mais je m'apperçois que je re-
cule le récit de la plus cruëlle de
toutes les avantures. O Dieux !
pourrois-je le faire sans répandre
des ruisseaux de larmes ? Ce cher
Epoux , que j'adorois , va m'être
enlevé par une mort barbare. Nous
goûtions depuis sept ans toutes les
douceurs de la plus tendre union.
Une chere enfant , sur qui nous
ramassions toute notre tendresse ,
en avoit été le fruit. Et c'est ,
Mademoiselle , adjouta Dona E-
leonore en me montrant son aimable
fille , cette jeune personne qui
a l'honneur de paroître devant
vous. Rien ne sembloit manquer
à notre félicité. Le vif & sincère
attachement que les Ingoins nous
témoignoient , leur empressement à
voler au devant de nos désirs , leur
respect pour nos volontés , nous
con-

consoloient en quelque façon de la douleur que nous avions d'être exilés de notre Patrie, où nous ne pouvions espérer de retourner. Car j'ai oublié de dire, que , durant les premières années de notre exil , nous avions fait entreprendre differens voyages à plusieurs de nos Inginois , à qui nous avions donné ordre de ne revenir que lors qu'ils seroient instruits de la route qu'il faloit tenir pour se rendre à quelque Colonie Européene. Mais, ou leur recherches avoient été inutiles, ou le desir de nous retenir parmi eux les avoit empêché de nous faire part de leurs découvertes. Ainsi , n'ayant aucune espérance de pouvoir sortir de l'Isle où nous avions été jettés par la tempête , nous ne songeâmes qu'à nous y faire un sort heureux, & en pouvions-nous désirer un plus charmant que celui que nous faisoit goûter l'amour d'un peuple qui se

M 4

mon-

monstroit toujours plus empressé à prévenir nos désirs. Mais est-il aucune félicité durable sur la terre? Aurois-je pu soupçonner que l'amour dût être la cause des maux cruels dont j'allois être accablée.

MON Epoux avoit donné toute sa confiance à un Ingoin, appellé Kouli-Gongouk; il étoit brave, hardi & entreprenant, & ce fut pour le récompenser de plusieurs belles actions que Dom Juan le choisit pour être le Commandant de ces vingt compagnies dont j'ai parlé. Les devoirs de sa Charge lui donnaient occasion de nous faire de fréquentes visites, & souvent nous le retenions à manger avec nous. Je m'aperçus qu'il devenoit chaque jour pour moi plus complaisant; &, ce qui me surprit, c'est que pour venir prendre les ordres que mon Epoux avoit à lui donner, il choisiffoit ordinairement le temps où il étoit assûré de ne point

le

le trouver à la maison. Il avoit par-là occasion de pouvoir s'entretenir souvent avec moi; mais pouvois-je lui en faire un crime, puisque je ne connoissois pas ses intentions, & pouvois-je en avoir le moindre soupçon? Mais il crût ne devoir pas différer plus long-tems de me les faire connoître. Quel dût être mon étonnement, lorsque je l'entendis me dire effrontément qu'il m'aimoit plus que toutes les Ingaines, & que si je devenois veuve il n'hésiteroit pas de m'épouser.

JE laisse à penser l'accueil que je fis à une si galante déclaration. Après l'avoir tournée en plaisanterie, je le pris sur un ton qui fit rentrer l'audacieux Gongouk dans le respect d'où il étoit sorti. La vivacité de mon Epoux m'étoit trop connue, pour qu'e je voulusse lui faire part de ce qui venoit de se passer. J'espérois que Kouli-

M 5 Gon-

Gongouk , qui étoit son homme de confiance , & sur qui il se reposoit d'une partie du Gouvernement , ne s'émanciperoit plus à de libertés pareilles à celles qui lui étoient échapées ; mais mes dedains ne pûrent me délivrer de ses importunités . Il eut l'audace de me tenir des discours plus insolens encor que les premiers . Et , sur ce que je le menaçai de tout mon couroux , il osa me dire que peut-être il viendroit un tems où son appui pourroit m'être nécessaire . Cette réponse me fit naître des soucrons qui allarmerent ma tendresse ; je craignis que Gongouk , qui se croioit assûré de succéder à mon Epoux s'il lui survivoit , ne tramât contre lui quelque cruel dessein , qu'il auroit pu exécuter d'autant plus aisément que Dom Juan ne se feroit point défié des pièges qu'il lui auroit tendus . Cette crainte , qui n'étoit que trop bien fondée ,

me

me détermina à faire à mon Epoux un rapport sincère de tout ce qui m'avoit été dit par l'insolent Gongouk. Sa pétulance ne fut pas aisnée impunie. La dignité qui enfloit son orgueil, & qu'il ne renoit que de la seule bonté de Dom Juan, lui fut ôtée. Cette humiliation lui fit tourner toutes ses vûes du côté de la vengeance ; mais, pour assurer le succès de celle qu'il méditoit, il tâcha par ses soumissions & par les marques qu'il donna de son repentir, de rentrer dans les bonnes graces de mon Epoux, qui ne fut que trop facile à les lui rendre.

LE perfide Gongouk durant six mois se comporta de façon à ne me laisser aucun des soupçons qui m'avoient allarmée. Je m'applaudissois du changement apparent que je remarquois dans sa conduite. Il se présentoit devant moi avec un air timide, que je croiois être l'effet de la confusion que lui

M 6 causoit

causoit le souvenir de son audace.
Il m'en fit souvent les plus humbles excuses. J'étois si eloignée de me dénier de sa sincérité, que je fûs la première à m'intéresser en sa faveur auprès de mon Epoux. Je le conjurai avec instance de donner à ce traître un emploi qui pût le dédommager de celui qu'il lui avoit ôté. Dom Juan , qui ne pouroit pas plus loin que moi la défiance , me promit de donner à Gongoux le premier emploi honorable qui viendroit à vaquer ; & dans ce même tems-là ce barbare concertoit les mesures qu'il avoit à prendre , pour assouvir la fureur qui l'animoit.

IL scût que mon Epoux devoit faire une partie de chassé , & qu'il n'y seroit accompagné que de deux ou trois Ingoins. Cette occasion parût trop favorable à Gongoux pour qu'il la laissât échapper. Sui-
vi de quelques uns de ses parens
&

de ses amis , qu'il avoit associés à sa vengeance , il sortit secrètement de l'habitation , & se rendit par des chemins détournés au lieu de la chasse. Quelque courageux qu'il fût , il n'eut garde de vouloir mesurer ses forces avec celles du malheureux Dom-Juan. Il avoit prévu l'endroit par où il devoit passer , & ce fut là où il l'attendit , en se tenant caché derrière des arbres avec les complices de sa fureur , à qui il avoit commandé de se tenir prêts à suivre l'exemple qu'il leur donneroit .

L'INFORTUNÉ victime qui devoit être immolée à leur rage ne se fit pas attendre long-temps. Mon cher Epoux n'eut pas plutôt paru dans l'endroit , où ses ennemis s'étoient mis en embuscade , qu'il se sentit blessé de plusieurs traits ; & , presque dans le même moment , il se voit environné du cruel Gougon & des ministres de sa ven-

M 7 gean-

geance , qui fondent sur lui l'épée à la main. Deux des Ingoins dont il étoit accompagné exposerent généreusement leur vie pour sa défense , & périrent glorieusement dans le combat. La valeur du malheureux Dom Juan , son intrépidité, pouvoit-elle se soutenir long temps contre les efforts réunis de dix hommes armés ? Il tombe baigné dans son sang , ayant tout le corps couvert de blessures. Ses meurtriers revinrent à la hâte à l'habitation , où ils rentrèrent secrètement ; mais cette précaution, par laquelle ils espéraient de dérober la connoissance du barbare assassinat qu'ils venoient de commettre, leur devint inutile.

UN des Ingoins qui avoit suivi mon Epoux à la chasse , & qui , trop lache pour vouloir périr avec lui, avoit cherché son salut dans la fuite , venoit de m'apporter la nouvelle de la cruelle scène dont

dont il avoit vû les commençmens. Les cris perçans que la douleur m'arrache se font entendre dans tout le voisinage. On accourt de toute part à mon secours; Mais, le croira-t-on! le perfide Gongoux lui-même ose se présenter à mes yeux. A sa vûe je ne me posséde plus, la fureur qui me transporte me fait fondre sur lui avec précipitation. Je veux lui arracher le sabre qui pendoit à sa ceinture, & qui étoit apparemment teint du sang de mon malheureux Dom-Juan. Mais, sans rien perdre de cet air d'affurance avec lequel il s'étoît présenté devant moi, il ose me demander d'un ton étonné la cause des transports qui m'agitent? Le Traître ne s'attendoit pas à rencontrer un témoin qui alloit déposer contre lui.

CET Ingoin, dont j'ai parlé, fit en présence de tous ceux que mes cris avoient rassemblés le mê-

me

me rapport qu'il venoit de me faire.
Ils eurent à peine entendu que leur
Chief avoit été assassiné par ce scé-
lérat , que , frémissant d'horreur &
de rage , ils se jetterent sur lui ,
& l'auroient mis en piece en ma
présence , si je ne leur avois re-
présenté qu'avant que de lui faire
perdre la vie , il falloit lui arra-
cher par la violence des tourmens
le nom de ceux qu'il avoit associés
à sa vengeance. Ils se disposoient
à m'obéir ; mais je voulus être
conduite auparavant dans l'endroit
où venoit de se passer la barbare
scène que je viens de raconter.
Hommes & Femmes , tous vou-
lurent me suivre , & il ne demeura
à l'habitation que ceux qui s'é-
toient chargés de garder le cruel
Gongouk.

Si la violence de la douleur
dont j'étois pénétrée ne peut s'ex-
primer, celle des Ingoins n'étoit
guères moins vive que la mienne.

L'air

L'air rétentissoit de leurs gémissemens & de leurs cris, tandis que leurs femmes mêloient leurs larmes aux miennes. Elles redoublerent à la vûe du triste spectacle qui s'offrit à mes yeux. Ce cher & aimable Epoux, à qui je devois toute ma tendresse, se montre à mes regards baigné dans son sang , & ayant les yeux fermés à la lumière. Tendre Epoux, m'écriai-je en me jettant sur son Corps avec précipitation , & en arrosant son visage de mes pleurs , vous ne recueillerez donc pas mon dernier soupir ; mais vous ne descenderez pas seul dans le tombeau. Non, la cruelle mort elle-même n'aura pas le pouvoir de nous séparer. Mais , comme je tenois ma bouche collée sur la sienne, je m'aperçus qu'il respiroit encor. Cher Epoux, m'écriai-je alors en tâchant de ranimer ses sens par la vivacité de mes caresses , seriez-vous sourd à

à la voix de la plus tendre de toutes les Epouses? Ah! si vous vivez encor , faites moi connoître par quelque signe que vous n'êtes pas insensible aux dernieres marques que vous recevez de ma tendresse.

Ces dernieres paroles parurent lui rendre quelque sentiment. Ses yeux se r'ouvrent à la lumiere. Il attache sur moi un regard mourant: Chere Eléonore, me dit-il d'une voix foible, & qui avoit peine à se faire entendre , c'en est fait , je ne vis plus, recevez mes adieux. Promettez-moi de prendre soin de la conservation de vos jours , je vous le demande au nom du tendre gage que je vous ai laissé de mon amour. Faites à Dieu un sacrifice de votre douleur , comme je lui en fais un de ma vie. Vous avez de la Religion , servez-vous en pour vous soumettre aux ordres de la Providence. Et , adressant ensuite

suite la parole aux Ingoins, qui fondaient en pleurs, & qui tantôt se jettoient à terre , & qui tantôt se relevaient en tendant leurs mains au Ciel & en poussant les cris les plus perçans : Genereux Amis , leur dit-il , si vous m'avez aimé , si mon zèle pour vos intérêts mérite que vous en conserviez le souvenir , ramassez sur ma chere E-pouse tout l'attachement que vous avez eu pour moi ; & si vous respectez encor mes ordres, souvenez vous que je vous défends de venger ma mort.

Ce furent-là les dernières paroles qu'il prononça. Il éleva ensuite les yeux au Ciel , & les y tint attachés jusqu'à ce qu'il rendit le dernier soupir. Je ne dirai point ce que je devins. Ces sentiments de piété , de religion , & d'une soumission heroïque aux ordres de la Providence , dont mon Epoux mourant venoit de me ren-

284 TRIOMPHE DE
rendre témoin, ne m'empêcherent
pas d'éclater en plaintes & en mur-
mures. Je déchirois mes habits,
je m'arrachois les cheveux, je
meurtrissois mon visage de coups.
On m'avoit enlevée de dessus le
corps de mon Epoux, je faisois
les efforts les plus violens pour
m'échapper des mains de celles qui
me retenoient. Mes forces ne pû-
rent suffire long-temps aux mou-
vemens de fureur qui m'agitoient.
Je tombai évanouïe, & fus rapor-
tée à l'habitation sans que j'eûs
repris connoissance; elle me revint,
& toutes mes douleurs revinrent
avec elle. Je redemandois le corps
de mon Epoux, je voulois retourner
à l'endroit d'où j'avois été
arrachée, mais les femmes qui me
servoient, ne voulurent point me
permettre de sortir de ma maison,
où je fus gardée à vuë durant
huit jours. A quel excès de des-
espoir ne me livrois-je pas? &

com-

combien de fois ne voulus-je pas attenter à ma vie? Il n'y avoit que la vûe de ma chere Fille , & les tendres caresses, qu'elle me faisoit, qui pûtssent calmer mes mouvemens de fureur. Je me rapellois que c'étoit au nom de cette aimable Enfant , que mon Epoux expirant m'avoit conjuré de prendre soin de la conservation de mes jours. Mais plus la voix de la tendresse maternelle se faisoit entendre au fond de mon cœur, plus j'étois épouvantée, lorsque je portois mes vûes dans l'avenir ; car n'avois-je pas lieu de craindre que le sort de ma chere Fille ne fût encore plus infortuné que le mien , & n'a-t-il pas falu que le Ciel opérât un miracle en sa faveur pour l'arracher aux malheurs dont elle étoit menacée? Et quel artifice n'ai-je pas été obligée d'employer , à quelle dure contrainte n'ai-je pas été forcée de m'affujettir pour éloigner d'elle les périls où elle eût été exposée?

Com-

Combien par conséquent d'avantures qui me restent à raconter. Je vais pour ne point lasser votre patience en abréger le récit.

J'AI dit que je fus gardée à vuë durant huit jours par les femmes qui me servoient. Les Ingoins, qui craignoient que ma douleur ne se renouvellât à la vuë du corps de mon Epoux, se hâterent de le brûler, & mirent ses cendres dans un vase de terre qu'ils m'apportèrent. Nouvelles larmes que je repandis en recevant ces précieux restes de la chere moitié de moi-même. Pour les avoir sans cesse devant mes yeux, je leurs fis éllever dans ma maison même un mausolée où je les renfermai.

Les principaux de l'habitation vinrent me trouver quelques jours après, pour me prier de décider du sort du cruel Gongouk & des complices de sa fureur. Les dernières paroles, que mon vertueux Epoux avoit adressées aux Ingoins, n'é-

n'étoient point sorties de ma mémoire. Il leur avoit défendu de venger sa mort. Je voulus à son exemple faire à Dieu un sacrifice de mon ressentiment. Je dis donc aux Députés de la Nation, que mon intention n'étoit pas que les coupables fûssent punis de mort ; mais que je ne croyois pas aussi que l'on dût leur permettre de demeurer dans l'habitation ; qu'il falloit les en chasser honteusement, en les menaçant des plus grands tourmens s'ils osoient y reparoître. Les Ingoins qui s'étoient proposé d'abord de faire perdre la vie à ces scélérats dans les plus affreux tourmens, & qui ne la leur avoient conservée que parce qu'ils respectoient les dernières volontés de mon Epoux, applaudirent à mon Arrêt, & l'exécuterent le même jour.

Le lendemain fut marqué par une cérémonie à laquelle je n'avois
gué-

guères lieu de m'attendre. Toute la Nation s'étant asssemblée dans le même endroit, où sept ans auparavant mon Epoux avoit été proclamé Chef des Ingoins , je fus priée par quelques Députés de me rendre avec eux au lieu où ils me conduiroient. Je fus surprise de voir en arrivant une espèce de Thrône qui avoit été dressé sur une éminence. Mais je le fus bien davantage lorsque je me vis obligée de m'y asseoir. Les Ingoins commencerent alors à battre des mains en poussant des cris de joye. J'attendois en silence quelle feroit la suite d'un pareil début , lorsque l'Orateur de la Nation s'approcha de mon Thrône , & me fit une longue harangue que je ne pus entendre sans répandre bien des larmes , parce qu'elle me rappelloit les vertus de mon Epoux, dont l'Orateur faisoit le panegyrique , qu'il termina en me faisant

au

au nom de toute l'habitation les sermens d'une entiere obéissance , & d'une inviolable fidélité. Mais , une chose qui ne pouvoit que m'inquiéter infiniment , c'est que je fus priée de choisir un Epoux qui partageât avec moi l'autorité dont je venois d'être revêtue ; & l'on m'annonçoit que l'on ne me laissoit que six mois pour me décider sur le choix que l'on me proposoit. Je représentai inutilement que je ne pouvois me charger du Gouvernement , & qu'il faloit jeter les yeux sur quelque Ingoin sage & vertueux , & qui eût toutes les qualités nécessaires pour remplir dignement le rang quel l'on m'offroit. De nouveaux cris , par lesquels je fus proclamée Reine , se firent entendre de toute part. Les femmes sur-tout , glorieuses de l'honneur qui étoit fait à leur Sexe dans ma personne , se distinguerent dans cette occasion : leurs ac-

Tome I. N cl-

clamations ne cesserent que lors-
que l'Assemblée se fut dispersée.
Les mêmes Députés, qui étoient
venus me prendre à ma maison,
m'y reconduisirent, & me donne-
rent une garde composée de trente
jeunes Ingoins à la Tête desquels
ils mirent un Officier qui étoit
chargé de venir prendre mes ordres.
J'eus beau me défendre de lui en
donner, il venoit d'heure en heure
me prier de l'honorier de quelque
commandement. Pour me délivrer
de ses importunités, je le chargeai
d'avertir tous les Officiers que je
les priois de se trouver le lende-
main à la Tête de leurs Compa-
gnies ; &, qu'après avoir recueilli
leurs suffrages, je nommerois pour
être le Commandant-Général des
Troupes celui qui à la pluralité des
voix auroit été jugé le plus digne
de succéder au cruel Gongouk.
Les suffrages se réunirent en faveur
de celui de tous les Ingoins pour
qui

qui j'avois le plus d'estime. Il se nommoit Akirkan. La douceur, la modération, la probité, qui étoient ses vertus caractéristiques, jointes à une bonté d'ame qui fai-
soit qu'il n'y avoit point pour lui de plaisir plus sensible que celui d'en faire aux autres, lui avoient concilié la vénération & le respect de toute la Nation. Mais, ce qui sera regardé comme un prodige dans un homme qui ne reconnois-
soit d'autres sentimens que ceux de la nature, c'est que depuis plus de trente ans qu'Akirkan étoit veuf, il n'avoit pû se consoler de la mort de son Epouse. Sa famille & ses Amis l'avoient pressé inutil-
lement de se remarier, son cœur demeura constamment fermé à la joie & à l'Amour. Je n'hésitai pas de lui donner ma confiance, & je n'eus pas lieu de m'en repentir. Non seulement je lui abandonnai le Commandement général des trou-

N 2 pes,

pes , mais je voulus encor qu'il fût à la tête du Conseil que j'établis pour vider les differents qui pouvoient naître dans les familles. C'est ainsi que je trouvai le moyen de me décharger du fardeau du Gouvernement , sans avoir à craindre que celui à qui j'avois remis mon authorité en fit un criminel abus.

Trois ou quatre mois s'écoulerent durant les quels les Ingoinz parurent ne plus se ressouvenir de la prière qu'ils m'avoient faite de me choisir un Epoux. Je commençois à espérer que j'en serois quitte pour la peur que m'avoit causée une pareille proposition ; car la seule idée de me voir l'Epouse d'un Ingoin n'avoit-elle pas de quoi m'éffrayer ? Mais de nouveaux Députés , à la tête desquels étoit Akirkan , me replongerent dans mes premières allarmes. Ce fut lui , qui , au nom de toute la nation , me

me conjura avec instance de me donner un Epoux qui montât sur le Thrône avec moi. Cette prière, qui me fut faite en termes très-respectueux, en renfermoit aussi de si vifs & de si pressants que je jugeai qu'un refus formel m'exposeroit à la haine de toute l'habitation. Je répondis donc qu'un choix d'où dépendoit la bonheur de mes jours, demandoit bien de réflexions : Que toute occupée jusqu'à lors de la douleur, que me causoit la mort récente de mon Epoux, je n'avois guéres été en état de songer au choix dont on me parloit : Qu'il falloit me laisser le tems d'essuyer mes larmes, & qu'ensuite je réflechirois sur le parti que l'on me proposoit. J'ajoutai, en adressant la parole à Akirkan, que s'il m'étoit libre de ne consulter que mon inclination, j'imiterois son exemple. Mais il me ferma la bouche en me repondant qu'une Reine

ne se devoit toute-entiere à son peuple, & qu'elle étoit obligée de sacrifier ses penchans aux intérêts de ceux qui s'étoient soumis à ses soins. Une répartie si sage ne me donnoit pas lieu de penser que celui qui me la faisoit fût disposé à se prêter à mes vœux. Ce fut cependant sur lui que je jettai les yeux pour me tirer d'embarras. Après lui avoir répondu que j'approvois ce qu'il venoit de me dire, je congédiai les Députés en les priant d'assurer la Nation que je n'oublie-rais rien pour lui accorder la satisfaction qu'elle exigeoit de ma com-plaisance, quoi qu'elle ne s'accordât nullement avec mon inclina-tion.

Peu de jours après je fis aver-tir Akirkan de me venir parler. J'avois médité sérieusement sur les choses importantes que j'avois à lui dire. J'avouë qu'il faloit que j'eusse la plus haute idée de sa sa-gesse

gesse & de sa vertu, pour former la résolution à laquelle je m'arrêtai. Une seule chose m'inquiétoit, c'étoit le dévouement d'Akirkan aux intérêts de sa Patrie. Je craignois qu'il ne refusât de s'associer à l'innocente tromperie que j'avois imaginée, pour éviter le malheur qui me menaçoit. J'avois à sonder ses sentimens, & je m'y pris de façon qu'il ne pût refuser d'approuver les miens.

BRAVE Akirkan, lui dis-je , après avoir ordonné aux femmes qui me servoient de se retirer, je vous ai fait appeler pour vous apprendre que je me suis rendu à la force des raisons dont vous vous êtes servi pour me convaincre de l'obligation où j'étois de sacrifier mes repugnances aux intérêts de mon Peuple. Vous avez fixé mes irrésolutions. Mon choix est fait, & il ne me reste plus qu'à vous nommer celui en faveur de qui je

me suis décidée. Il est également chéri & estimé de toute la Nation. Sa douceur, sa modération, son équité naturelle, la bonté de son ame, mille qualités enfin qui le distinguent, le rendent digne du rang où je veux l'élever; mais je ne vous cache pas que ce qui me charme le plus dans lui, c'est la constance des tendres sentimens dont il se pique : elle me répond qu'il en aura une pareille pour moi; Genereux Akirkan, ajouteai-je, vous reconnoisiez-vous au portrait que je viens de faire. Ouvrez moi votre ame toute entiere. Aurez-vous autant de joye à recevoir ma main que j'en ai à vous la présenter? Puis-je espérer que notre union vous fera oublier cette Epouse chérie dont la mort vous a coûté tant de larmes? Ah! Madame, répondit-il en soupirant, pourquoi vous plaisez-vous à renouveler ma douleur? Eh! comment donc,

donc, lui répartis-je, seriez-vous insensible à l'honneur que je vous destine ? Non, Madame, me répondit-il ; mais souffrez que je vous représente que mon âge, que la tristesse à laquelle je suis livré, & qui fait que je ne puis plus goûter le plaisir d'aimer, ne me permettent pas de songer à des engagemens qui demandroient un cœur ouvert à la joye & à l'amour. Vous me feriez la grace de m'aimer, & comment répondrois-je à votre tendresse, par des soupirs que m'arracheroit la douleur ? Et bien, brave Akirkan, lui répondis-je contente de voir que ses sentimens fussent conformes aux miens, loin que je sois offensée de vos refus, croiez que je suis charmée de votre sincérité. Vos dispositions ne sont pas différentes des miennes, & je vous en estime davantage. Je regrette un Epoux que j'adorois, & vous ne pouvez oublier une Epouse qui

N ,

vous

vous étoit chére. Jugez si je puis me rendre aux prières que me fait la Nation de me choisir un Epoux? Il me fera cependant facile de la contenter; mais il faut pour cela que vous ne refusiez pas de vous prêter à l'innocente ruse que j'ay imaginée. Sans vous engager ma foi, & sans que vous deveniez mon Epoux, je puis cependant vous en donner le titre. Votre sagesse & votre vertu me sont connues; ainsi je ne crains pas que vous violiez les sermens que vous m'aurez fait de respecter mon innocence. Les Ingoins nous croiront unis par des liens indissolubles. La violence qu'ils veulent me faire ne rend-elle pas excusable la petite tromperie que je leur prépare?

J'avois prévu que le sage Akiran n'entreroit pas aisément dans mes vûes. J'eus à combattre bien des scrupules qu'il m'opposa; mais enfin je le tournai de tant de façons

çons qu'il me promit ce que je dé-
sirais. Je fis publier dans toute
l'habitation que j'avois fixé mon
choix, & que je l'avois laissé tom-
ber sur Akirkan. Ce choix eût été
plus applaudi, si Akirkan eût été
d'un âge moins avancé ; mais il
avoit plus de soixante - cinq ans.
Ainsi, dans la supposition qu'il eût
été véritablement mon Epoux, l'on
ne pouvoit guères espérer qu'il lais-
sât des successeurs de sa façon. Il
fut cependant proclamé Roi dans
une Assemblée générale de toute la
Nation. J'avois fait dresser une es-
pèce de Thrône, sur lequel je le fis
monter en lui présentant la main.
Je consentis aussi à l'embrasser en
présence du peuple. Et ce furent
là toutes les cérémonies de notre
prétendu Mariage ; car je ne vou-
lus pas qu'il fût célébré à la façon
de ceux des Ingoins. Car, outre
qu'il en auroit trop coûté à ma mo-
destie, tout signe qui eût anno ncé
une véritable union n'auroit pas

N 6 plus

plus été de mon goût que de celui du sage Akirkan. Sa nouvelle qualité de Roi, demandoit qu'il fût logé dans le Palais : que l'on me permette de donner ce nom à une douzaine de petites cabannes attenantes les unes aux autres, & qui se communiquoient. Il commença aussi dès-lors à manger avec moi ; & je remarquai que son goût se fit aisément aux mets qui nous étoient servis. Deux jeunes Ingoines , qui faisoient l'office de cuisinières, avoient si bien profité de mes leçons qu'elles étoient devenues plus habiles que moi.

J'avois compté sur la sagesse & la probité de celui que j'avois fait monter sur le Thrône avec moi, & chaque jour il m'en donnoit de nouvelles preuves. Il n'avoit d'entretien avec moi que lorsqu'il avoit à me communiquer ses vœus , & à me demander mon conseil sur les affaires de mon Gouvernement ; Car , quoique je lui eusse

eusse remis toute mon authorité , il ne faisoit cependant aucun réglement qu'après m'avoir consultée Je ne parlerai point de plusieurs usages que je lui conseillai d'introduire parmi les Ingoins , & qui tous tendoient à en faire un peuple civilisé. L'ardeur avec laquelle il se prêta à mes intentions fut suivie du plus heureux succès. Les Ingoins se trouverent au bout de quelques années métamorphosés en des hommes nouveaux. Ils s'applaudissoient eux mêmes des changemens avantageux que mes soins, joints à ceux du vertueux Akirkan , avoient operés parmi eux. Aussi j'ose le dire, sans que je sois tentée d'en tirer vanité, leur amour, leur respect, leur vénération pour moi, croissoient chaque jour. Prévoyois-je que j'aurois bientôt à me plaindre de leur trop grand attachement.

HUIT années s'étoient déjà écoulées depuis la mort de mon

N 7 Epoux

Epoux. Ma Fille commençoit à être nubile, & Akirkan étoit plus que septuaginaire. Les Ingoins n'osoient plus s'en promettre un successeur, & Emilie étoit dans un âge à pouvoir leur en donner plusieurs. Je fus priée de l'engager à se choisir un Epoux : N'aurois-je pas fait à ma fille un joli présent que de lui donner pour Mari un Ingoin ? Et pouvois-je espérer d'en trouver un qui se contentât d'en prendre le titre sans en faire valoir les droits ? Et ce qui ne pouvoit manquer de m'inquiéter, c'est que je scavois avec quelle ardeur la Nation désiroit que la Couronne se perpétuat dans ma famille ; mais aurois-je pu me déterminer à leur accorder la satisfaction qu'il me demandoient. J'aimois trop ma chére Fille pour leur faire un sacrifice de son bonheur. Mais plus les Ingoins m'étoient attachés, plus j'avois à crandre d'être fatiguée par

par leurs importunités. Pour m'en mettre à couvert , du moins durant quelque temps , je leurs répondis que cē seroit inutilement qu'ils me feroient de nouvelles instances , que ma fille n'avoit pas encor quinze ans , & que mon dessein étoit de ne lui donner un Epoux que lorsque elle en auroit vingt. Le ton absolu avec lequel j'annonçai mes volontés , m'obtint le délai que je souhaitois.

Mais ce n'étoit-là que reculer le malheur , dont Emilie étoit menacée , & je voulois l'y soustraire entierement. J'étois assurée de la fidélité & de la discréction d'Akirkan. Rien de plus vif que son zèle pour mes intérêts , mes désirs étoient la regle des siens. Il sçavoit que je soupirois avec ardeur après le moment heureux qui me rendroit à ma Patrie. Le triste sort qui attendoit ma chere Fille , si nous ne nous hâtions de repasser en Eu-

Europe , étoit pour moi unenouvelle raison d'abandonner promptement l'Isle où nous étions retenues. Mais comment nous en échapper? Les voyages que nous avions fait entreprendre à plusieurs Ingoins ne nous avoient procuré aucun éclaircissement ; je me flattai cependant que cette même voye pourroit peut-être me mieux réussir. Je fis part de mon dessein à Akirkan , qui eut la complaisance de se prêter à mes désirs. Il choisit quarante Ingoins qu'il distribua en quatre bandes , & à qui il ordonna de pousser leur course aussi loin qu'il pourroient , & de s'informer exactement dans tous les endroits où ils passeroient , s'il n'y avoit point le long des côtes quelque Colonie habitée par quelque peuple de l'Europe , & de la route qu'il falloit tenir pour s'y rendre. Et pour qu'ils ne soupçonnassent pas le dessein que j'avois de

de quitter l'Isle, je leurs fis entendre qu'il n'y avoit que l'intérêt de l'habitation qui m'engageât à leur proposer ce voyage : Que je voullois y établir un commerce, dont elle retireroit de très-grands avantages : Qu'en échange d'une grande quantité de peaux & d'épices rie qui leur étoient inutiles, ceux avec qui ils trafiqueroient leur apporteroient bien des marchandises, dont je leurs apprendrois l'usage.

Des raisons si intéressantes, jointes aux grandes récompenses que je promis aux Ingoins destinés à voyager, s'ils réussissoient dans leur entreprise, produisirent l'effet que je m'en promettois. Ils partirent après s'être engagés de ne revenir, que lorsqu'ils auroient fait les découvertes que je désirois. Je laisse à penser avec quelle impatience j'attendis leur retour. Quatre mois s'écoulerent sans que je

je fçusse ce qu'ils étoient devenus. Je commençois à desespérer du succès de leur voyage , lorsque dix d'entre eux revinrent avec un prisonnier dont ils n'entendoient pas la langue. J'ordonnai que l'on me l'amenât. La maniere, dont il me salua , me fit conjecturer qu'il n'avoit point toujours demeuré parmi les Sauvages. Je ne me trompois point ; lui ayant demandé en François d'où il venoit, il me répondit dans la même langue qu'il y avoit environ quatré mois qu'il étoit sorti de la Martinique , où il avoit été esclave durant quinze ans; que les cruels traitemens qu'il avoit chaque jour à essuyer d'un maître inhumain , l'avoient déterminé à prendre la fuite, sans qu'il sçût où il iroit chercher une retraite ; que faute d'un Canot il avoit eu bien des rivieres à traverser à la nage. Il ajoûta qu'il avoit rencontré plusieurs habitations; mais que n'ayant pâ

pû se faire entendre , il avoit continué à marcher sans tenir aucune route certaine , jusqu'au moment où il étoit tombé entre les mains de dix hommes qui lui ayant fait différentes questions , auxquelles il n'avoit pû répondre , parce qu'il n'entendoit pas leur langue , l'avoient obligé de les suivre. Je lui demandai ensuite s'il pourroit bien se ressouvenir du chemin qu'il avoit tenu avant que d'être rencontré par les Ingoins. Il me répondit que quelque difficile qu'il fût , il étoit assûré de ne pas s'en écarter d'un pas , s'il avoit à le refaire ; mais qu'il se garderoit bien de retourner chez son premier Maître , qui ne manqueroit pas de le traiter de facon à lui ôter l'envie de s'échapper une seconde fois.

C E que je venois d'apprendre ne me laissoit plus rien à desirer. Quatre mois me suffisoient pour me rendre à la Martinique. Il ne
me

me resta plus qu'à persuader aux
Ingoins , qu'il étoit indispensa-
blement nécessaire que j'entreprisse
moi-même ce voyage. J'ordonnai
que l'esclave qui m'avoit appris de
si heureuses nouvelles , & que je
regardai comme un guide que la
Provide nce m'avoit envoyé mira-
culeusement , fût logé dans le Pa-
lais , & qu'il y fût bien traité. Mais,
ce que je recommandai le plus ,
c'est qu'on ne le perdît pas de vûe
un seul moment. Je fondai en-
suite les sentimens d'Akirkan ; car,
quelque livré qu'il fût à mes intérêts ,
je ne scavois pas s'il seroit assez gê-
néreux pour faciliter ma fuite , ou du
moins pour ne pas s'y opposer. Je
ne lui avois pas caché que ces rai-
sons de commerce , que j'avois fait
valoir, n'étoient qu'un prétexte que
le désir de revoir ma chere Patrie
m'avoit inspiré. Il fut cependant
réglé que je n'en n'employerois
point d'autres pour faire agréer aux
In-

Ingoins le voyage que je méditois. Outre qu'il n'y avoit que moi qui entendît la langue des peuples avec, qui nous voulions commerçer, j'étois aussi la seule qui pût connoître le prix de marchandises qu'ils nous donneroient en échange des peaux & des épiceries , que nous nous proposions de leur porter. Mais une raison plus intéressante , & sur laquelle je m'étendois davantage, fut le besoin que l'habitation avoit de quelques Ouvriers Evangeliques quiachevassent l'ouvrage que nous avions si heureusement commencé, mon Epoux & moi. Toute la Nation étoit instruite des principales vérités de notre Foi; mais la prière étoit le seul exercice qu'elle faisoit de sa Religion. Je promis aux Ingoins que mon premier soin , en arrivant à la Martinique , seroit d'engager quelques Missionnaires à venir s'établir parmi eux. Je scavois que je ne pouvois rien leur

pro-

promettre qui s'accordât mieux avec leurs désirs ; mais je n'ignorois pas aussi que je pouvois seule être chargée d'une si importante négociation.

TOUTES mes raisons furent approuvées. Cent Ingoins , à la tête desquels devoit être le vertueux Akirkan,furent destinés à m'accompagner. Il fut réglé qu'ils porteraient avec eux plusieurs sacs remplis des épiceries les plus précieuses du pays , & tout ce qu'il y avoit de plus belles peaux dans l'habitation. On fit d'abord quelque difficulté de me laisser emmener avec moi ma chere Emilie. Sur ce que je représentai que je succomberois infailliblement à la douleur , dont je serois accablée, si j'étois privée durant quatre ou cinq mois du plaisir de la voir , j'obtins enfin qu'elle seroit du voyage. Ce ne fut pas sans qu'il m'en coûât la façon de quelques petits mensonges. Il falut

lut promettre que je hâterois mon retour ; & ce fut dans cette espérance que les Ingoins consentirent à mon départ. Qui ! toujours j'aurai présentes à l'esprit les dernières preuves que je reçus de leur tendresse. Fut-il jamais adieux arrosés de plus de larmes, & accompagnés de marques plus touchantes d'une véritable tristesse. Ils se précipitoient à mes pieds, se jettoient sur mes mains qu'ils arrosoient de leurs pleurs ; la douleur dont ils étoient pénétrés, leur faisoit pousser les hauts cris ; ils m'appelloient de tous les noms que leur inspiroit l'amour & le respect ; ils ne cessoient de repeter que leur larmes ne cessercoient de couler que lorsque je serois rendue à leurs vœux. Je ne leurs répondois que par mes pleurs & par mes soupirs. Le dirai-je même ? je m'accusois dans ces momens d'ingratitude & d'injustice, & peut-être sont-ce là des

des reproches que je dois me faire.
Mais m'étoit-il aisè, m'étoit-il même
permis d'étouffer la voix de la
nature. J'étois mère, ne devois-
je pas toute ma tendresse à ma
chère Emilie ? Quelle union plus
affreuse que celle dont elle étoit
menacée? Ne serois-je pas morte de
douleur, si elle avoit été condamnée
à devenir l'Epouse d'un Sauvage.

EH ! si donc, Madame , repris-
je en interrompant Dona Eléono-
re , c'eût été là un meurtre que
personne n'eût pû vous pardonner.
Vous venez , il est vrai , de me
représenter les Ingoins comme de
très-honnêtes gens ; mais n'ont-
ils pas bonne grace de vouloir des
Epouses de la façon de Mademoi-
selle ? Ah ! des Ingoines à ces
messieurs là , voilà ce qu'il leur
faut. Mais achievez , je vous prie ,
de me raconter comment vous fi-
tes votre voyage ; car je suis épou-
vantée d'avance pour les fatigues ,
ou

où vous avez dû être exposée. Je m'attendois à en essuyer de bien pénibles, me repondit Dona Eleonore ; mais la prévoyance du sage Akirkan nous les épargna. Durant deux mois que dura notre voyage, nous fûmes portées dans une espèce de litière qui avoit été construite dans l'habitation sur l'idée que j'avois donnée. Il faloit voir avec quelle ardeur les Ingoins se disputoient à l'envie l'honneur de nous porter. Leur empressement alla si loin qu'ils en seroient infailliblement venus à quelque querelle, s'il n'eût été conclu qu'ils auroient tous successivement part à cet honneur, & si l'on n'eût réglé l'ordre qu'ils observeroient en se relevant. Nous ne nous arrêtons que durant quatre ou cinq heures du jour, & c'étoit-là tout le tems que nous donnions au sommeil ou à prendre nos repas ; car les trop grandes chaleurs nous obligeoient

Tome I.

O

de

L'ENVIE que j'avois d'être rendue promptement à la Martinique, me faisoit hâter à chaqu'instant la diligence de mes conducteurs ; & ils m'obéirent si bien qu'il leur arriva souvent de faire plus de vingt lieues dans un jour. Mais nous commençames au bout de deux mois à rencontrer des rivières que nous ne pouvions traverser qu'avec des Canots. Il fallut en construire, ce qui fut pour mes pauvres Ingoins une occupation bien difficile, & peut-être n'auroient-ils pu y réussir, si cet esclave fugitif dont j'ai parlé, & qui étoit notre guide, ne leur avoit appris l'art de les faire. Quelque rude que fût le travail qu'il y avoit à couper & à creuser une grande quantité d'arbres, ils ne se rebuterent cependant point. Ma présence seule sembloit leur prêter du courage & des forces. Leur empressement à me servir

servir se soutint jusqu'à la fin.

APRES quatre mois de marche ou de navigation , nous arrivâmes à une habitation , dans laquelle je trouvai un Missionnaire François. J'eus avec lui un long entretien , dans lequel , après lui avoir fait un récit circonstancié de mes avantures , je tâchai d'animer son zèle en faveur des Inginois dont je lui fis un portrait très - avantageux , & que je lui dis desirer avec ardeur d'être éclairés de l'Evangile. Il me répondit qu'il étoit attaché par l'obéissance à une nouvelle Mission qu'il ne pouvoit quitter ; mais que je trouverois plufieurs Jesuites de ses Confrères , qui se consacreroient volontiers à l'inſtruction de la Nation pour laquelle je m'intéreſſois . Il me donna même des lettres de recommandation pour ſon Supérieur , & pour le Gouverneur de la Martinique , où j'arrivai heureuſement le lendemain . J'eus le même jour

O 2 audience

audience du Gouverneur, qui me fit de si pressantes instances pour m'engager à prendre un logement chés lui que je ne pûs m'en défendre. Il fit la même grace au sage Akirkan, & ordonna que tous les Ingoins fussent logés dans la Ville, & qu'on leur fit toutes sortes de bons traitemens. Les grands avantages que l'on pouvoit retirer du commerce que l'on entretiendroit avec eux furent cause que l'on exécuta exactement ses ordres. Je fis choix moi-même des marchandises qu'on leur donneroit en échange pour celles qu'ils aportoient, & dans ce choix je ne laissai rien entrer de ce qui pouvoit contribuer à introduire parmi eux le luxe ou la mollesse.

JE donnai ensuite tous mes soins au point le plus intéressant, & qui faisoit l'objet de tous mes désirs. Je m'adressai au Superieur des Jesuites, à qui je demandai deux Missio-

Missionnaires qui vouluissent se charger de l'instruction des Ingoins , & qui consentissent à passer leur vie parmi eux. Il n'eut pas de peine à me contenter , nul de ses Inferieurs qui ne demandât avec empressement d'être envoyé dans cette nouvelle mission , où je leurs faisois espérer une moisson abondante. Je n'avois plus de vœux à former , ceux que j'avois fait pour le salut de mes chers Ingoins étoient exaucés. Deux Ouvriers E-vangéliques , remplis de zèle pour leur conversion , se disposoient à les suivre dans leur habitation ; mais ils ne s'attendoient pas que j'eusse à leur faire d'éternels adieux. Leur attachement m'étoit trop connu , pour ne pas prévoir l'excessive douleur , où les livreroit mon éloignement. Pour m'épargner les plaines amères que j'aurois eu à entendre , je priaï Akirkan de leur représenter que des affaires indis-

O 3 pensa-

pensables me rappelloient dans ma Patrie. Peut-être leur fit-il espérer que mon amour me feroit revoler vers eux, dès qu'elles seroient terminées. Cette consolante espérance calma un peu leur tristesse ; mais elle ne put les empêcher de répandre bien des larmes, & de me donner les preuves les plus touchantes de leur sensibilité, lorsque le triste moment de notre séparation fut arrivée.

Peu de jours après leur départ, j'eus le bonheur de trouver un Vaisseau qui faisoit voile pour la France. Je m'y embarquai avec ma chere Fille dans l'espérance de de rencontrer dans le port, où nous aborderions, quelque navire qui nous portât en Espagne. J'appris en arrivant à Saint-Malo, que le Vaisseau, sur lequel nous sommes, devoit partir le lendemain pour Cadix.

Vous voyez, Mademoiselle, ajouta

joûta Dona Eleonore en finissant le récit de ses merveilleuses avantures, que la fortune m'a favorisé au dela même de mes espérances , puis qu'elle m'a procuré l'honneur de votre compagnie. Que je serrois heureuse , si je pouvois me revancher dans ma Patrie de toutes les marques de bonté dont-je vous suis redevable. Avec quelle ardeur mes Parens , dont je vais essuyer les pleurs , si la mort ne me les a pas enlevés , ne s'empresseroient-ils pas à vous témoigner la vivacité de leur reconnoissance ? Eh ! de grace , ma charmante Dame , lui répondis-je , ne me jetez pas dans la confusion par des remercimens que je ne mérite point. N'est-ce pas moi-même qui ai à vous en faire pour la pitié qui vous a intéressée en ma faveur ? Hélas ! ajoutai-je en poussant un triste soupir , que votre sort est bien différent du mien , vous allez

O 4oublier

oublier dans le sein de votre famille les disgraces dont votre vie a été traversée. Et de combien de malheurs ne suis-je pas peut-être menacée ? Puis-je prévoir tous les dangers qu'aura à courir mon innocence ? La funeste expérience , que je viens de faire de la perfidie des hommes , ne doit-elle pas me tenir dans de continues allarmes ? Un amour violent écoute-t-il la voix de l'honneur & de la raison ? Guibert n'a pû me cacher qu'il m'aimoit avec passion , & il scâit que je ne puis l'aimer. Je suis en son pouvoir ; puis-je me répondre que le respect accompagnera toujours les soins qu'il me rendra ? N'en doutez pas , Mademoiselle , reprit Dona Eleonore. Votre Amant ne m'a point déguisé ses sensmens. Je connois la pureté de ses intentions , & je vous avouë que je suis charmée de sa généreuse maniere de penser. Il vous a promis

mis de hâter son retour en France,
& je suis assûrée qu'il vous tiendra
parole. Ainsi consolez-vous par l'ef-
pérence de revoir bien-tôt le cher
Comte.

TROMPEUR espoir dont je me
flattai durant quelques jours. Nous
n'étonnions pas bien éloignés des cô-
tes de l'Espagne. Le généreux
Guibert me promettoit , que , si
le vent continuoit à nous être fa-
vorable , nous débarquerions dans
peu à Cadix d'où il partiroit inces-
samment pour me reconduire à
Saint-Malo. Je me proposois , me
disoit-il , de faire un sejour de quel-
ques mois en Espagne ; mes af-
faires l'exigeoient ; mais c'est avec
plaisir que je sacrifie mon intérêt
à votre satisfaction. Oui ! quelques
murmures qu'il en doive coûter à
mon Amour , je me hâterai de vous
rendre aux vœux de votre Amant.
Je n'examine point si son bonheur
doit causer mon desespoir. Si je

O 5 n'ai

n'ai pû toucher votre cœur , je
veux par les victoires que je rem-
porterai sur moi-même me montrer
digne de votree estime. Ah! Monsieur,
m'écriai-je enchantée d'une manie-
re de penser si noble & si delicate
vous me voyez pénétrée pour vous
de reconnoissance & d'admiration;
Non, je n'oublierai de ma vie qu'il
ne fût jamais une générosité égale
à la vôtre ; je dois même vous
avouer que si je ne devois toute
ma tendresse au Comte , ce ne se-
roit pas la gratitude & l'estime
seule qui parleroit dans mon cœur
en votrefaveur. Mais je ne vous ai
pas fait un mystere de mes senti-
mens , vous sçavez... Eh! oui, Ma-
demoiselle , me répondit-il en sou-
pirant & en attachant sur moi un
triste regard, je sçai que je ne puis
flater mes vœux d'aucun espoir ;
peut-être ne les eussiez-vous pas
dédaignés , si j'avois pû vous les
offrir lorsque l'amour n'avoit pas
en-

LA VERTU, *Livre II.* 323
encor triomphé de votre indiffé-
rence.

JE lui en fis l'aveu, & je con-
fesse que mon cœur ne le démen-
toit point ; mais je me piquois
d'une constance que rien ne p u-
voit ébranler. Et à quelles épreu-
ves , ô Dieux ! ne la verrai je
pas exposée ? Tandis que je me
consolois par l'espérance de pou-
voir arracher bientôt le cher Comte
aux cruelles inquiétudes que lui
causoit l'affreuse incertitude où il
étoit sur mon triste sort , le bar-
bare destin me préparoit le plus
étrange de tous les malheurs. Gui-
bert venoit de m'annoncer qu'il
espéroit que dans moins de deux
jours nous serions rendus à Cadix ;
je triomphois de toucher de près
à la fin d'une navigation qui n'avoit
été marquée par aucun accident
fâcheux , lorsque nous decouvrî-
nes de loin un Vaisseau Corsaire,
qui avançoit vers nous à force de

O 6 voi-

vôiles & de rames. Le vent lui étoit si favorable, que les efforts que nous fîmes pour l'éviter furent inutiles. Dès qu'il fût à portée de se servir de son artillerie il en fit une décharge qui brisa le mat de notre navire, & qui nous tua plusieurs Soldats.

Le Corsaire, fier de ce premier succès, nous somma de nous rendre, mais le courageux Guibert, tremblant moins pour ses jours que pour les perils où j'étois exposée, loin de songer à éviter le combat, donna ses ordres pour que l'on en vînt promptement à l'abordage? Les grapins ayant été jettés de part & d'autre, il se mit à la tête de l'Equipage & des passagers qui étoient en état de combattre, & les exhorta à vendre chérement leur vie, & à imiter les exemples d'intrépidité qu'il leur donneroit. Le lâche Baron de Poncin, mon infame Ravisseur,

n'e-

n'étoit pas disposé à les suivre. Le traître , intimidé par la peur, ou se flattant peut-être de gagner les bonnes grâces du Corsaire qui nous attaquoit , passa sur son bord & se rangeât de son côté ; mais cette honteuse perfidie ne fit qu'avancer le moment de sa perte. Guibert parut oublier durant quelques momens les ennemis qu'il avoit à combattre pour tourner toute sa fureur contre ce scélérat. Il l'attaqua si vivement qu'après lui avoir porté plusieurs coups mortels , il l'étendit baigné dans son sang. Tel fut le juste châtiment dont le Ciel punit les crimes de ce perfide ; mais mon généreux défenseur méritoit-il un sort aussi malheureux ? Son courage tint long-temps la victoire suspendue. Chaque coup qu'il portoit coûtait la vie à un ennemi. Tout couvert de blessures , épuisé par l'abondance du sang qu'il répan-

O 7 doit,

doit, sa valeur sembloit lui prêter de nouvelles forces. Il ne lui restoit plus que dix ou douze matelots à la tête desquels il combattoit, tous les autres ayant été ou tués ou mis hors d'état de se défendre; & son intrépidité continuoit à lui cacher les perils où elle le livroit. Il en vint aux mains avec le Capitaine du Vaisseau Corsaire qui n'aurroit pû résister à la vigueur avec laquelle il l'attaqua, s'il n'avoit été soutenu par le grand nombre des siens, qui, n'ayant pû obliger le courageux Guibert à mettre bas les armes, le percerent de plusieurs coups.

Sa mort fut la fin du combat. Me seroit-il aisë d'exprimer ce que je devins à la vuë d'une foule de barbares, qui, le Cimeterre à la main & la fureur peinte dans les yeux, entrerent dans la chambre où je m'étois tenuë renfermée avec l'infortunée Eleonore & son aimable Fille.

Fille. Quel spectacle, ô Ciel ! plus épouvantable que celui dont je fus témoin ? La jeune Emilie est arrachée avec violence d'entre les bras de sa mère , & elle devient à mes yeux la malheureuse victime de la brutale passion d'un de ces cruels Corsaires. N'étois-je pas menacée d'une pareille infamie , si leur Chef n'étoit accourru aux cris dont notre Chambre rétentissoit : fondante en pleurs & toute hors de moi-même , je me jettai à ses pieds. généreux Capitaine , lui dis - je , en embrassant ses genoux , je baise-railes fers dont vous me chargerez , ordonnez même que l'on m'arrache la vie. Je ne vous accuserai point de cruauté. Mais , si votre cœur n'est point fermé à la pitié , ne souffrez pas que mon innocence , qui m'est mille fois plus chère que ma vie , ait à courir aucun péril. La voix touchante dont je prononçai ces paroles , la posture
hū-

humiliante où je m'étois mise, l'ardeur avec laquelle je tenois ses genoux étroitement embrassés, la vûe peut-être de mes foibles charmes l'attendrissent en ma faveur. Non, n'apprehende rien, me répondit-il en m'ordonnant de me relever, tu ne te plaindras pas de ton Esclavage; il ne durerà pas même long-temps, si tu peux ne rendre le service que j'attends de toi. Vas effuyer les pleurs d'une belle Esclave que j'adore, je te destine à lui faire compagnie, n'oublie rien pour la rendre sensible à mes vœux, & souviens-toi que ta liberté dépend de ton zèle à appuyer mes intérêts auprès d'elle. Il commanda ensuite que je fusse conduite dans la chambre de poupe. Je le priai de ne pas me séparer de mes chères Compagnes de voyage, dont la vûe étoit capable de toucher le cœur le plus insensible.

LA malheureuse Emilie, sur laquelle

quelle un barbare venoit d'assouvir sa brutale fureur, étoit tombée évanouie entre les bras de sa Mere, qui s'arrachoit les cheveux en faisant retentir tout le vaisseau de ses cris. Son désespoir n'empêcha pas qu'elle ne fût portée avec sa fille dans le Vaisseau Corsaire. Les soins que l'on prit d'elles ne purent les rappeler à la vie. l'infortunée Emilie ne reprit l'usage des sens que pour perdre celui de la raison. L'idée seule de l'opprobre , dont elle venoit d'être couverte , la faisoit passer à des transports de fureur si violens, que plusieurs fois elle attenta à ses jours. Ce fut inutilement que l'on voulut la forcer de prendre quelque nourriture , la vie lui étoit devenue un fardeau insupportable. La mort seule pouvoit mettre fin à ses douleurs , & ce fut elle qui les termina aussi bien que celles de sa tendre Mere , qui suivit de près sa fille au tombeau.

Je

Je ne me contentai pas des larmes que je donnai à leur mort , je voulus la venger , & j'y réussis. Le scélérat qui m'avoit rendu témoin de l'affreux spectacle , dont je viens de parler , fut précipité dans la mer , après avoir eu la tête tranchée d'un coup de cimeterre ; & voici comment j'obtins que son crime ne demeurât pas impuni.

J'AI dit que le Corsaire , dont j'avois réclamé la clémence , m'avoit destinée à calmer la douleur d'une Esclave dont il étoit éperduément amoureux. Je fus conduite dans une chambre , où je la trouvai seule : elle tenoit d'une main une lettre , & de l'autre un mouchoir dont elle effuyoit ses pleurs. Quelle vue plus attendrissante que la sienne ? Non , jamais rien de si touchant & de si beau ne s'étoit encor offert à mes yeux ! J'avois été surprise qu'un Corsaire eût pu s'éprendre d'une tendre passion ; mais mon éton-

étonnement cessa en voyant celle auprès de qui il m'avoit chargée d'appuyer les intérêts de son amour. Je lui témoignai en lui faisant la révérence que je serois charmée si ma compagnie pouvoit ne pas lui déplaire. Vous avez trop de bonté, Madame, me répondit-elle, & je ne mérite pas que vous veniez partager mes ennuis. Ils sont tels que rien ne peut m'arracher à la douleur qui m'accable; &, ce qui me desespère, c'est que les malheurs qui me menacent sont encor plus épouvantables que ceux que j'ai déjà eu à esfuayer. Si vous me permettez, Madame, lui repliquai-je, de vous faire le récit de mes tristes avantures, je suis assurée que vous conviendrez que le sort ne m'a guères été plus favorable qu'à vous. Mes infortunes se succèdent de si près les unes aux autres, que, si je cesse un moment de répandre des larmes, c'est pour en verser le moment

ment suivant en plus grande abondance. Je parlois encor, lorsque Muley Abdalen, (c'est le nom du Corsaire sous la puissance duquel je venois de tomber) suivi de quelques Maures, vint déposer aux pieds de la belle Esclave, avec qui j'étois, tout ce qui s'étoit trouvé de plus précieux dans notre Vaisseau. Vous voyez, charmante Rosalie, lui dit-il, que la victoire me suit en tout lieu, vous obstinerez-vous toujours à me disputer celle de votre cœur? Vous en connoissez les sentiments, lui répondit-elle, c'est à vous à juger, si vous pouvez flater vos vœux de quelque espoir? Je vous dois toute ma reconnoissance, je ne puis même vous refuser mon estime! mais je ne vous ai pas fait un mistere des dispositions de mon Ame. Croyez-vous que je puisse vous accorder mon amour? Oui! j'espére, lui répondit le Corsaire, qui vous ne dedaignerez pas tou-

toujours les soins que je vous rends. Vous vous laisserez toucher par ma constance. Vous me jugerez digne d'occuper dans votre cœur la place que me dispute ce Rival heureux dont l'absence fait couler vos pleurs. Ah ! voulez-vous , lui répartit la triste Rosalie en poussant un profond soupir , que je conserve un éternel souvenir de votre générosité , remportez sur vous même une glorieuse victoire , rendez-moi aux vœux de ce cher Amant que j'adore. Ah ! tout mon Sang , lui répondit Abdalen d'un ton passionné , demandez le moi , je vais le répandre à vos yeux ; mais que je consente à m'éloigner de vous : ah ! la mort la plus cruelle auroit - elle pour moi autant d'horreurs qu'une si affreuse séparation ?

Bien d'autres choses touchantes , que le Corsaire dit à la jeune Esclave , me firent juger qu'il en étoit trop épris , pour que j'eusse rien

rien à craindre de son amour. Je ne me proposai pas d'en appuyer les intérêts, comme il me l'avoit recommandé; car me serois-je avisée de donner des conseils que je n'aurrois pas voulu suivre moi-même. La fidelité, la constance me paroisoient devoir être les vertus caractéristiques d'une ame sensible au plaisir délicat d'aimer; mais ce que je venois d'entendre me faisoit connoître que pour addoucir mon esclavage, & peut-être même pour obtenir ma liberté, je devois ne rien oublier pour gagner la confiance & les bonnes graces de l'aimable Rosalie. J'y donnai tous mes soins, & ils me réussirent. Elle voulut que je n'eusse point d'autre chambre & point d'autre table que la sienne.

C'est une consolation pour les malheureux de s'entretenir du récit de leurs infortunes, celui que je luy fis des miennes lui arracha des

des larmes. Helas ! s'écrioit - elle en soupirant, après avoir entendu l'histoire de ma vie, que mes malheurs sont bien différens des vôtres ! Vous n'avez aucun reproche à vous faire , en est-il de même de moi ? N'ai-je jamais été sourde à la voix du devoir ? Et quelles suites plus funestes que celles qu'ont eu mes foiblesses ? J'ai vu répandre à mes yeux des ruisseaux de sang , & quel sang , ô Dieux ? y en avoit-il qui dût m'être plus cher ? Un Frere , un Amant Et elle n'en dit pas davantage. Les soupirs & les sanglots lui couperent la parole ; ses yeux se baignèrent de larmes. J'y mêlai les miennes. Mais quelque desir que j'eusse de scâvoir la cause de sa douleur, je ne crûs pas devoir la prier de me l'apprendre. Je remis à m'en informer , lorsque je la verrois dans une assiette d'esprit plus tranquille.

quile. Je continuai durant quelques jours à donner tous mes soins à la consoler. Pour l'arracher aux réflexions accablantes qu'elle faisoit sur son triste sort, je lui racontois toutes les avantures que ma mémoire me fourniscoit. Je commençai par celles de l'infortunée Eleonore & de la malheureuse Emilie. Je profitai de l'attendrissement que lui avoit causé mon récit pour animer son courroux contre le barbare, qui, entrainé par sa brutale passion, s'étoit porté aux excès honteux dont j'ay parlé. Dès le même jour elle parla à Abdalen, à qui elle representa qu'il ne pouvoit, sans se couvrir lui même d'infamie, laisser impunie l'horible violence qui avoit été commise par un de ses matelots ; qu'il étoit même honteux qu'il ne l'eût pas encor fait périr par le plus cruel tourment. Si vous voulez me persuader

der, lui dit-elle, que vous n'aprouvez pas le crime, punissez le de la manière la plus sévère.

QUELQUE cher que fût à Abdalen le Maure dont Rosalie lui demandoit la mort, il n'hésita pas de la lui promettre, & il ne différa que de quelques jours à lui tenir parole. Ce fut pour moi une consolation d'avoir pu contribuer à venger les deux illustres intortunées dont j'ai raconté la déplorable histoire. Mais je reviens aux avantures de ma nouvelle Compagnie d'esclavage. Elles me paraissent assés singulières & assés intéressantes, pour mériter d'avoir place dans ces Mémoires. Le Lecteur en jugera par le récit qu'il va entendre.

FIN DU TOME PREMIER.

Tome I.

P

This image shows a single, aged page from an old book. The paper is a light cream or off-white color, showing significant signs of wear, including creases, discoloration, and faint staining. The left edge reveals the binding and the edges of several other pages. The text on the page is completely illegible due to fading, but faint traces of what might have been printed are visible as very light blue-grey marks. There are approximately four lines of text that can be vaguely discerned, though their content is entirely obscured by age.

S'2168(1)

ULB Halle
006 910 726

3



AB-S'2168(1)

g

c

DL 2382

L E
TRIOMPHE
DE LA
VERTU,

TOME I

colorchecker CLASSIC

x-rite

